

L'amour fauve

Frida Anbar

Préface de Liliane Keyrouz



ISBN : 978-2-924604-06-9

ISBN (ebook) : 978-2-924604-07-6

Dépôt légal, Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2017

Dépôt légal, Bibliothèque et Archives Canada, 2017

© 2017. Frida Anbar.

Aléas, roman, 2012.

Le cordon invisible, roman, 2014.

Un été au Liban avec Téta, récit, 2014.

L'orée, roman, 2015.

Raconte-moi ton Liban Jeddo, récit, 2015.

Man'ouché et Poutine, récit, 2015.

#NoRules, roman, 2016.

Les racines du cœur, conte, 2016.

Design de la couverture : Elie Abi-Saad.

www.bookscover.ca

À celui qui l'a nommée « el »

*Par-delà les idées du bien
et du mal,
Il y a un champ.
Je t'y retrouverai.*

DJALAL-OD-DIN RUMI

Préface

Histoire de corps galvanisés par le désir, de cœurs pris dans la spirale d'une attraction aussi intense qu'inexplicable, de destins chavirant au bout d'une première rencontre, *L'amour fauve* de Frida Anbar s'avère une mise à nu authentique d'une passion dévastatrice : camouflée et décente le jour, bestiale et sauvage la nuit, elle entraîne dans une aventure inouïe deux personnages que tout semble séparer et que, seule, une terre natale réunit.

La trame narrative de ce roman, brillamment tissée, entrelace insidieusement des signes à la fois voyants et intrigants, afin de livrer, sans pudeur aucune, le secret d'un amour aussi impétueux qu'inintelligible. La révélation finale illumine l'œuvre de significations secrètes, crues, habilement gardées par l'auteure et dévoilées à l'ultime moment de la fin. Cette nouvelle clarté accorde au roman son épaisseur temporelle et aux personnages leur densité psychologique : l'histoire de parents directs, mais aussi celle de revenants lointains surdéterminent leurs gestes, leurs mots, leurs aveux.

« Décacheter la mémoire assoupie et lui permettre de se répandre en débordements longtemps étouffés », voici ce que propose *L'amour fauve*, un roman d'une véhémence particulière qui brave tous les interdits et donne aux vibrations de l'affect toute leur résonance.

Liliane Keyrouz, Ph.D.
Langue et littérature françaises

Note de l'auteure

Un roman s'écrit comme il se ressent. Il se cherche par tâtonnement pour insuffler au texte la clameur de sa saveur. Ceci n'est pas un roman, ceci est un délire, entre les rides du temps, capturé en mots.

Longtemps bâillonné, il a décidé, par caprice ou par fatalité, de cracher son amour et d'éblouir par sa souffrance. Chaque mot a été pétri pour écumer la magie, chaque phrase a été placée pour communiquer l'ensorcellement, chaque chapitre a été martelé pour exhumer l'envoûtement.

Pourquoi L'amour fauve ? Avant tout, à l'instar de la bête, certaines passions peuvent se révéler aussi inapaisables que dévastatrices. La férocité de leur ardeur peut torpiller l'étoffe des époques et cannibaliser l'âme et la peau tout en fracassant toute tentative de lutter contre leur joug.

Qu'y a-t-il de plus illusoire que les entrailles scellées du passage des années ? Qu'y a-t-il de plus aviné que les traits d'une âme dont chaque respiration réveille la blessure, ravive la brûlure du désir et fait hurler la morsure du plaisir ? Qu'en est-il si cette passion moule les gestes et attise la fièvre dans un embrasement qui est ressuscité à chaque réincarnation physique ?

Finalement, couleur fauve ou orange féroce, car c'est également celle des cheveux de Flavie. C'est sa cicatrice, celle qui a traversé les griffes des années. C'est ainsi que Ray la reconnaîtra. C'est le dé clic au moment du télescope.

Flavie a toujours fait ce qu'on attendait d'elle. Soit réussir une brillante carrière, être une épouse exemplaire et élever ses deux filles.

Toutefois, quand les frontières de sa réalité volent en éclats, elle est confrontée à celle qu'elle n'a jamais osé devenir. Une femme qui repousse les limites de son quotidien et qui décide d'aller ailleurs pour reconstruire les fragments de sa vie. Elle s'attendait à tout, en quittant Montréal, sauf à connaître une histoire hallucinante et torride avec un voisin du destin sur le sol libanais. Une passion qui transcende les démarcations imposées par le corridor des années et qui lui permet d'expérimenter l'extase d'aimer.

Ray a consacré sa vie à la médecine. Discret et efficace, solitaire et altruiste, il habite seul. Il a toujours vécu comme un observateur dans sa propre existence jusqu'à sa rencontre avec Flavie. Elle fera exploser tous les verrous et le confrontera au fauve, silencieux depuis des siècles, tapi en lui. L'étoffe du temps révèle un secret douloureux qui inocule à leurs gestes l'ardeur du désir et les récompense par la férocité du plaisir.

Peut-on aimer ce que l'on ne connaît pas et peut-on vraiment affirmer connaître ce que l'on aime? La trame du roman dévoilera des soubresauts surprenants. Je vous prie de rester attentifs aux détails anodins, en apparence, mais si importants pour le dénouement.

Ceci est l'histoire d'un envoûtement qui survit au passage des années. Son étau est si infernal qu'à chaque rencontre, il y aura des épreuves pour amoindrir le fossile de la tare originelle.

Comme à chaque roman, comme à chaque enfant, je me suis laissée traverser entièrement, sans résistance, pour donner au texte son ton, son rythme et son souffle. N'est-ce pas là la meilleure preuve de ce qui circule entre vous et moi? Un canal ouvert et une authenticité franche.

Imaginer, c'est peut-être provoquer. Peut-être même que l'opposé est vrai. L'écriture nous mène souvent vers des rives inconnues. Depuis les balbutiements, j'ai toujours eu confiance en ses méandres.

Je vous remercie, mes lectrices et mes lecteurs, pour votre fidélité et votre encouragement. C'est avec beaucoup de délicatesse que je vous livre mon cinquième roman à déballer avec précaution. Il est aussi violent et imprévu que la foudre qui se manifeste un soir d'été. Elle électrise tout sur son passage pour nous rappeler que la vie n'est qu'un battement de cœur, ou de sexe, associé à une émotion.

Je tiens à mentionner qu'un roman n'explique pas la cause d'un phénomène ni en tire des conclusions. Son objectif est de raconter une histoire. Ceci n'est ni un documentaire sur les druzes, ni une leçon de géographie sur le Liban, ni un précis sur la sexualité. Ce n'est pas non plus une leçon de morale ni d'immoralité.

L'écriture de *L'amour fauve* s'est révélée indécente. Elle a mis à nu un espace où l'impudeur est souveraine. La mémoire partagée du véné-
neux peut-elle un jour contourner l'inhumain qui habite dans l'humain ?

Vous le saurez en lisant le dernier chapitre.

Frida Anbar
www.fridaanbar.com



Le fauve

La créature rapace nocturne n'est que respiration. Dans l'immobilité silencieuse, l'oiseau prophétique est revenu ravir au jour son insouciance et inoculer à la nuit sa redoutable force. Des incantations magiques émanent des yeux du hibou. Elles réveillent l'inconscient et ressuscitent la folie de son pire écrin, celui des siècles endormis qui se dégourdisent. Une seule est nécessaire pour que le souterrain damné se transforme en pont fleuri, pour que les entrailles de l'enfer fécondent les vapeurs du ciel. Une sorte de polarité qui se renouvelle à chaque cycle. C'est un début qui ne cesse de s'enfanter et une fin qui persiste à se fuir elle-même. Dès le premier regard échangé entre eux, depuis toujours.

Il la demande. Elle tremble. Dans sa tête tambourinent les mots qu'il prononce dans son délire d'elle : « Tu es à moi, je te respire, je te désire, je t'espère. Je frémis de toi, je vis de toi. Je n'attends que le moment où, à nouveau, tu seras mienne. Mienne, pour l'éternité. »

Un filet jaune lacère le repos de la nuit et extirpe des entrailles anesthésiées, la fièvre. C'est le code, le signal, un appel impérieux, un haro furieux irascible. Le leur. Celui de la sitiomanie du fauve, de la bête qu'ils ont décidé de désaliéner.

Ce ne sont pas seulement les mots qui l'embrasent, mais le souffle fébrile dans lequel ils s'abattent sur elle, animant chaque molécule endormie sous sa peau. Comme le vent brutal et torride qui rugit dans le désert. Il cannibalise ses parois intimes, incline ses barrières et pourfend toutes ses voies.

Elle tressaille. Tout son corps est traversé par une fulgurante sensation d'irrigation. Le grondement sourd de l'avalanche, le sifflement de la racine de la tornade qui pointe.

Vagues houleuses, torrent fracassant, foudre rutilante, érection de l'ardeur, tempo du désir. On dirait que, dorénavant, elle polarise tout ce qui est vibration du féminin sacré pour n'en devenir que la torche. Tout cela, de lui. De lui. Lui, lui. Lui. *Son seigneur.*

C'est nouveau pour elle, c'est imprévu et magnifique, ce courant qui irradie les vaisseaux de son sexe d'une rivière recrudescence. Des perles de feu humectent les pétales de sa fleur et font d'elle le jardin de son propre désir.

Voisins de destin, dissidents de la linéarité du temps, l'aléa de la vie les a réunis. Chaque nuit, elle pense que cette folie va s'étioler ; chaque fois, tout reprend de plus belle.

Le scénario est ahurissant : il revendique, elle exécute. Il exige, elle offre. Les rôles sont parfaits. C'est inexplicable, c'est déraisonnable, c'est complètement insensé comme situation, mais tous les deux répondent avec emportement à la férocité de la bête.

Depuis, dans son essence, rugit l'écho du besoin indispensable de la femme. Celui de se sentir encensée, incendiée et fracassée par le désir de l'homme.

Pouvoir enfin s'abandonner et se désaltérer d'une fièvre partagée. Lever le voile sur ce qui fut longtemps du conjugal répétitif, des erreurs de parcours et des déceptions inavouables.

Le souvenir galope sous sa peau et l'embrase en une seconde. Il lui suffit d'évoquer leur première rencontre ou d'imaginer la fureur de son regard pour que suinte le nectar et que déferle le feu. Une femme, terre assoiffée en quête d'irrigation, berge en attente de la zébrure de la vague. Une femelle envoûtée, obnubilée, perdue, aliénée. Une Ève ressuscitée.

Lui.

Lui, le voisin arrivé des États-Unis pour s'occuper de sa mère qui s'est fracturé la hanche. Lui, l'homme au visage sérieux, à la parole et au geste irréprochables. Lui qui ne pétrit que le pondéré. Lui qui gère tout avec la modération infaillible de la raison. Lui, l'éminent chirurgien gynécologue à la carrière acclamée. Lui, fils de la montagne du Chouf, né dans l'une des plus prestigieuses familles druzes de la région. Lui, fuyant une loi tribale. Lui, l'homme seul. Lui, le mâle qui n'a jamais été réveillé par quiconque. Lui, le volcan qu'elle a provoqué. Lui, l'animal qu'elle a extirpé de sa cage. Aucune, avant elle, n'avait pu faire faire voler en éclats l'armure de l'homme pour dévoiler le fauve dont il n'avait jamais soupçonné la force.

Elle.

Elle, la femme aux yeux transparents, à la crinière de feu, venue du Québec pour se réinventer sur cette terre étrangère, celle de son père. Apprivoiser ce Liban pour se réconcilier à nouveau avec l'existence. Essayer de trouver un nouveau sens à sa vie meurtrie. Elle qui a voulu dresser le barrage de l'océan entre sa douleur et l'autre.

Elle, une femme douce, qui a toujours fait ce que les autres attendaient d'elle, soit être docile et répondre à leurs propres besoins. Voilà qu'avec lui, c'est la révolution de toutes ses dimensions : l'esprit, le cœur et le sexe simultanément. Un brasier qui la propulse dans un monde qu'elle découvre à l'aveuglette, celui des sens démesurément avivés. Ils prennent possession d'elle sans aucune indulgence.

Elle émerge, femme intemporelle, esclave du désir et maîtresse du plaisir. Pour la première fois, elle laisse l'instinct primaire museler la raison pour donner au corps toute sa luxure, sans aucune condition.

C'est si nouveau pour elle. Sous le masque de la femme mûre, la folie de la jeune fille est revenue combler les rides des déceptions.

C'est une ivresse aliénante. Elle n'est nourrie que par lui, irriguée de la vision qu'il a d'elle, glorifiée par eux.

Eux, garrottés par l'avidité, transis par l'attente, alléchés par la récompense du vice. Ils se délectent, à l'avance, de la voracité que réclame la luxure.

Complices le jour, amants la nuit.

Il est simplement ivre d'elle depuis le premier regard échangé, il y a moins de dix jours. Un envoûtement immédiat et irréversible. Flamme double, péché véniel, l'instinct du fossoyeur devant la soie des cuisses.

Depuis, elle s'est déversée dans son âme, il a capturé son souffle. Elle s'est greffée en lui comme le mollusque qui se conglutine au rocher. C'est inexplicable, naturel, insensé, mais c'est ainsi.

Le jour, ils sont civilisés. Ils portent le masque de la décence qu'exigent les autres. Deux ombres qui valsent dans un élan contenu. La nuit donne libre cours à la sauvagerie que provoque leur rencontre. Le feu du ciel s'est abattu sur eux dans ce village de la montagne libanaise. Lui, l'homme verrouillé, au geste sans faille. Elle, la femme rompue qui n'ose plus espérer.

Un radeau qui vogue en plein océan, livré au torrent, gouverné par le vent. Le moment est dans l'instant présent. Rien d'autre ne compte.

Quelques pas les séparent, quelques foulées les réunissent. Un voile de démesure revêt cette rencontre d'une avidité inapaisable.

Elle a tout oublié. Sa vie au Canada, sa carrière, ses enfants, ses amis. Elle fait un effort pratiquement insurmontable pour s'obliger à leur parler. Comment est-ce possible, cette amnésie fiévreuse ? Désormais, rien ne compte, à part cette faim insatiable de le retrouver, de se faire posséder et de goûter à l'extase partagée.

Elle en tremble, de l'évocation de sa voix, du poignard de ses yeux, de la gourmandise de sa main, de la furie de sa bouche et de la vigueur de son sexe. Il lui suffit de se remémorer ce qui a été et d'imaginer ce qui reste à venir pour plonger dans les délices d'un vice dont elle est devenue rapidement l'hétaïre.

Sans une parole et sans aucune logique, comme le premier soir, s'offrir, en un abandon inconditionnel, à la voracité de l'ogre. Le souvenir cuisant de la première fois est si fortement imprégné dans les aires sensorielles et exacerbées de son cerveau, qu'essayer de raisonner est une pure aberrance.

Le corps a découvert sa grotte féconde. Face à l'abondance de l'ardeur, il supplie, il quémande, il tombe à genoux devant l'avidité la plus délectable.

L'un prend possession inconditionnelle de l'autre, et l'autre n'est qu'offrande absolue. Les dés sont jetés, les rôles sont parfaits.

Eux. Qui aurait pu le prédire ? Deux inconnus que rien ne prédestinait à cette collision. Pourquoi l'Univers les a-t-il réunis ?

Lubrilité du renard, appétit du bouc et concupiscence du loup.

Elle est enfin là. Les pupilles constellation, les lèvres fruit, la hanche sirène, le ventre vaisseau, le front horizon.

À nouveau les yeux qui luisent, les mains fiévreuses, les langues qui se happent, les bouches qui se mordent, les corps qui tangent. Vacillants du désir violent qui martèle leur peau, exaltés par son être, le cœur pompe, le sexe s'irrigue et le cerveau tire momentanément sa révérence. Ils se reconnaissent sous le masque. Victime ou tortionnaire, roi ou esclave, vague ou rive. Vice.

Frénétiquement, le regard plus perçant que son sexe, il dégage un sein et le pétrit avec force. Il ne la ménage pas. Il laisse sur sa peau des marques rouges qui frémissent dans l'attente de plus. C'est brutal, c'est vif, c'est féroce. Elle renaît, elle émerge des tentacules de sa sclérose.

Il l'extirpe de son silence.

Elle tend avidement les mains vers son membre. Il est engorgé et endurci pour louer sa conquérante. Elle gémit faiblement comme l'abeille dont les pattes sont engluées dans son propre miel. Depuis la première fois, depuis le début, c'est ainsi entre eux. Une escalade irréversible, une symbiose immédiate, des flots déchaînés.

Alors qu'elle le caresse à deux mains, les yeux baissés, les joues brûlantes, il prend sa tête entre ses paumes et la tire vivement vers lui. Sa bouche est affamée d'elle. Elle envahit la sienne avec l'avidité de celui qui découvre, en plein désert, l'oasis pour éteindre sa soif.

Ses prunelles, ses mains, ses lèvres, ses dents, sa langue, son souffle, son sexe, son ventre, son genou, ses doigts l'encerclent dans un étau serré. Celui de l'asservissement vociférant. Ils cavalent vers leur dû.

Il la doigte, il la fouille, il la respire, il la boit, il la traverse, il l'écartèle, il la pourfend, il la monte, il la laboure, il la domine.

Possédée.

Il la sabre vivement sans laisser aucune parcelle de son corps ni étincelle de son âme échapper à son emprise. Capturée, elle reconnaît sa propre essence de prisonnière. Celle de s'abandonner au désir et de lui ouvrir les grilles de son jardin. Partager la même intensité pour échouer sur la même berge, plonger ensemble dans la luxure du délice.

Elle ne sait jamais ce qu'il va faire. Chaque nuit lève le voile sur quelque chose de plus fou et de plus audacieux.

Debout contre le mur, elle s'accroche aux barreaux de la fenêtre. La robe relevée, la poitrine exposée, la culotte baissée, la bouche bâillonnée par sa main pour étouffer ses cris. Elle offre la brebis au bouc.

Dans les ténèbres déguisées en braise, les masques tombent, le bambou se fend. Ils n'échangent aucune parole. Ils se laissent aller tous les deux dans ce torrent qui démolit l'image projetée durant toute une vie. Les barrières s'inclinent, l'animal s'exprime, le fauve s'installe. Le sacré incendie tout sur son passage.

Elle est devenue toutes les femmes, il se nourrit d'elle voracement. Il représente désormais tous les hommes, elle se laisse endiguer.

Cette femme, dès qu'elle apparaît, elle le plonge dans le labyrinthe des sens dérégés et de l'urgence de la posséder. Depuis le premier regard, elle a tout déstabilisé en lui, ses repères les plus solides, ses convictions les plus stables. Lui, l'homme rationnel, maître de sa parole et de son geste, lui, le médecin irréprochable, le voilà transformé en Minotaure. Le dérapage était imprévu. Jamais, auparavant, il n'avait soupçonné que couvait en lui un instinct bestial, refoulé, puissant et glorieux. La prendre, c'est posséder l'univers en entier. C'est aussi s'autoriser l'extase de tous les sens simultanément. *Elle lui appartient.*

Elle évoque le phénomène météorologique le plus violent, destructeur et surnois qui existe. C'est sa tornade à lui. Véritable impératrice, s'il la maîtrise par le corps, elle s'est installée entre les parois de son mental.

Il triomphe pendant qu'il la possède. Elle, au regard écorché, aux paroles délicates. Elle, si posée pendant le jour, si charmante, si stable. Avec lui, elle est une naufragée, une aveugle. Lui seul peut la sauver ou la faire sombrer.

Le ravissement d'eux. La luxure et la splendeur.

Il lui pince l'épaule, il lui griffe le dos. Il est proche de l'extase et elle aussi. L'escalade inévitable et délectable du cyclone se déclenche, comme la première fois, comme toujours.

Cravatée par son désir, agrafée par son sexe, livrée à ses mains, avalée par sa bouche, elle fait fléchir toutes ses barricades. Elle cède à la douceur et à la sauvagerie qui enrobent l'instant.

Pour la première fois de sa vie, elle enfle, elle gonfle du ventre pour devenir rivière tumultueuse.

Les larmes coulent simultanément de son sexe et de ses yeux. Les flots rugissent, l'ouragan éclate. Elle lui est si reconnaissante de l'accepter, de l'aimer, de la désirer qu'elle se répand en un vrai raz-de-marée. Elle crache sa mer infinie, longtemps refoulée. Elle autorise à la source profonde de couler. Un filet de vie chaud et doux qui déborde de sa grotte. Elle accouche du volcan dans le déluge de la confiance et du délice.

Le cisaillement de son orgasme la cloue contre lui alors que des rasades d'eau tiède inondent le sol. Dans son délire, elle ouvre les yeux. Elle veut le voir la regarder jouir si intensément devant lui, son fontainier.

Il a tout senti, il a tout accueilli dans l'extase totale du dieu à qui on offre la plus fervente preuve de foi. Cette houle qui coule d'elle ne fait qu'accentuer sa propre ardeur. De la source à l'embouchure, l'ambrosie s'est répandue, affranchie. Elle essaye de murmurer quelque chose, mais elle n'y arrive pas.

Il chuchote :

– Tu es devenue ma maison. C'est comme si je voyageais en toi, dans cet univers sacré et voluptueux de ta femme, dans chacun de tes espaces. Toi, toi.

Inconsciente, elle ne capte que la braise de son souffle. Elle continue de se frotter contre lui. Une seconde tornade se rapproche d'elle. Ses cuisses tremblent, son ventre se prépare à l'assaut.

L'un sursaute et l'autre culmine en puissantes crampes. La peau se hérissé, le sexe crépite, l'endorphine galope, l'humain quitte sa dimension.

Béats de volupté, jubilant de la chimère, la respiration haletante, la tête en dérive, ils demeurent surpris comme chaque fois par la furie de ce désir qui se déverse en spasmes de plaisir brûlant. Le cerveau moelleux, ils s'affalent simultanément sur le sol. Ses bras

sont vigoureux, ils ne la lâchent pas. Blottie contre lui, elle écoute son corps essayer de retrouver le passage vers sa réalité.

Ils ne savent pas combien de temps cela dure. Ils ne savent plus rien. Ils vibrent inlassablement dans cette splendeur de la peau qui a trouvé sa voie à deux.

Demain, ils reprendront leurs masques. Lui, Ray-Ryad, le médecin américain venu, momentanément, au Liban, au chevet de sa mère, et elle, Flavie, la Québécoise, qui a atterri sur la même terre pour réanimer les racines de son père et de l'héritage du passé.

Que fait-elle à le rejoindre, les cuisses fourmillantes de plaisir, la tête assommée par la délectation dans un pays qui n'est pas le sien ? Que fait-il à l'attendre suspendu dans le désir torride d'une femme inconnue ?

Ray est au Liban depuis sept jours et elle, depuis un peu moins. Tout est allé très vite. Ils ont brûlé les étapes, franchi tous les ponts en quelques jours. Un sentiment obsessionnel les anime ; une faim démente, l'un de l'autre, les persécute. Rien ne semble assouvir leur ardeur. Tout contribue à les rendre encore plus férus et voraces.

On dirait que, dans les entrailles, les plis de l'étoffe de leur mémoire, résonne enfin l'écho d'un cri familier qui déchire l'immobilité imposée.

Dans son égarement, Flavie, murmure inlassablement, comme une plainte étouffée qu'elle n'arrive plus à retenir : « Seigneur, mon seigneur. »

Ray a posé sur sa tête une main ferme. C'est le geste du souverain qui jouit de son lucre. Ses prunelles luisent, non pas du plaisir torride qu'elle a fait couler de lui, mais de l'inaccessible certitude de l'aveugle qui retrouve la vue, spontanément, pour contempler son paradis perdu.

Sa main est impérieuse. Elle force Flavie à se mettre en boule entre ses jambes. Là où le nectar s'est écoulé d'elle, là où l'odeur de la

peau moite et humide se déverse en gerbes enivrantes de ce qui fut. Là où il règne et où elle regagne, enfin, le trône qui l'attendait.

Demain matin, Ray décolle vers Los Angeles pour reprendre ses responsabilités de chirurgien. Elle ne sait pas quand elle le reverra. Femme de lui, elle a voulu qu'il s'arrache d'elle dans le souvenir inoubliable de ce qu'ils sont. Un flot de sensations, un trouble dément à la racine d'une possession débordant de son cadre. Une osmose de l'anima et de l'animus dans des perceptions pétrifiées en plaisir translucide et âpre.

Elle lui a offert la fontaine de son intimité, le bruissement de sa forêt, le nectar de son noyau. Il a été à elle, entièrement.

Lovée dans son antre, Flavie, presque inconsciente, autorise à son corps et à son esprit de retourner vers elle. La main de Ray la tient fermement. Il ne la laissera jamais s'échapper. Le télescopage a eu lieu au moment où il s'y attendait le moins. Elle tremble encore dans ses bras comme une enfant. La sienne.



L'apanage des aveugles

Quelques jours auparavant à Montréal

Flavie ne s'est jamais sentie aussi forte, debout dans cette maison nue, aux souvenirs suspendus dans chaque recoin, aux éclats de rire domiciliés dans les marches de l'escalier. Tant d'images fanées virevoltent dans son cœur et attendrissent ses yeux. Elles défilent, à une vitesse vertigineuse, pour lui murmurer un bouquet d'odeurs délavées qui renaissent avant de valser avec l'oubli.

Un bonheur qui était sien, hier. Aujourd'hui, il est perdu. Il se déverse d'elle sans qu'elle puisse même retenir son ombre. Les fissures sont nombreuses et profondes. C'était un bonheur tendre et silencieux qui ressemblait à une île tranquille dont la seule évocation lui donne la nausée de la douleur. C'est nouveau pour elle, ce haut-le-cœur fétide et pernicieux de ce qui était sa propre vie. Il n'y a rien de plus pervers qu'une mémoire qui continue de diffuser la sapidité d'une félicité perdue.

C'est cruel, un divorce, mais parfois nécessaire.

Flavie laisse son regard errer sur les murs dégarnis. Même si les rideaux ont été enlevés et que leurs tringles ont creusé des cernes, on dirait que leur voile invisible l'emporte dans un bal lugubre. Elle est bombardée d'une série d'images où, sans le savoir, elle était heureuse, si heureuse. Maintenant, il ne reste plus rien que le martèlement impitoyable des souvenirs qui s'évaporent dans un sillage d'amertume.

Un hier qui fait mal, une blessure béante qui suinte le pus. Les premiers pas de Caro, les petits-déjeuners du samedi à quatre, les grasses matinées du dimanche, les fous rires interminables, les

photos d'école à la rentrée, les fêtes d'enfants, les devoirs autour de la table, les soirées avec les amis, les fiançailles de Véro, les dîners d'amoureux. D'amoureux. Son cœur vacille.

Quand est-ce que cela fera moins mal de se souvenir de ces instants où la vie était douce et tendre ?

Elle ravale son dépit et prend une profonde respiration. Sa psychologue le lui a bien expliqué. Ne pas lutter contre la vague, se laisser entièrement envahir par l'émotion pour s'en libérer. Pleurer quand elle en a envie, crier quand c'est nécessaire. Surtout, surveiller la rancune, elle est trop pernicieuse. Essayer de ne pas tomber dans le cynisme, les larmes et les regrets. Il faut puiser la force de tourner la page. La sienne est lourde. C'est celle de vingt-deux ans de vie commune avec Charles. Aujourd'hui, un virage imprévu a tout fait voler en éclats.

Elle n'a pas accepté de recueillir des miettes. Une autre femme s'est faufilée dans sa vie pour lui voler son intimité, son mari. Il l'a laissée monter sur le trône et s'y installer. Elle lui en veut, à mort. À lui, non pas à elle. Livrer en pâture ce qui était eux, c'est comprendre l'importance qu'il accordait à cette relation.

Flavie a essayé, mais elle n'a pas pu passer l'éponge. Ils sont allés en thérapie de couple, ils ont consulté un médiateur. Cela n'a fait que creuser le fossé entre eux. Quant à Charles, il ne montrait aucun signe de repentir. Il attendait patiemment que sa femme oublie l'épisode et revienne vers lui.

C'est elle qui a fait déraiper le couple.

Au bout du compte, elle était plus à l'aise de partir que de piétiner. On aurait dit que chaque fois qu'elle prenait la décision de rester, il se levait en elle des tollés. Non, c'était injuste. D'une certaine façon, il ne la méritait plus. Après une histoire d'adultère, le vrai courage est de rester et non pas de partir.

Flavie n’y arrivait pas. Pourtant, elle avait la satisfaction d’avoir essayé d’essayer. On ne pardonne pas ce genre de chose ; on continue de vivre, mais d’une autre manière. On n’amnistie pas le mensonge et la lâcheté du compagnon de vie. Charles a menti. Il l’a trompée. Il a offert à une autre ce qu’ils partageaient depuis des années : le sursaut du ventre, l’intimité du réveil et la tiédeur d’une existence. Elle aurait pu avaler l’arête perçante de l’adultère, mais elle n’a pas pu. En elle se débattaient la rage et l’injustice auxquelles s’entremêlait un sentiment d’impuissance.

Elle n’oubliera jamais le jour où, sur un coup de tête, avec une amie, elle a décidé de faire l’école buissonnière du travail pour aller passer la journée dans un spa réputé, à Montréal.

C’est dans le vrombissement du bassin à remous qu’elle a senti sa galaxie s’assombrir. Au début, elle ne pouvait pas croire que c’était lui. Non seulement parce qu’il ne l’avait pas avertie qu’il prenait une journée de congé, mais aussi parce que son mental semblait nier l’évidence offerte à ses yeux.

Charles, son Charles, était dans l’eau, en grande conversation avec une jeune femme brune en microbikini. Ensuite, il lui a pincé la joue, il a éclaté d’un rire extravagant et il s’est penché sur elle pour lui dévorer la bouche en se pressant contre elle.

On aurait dit un mauvais rêve. Était-ce bien lui ? Cet inconnu grotesque déguisé en don Juan qui ressemblait à son mari ? Glacée et immobile, Flavie observait la scène. Au début, elle se répétait que c’était en effet quelqu’un qui ressemblait à Charles. Néanmoins, les battements accélérés de son cœur lui ont bien indiqué qu’elle était sur le mode panique, outrance, outrage. Charles enveloppait cette autre d’un regard empli de convoitise exacerbée par le désir. Cela évoque la vie des autres, et non pas la sienne, ce genre de trahison. Le soleil l’a fait frissonner encore plus. Elle a plongé dans l’eau pour y cacher ses larmes, puis en a émergé avec la conviction de celle qui ne pouvait plus éviter l’embuscade que lui tendait la réalité si brutalement, si cruellement.

Elle a balbutié des excuses à son amie, elle a inventé une raison pour quitter précipitamment le spa. Elle s'est enfuie comme une voleuse, alors que c'était elle la victime d'un saccage. Flavie s'est retrouvée, en maillot, dégoulinant d'eau chlorée, sur le siège de l'auto, en train de conduire sur l'autoroute. Ce n'était pas le froid de l'air conditionné qui la faisait grelotter ainsi, mais le bruit de la confiance, si confiante, qui venait de se briser sur les murs de sa vie.

Au bout de quelques jours, elle avait trouvé toutes sortes de preuves. Comme Charles ne se savait pas surveillé, il était assez imprudent pour laisser des factures d'hôtel, soigneusement cachées dans son tiroir à cravates, des reçus de restaurant pour des soupers à deux, des factures de bijoutier. Cela durait déjà depuis un an. La fréquence des rendez-vous l'étonnait. Comment n'avait-elle rien senti, rien vu venir, rien deviné ?

« Sotte, idiote. Conasse ».

Il se réveillait à côté d'elle, il lui souriait et lui parlait tout naturellement. Lorsqu'elle voyait le reflet de son visage dans le miroir, Flavie était frappée de constater à quel point il était lacéré par la lésion des révélations. En deux jours, l'insouciance des jours heureux s'était décollée d'elle comme une peau morte. Elle avait revêtu le voile de la veuve. Le *nahess*¹ avait pénétré, de but en blanc, sa maison comme une attaque de vermine.

« Salaud, connard. »

Il ne semblait guère étonné de son teint bistré. Il ne détectait pas son malaise que trahissaient sa mine déconfite et ses yeux troubles. Flavie se demandait depuis combien de temps elle était devenue invisible aux yeux de son mari.

Et pourtant, c'était toujours le même Charles, présent et attentionné. Ils faisaient l'amour le samedi matin et le dimanche soir. Elle n'avait noté dans ses gestes aucune nouveauté ou changement. Comme il avait bien su camoufler son jeu !

¹ Le malheur, en arabe.

² La honte, en arabe.

Ce soir-là, à la sortie du bain, Flavie s'est longtemps observée dans la glace. De tempérament prude, elle a été élevée par un papa libanais qui lui a toujours fait comprendre, sans qu'elle ose jamais en parler, que la sexualité était taboue. Petite fille, lorsque sa robe revolait et dévoilait le triangle de sa culotte d'enfant, ou bien quand elle courait toute nue dans la maison après le bain, il lui donnait une tape sur les fesses et lui disait avec un regard réprobateur : « *Ayb*², nos filles ne montrent pas leur derrière. » Ce *ayb* l'a pourchassée toute sa vie. Il a verrouillé son esprit à l'abandon de la peau qu'exige le plaisir. Est-ce donc pour cette raison que Flavie a si peu exprimé sa sexualité ? Tant d'interrogations qui bousculent son quotidien désormais démembré.

Elle se souvient que Charles avait eu beaucoup de difficulté à la convaincre d'avoir une relation sexuelle avant le mariage, tellement son père la surveillait. Il a été son premier homme et, par un heureux hasard, elle l'a épousé.

À la fin de l'adolescence, Flavie ne se confiait qu'à son frère Farid, qui ne subissait pas de pareilles restrictions, car il était né avec un sexe masculin. Suprématie absolue chez les Libanais, même s'ils avaient immigré au Canada.

Ce qui a toujours été frappant chez Flavie, c'est l'éclat de ses cheveux roux contre sa peau blanche. Une sorte de sacrilège qui lie le feu à la glace. À l'image de ces lacs québécois, gelés en hiver, qui ne couvent que l'agitation de l'éclosion d'un printemps impatient.

Avec la finesse du profil de Flavie, on avait tendance à penser que les années l'ont frôlée en lui laissant l'apparence d'une jeune fille. La maternité n'avait pas altéré des courbes au départ bien orientales et généreuses. Elle arbore des seins pulpeux et lourds. Sa taille délicate était accentuée par des hanches bien dessinées.

Flavie semble contenir, en elle, le double héritage de l'enchantement de la déesse et de l'asservissement de la courtisane méditerranéenne. Son port de tête est élégant, sa sensualité bour-

² La honte, en arabe.

beuse, sa présence discrète et lumineuse, son regard parcouru d'immoralité refoulée, son geste raffiné et son verbe écumant.

Flavie s'est toujours trouvée jolie. Elle se sait fine et féminine, mais ne s'est jamais trop occupée de son apparence physique pour la simple raison qu'elle ne lui accorde pas trop d'importance. Flavie se fuyait elle-même. De qui, de quoi, elle ne le savait pas ou elle ne voulait pas se le demander. La sérénité de sa vie lui convenait parfaitement entre son cabinet de nutritionniste, son mari et ses deux filles. La plus grosse difficulté de Flavie est de se connecter à sa propre sexualité. Elle aime bien faire l'amour, mais n'a jamais basculé vers cette transe décrite, recherchée et vécue par beaucoup. Elle ne comprend pas l'engouement de ses copines et patientes pour ce sport.

En outre, il y a déjà longtemps, enfant, un rêve a hanté ses nuits. Il a sculpté sa conception du débordement de la peau, en faisant quelque chose de culpabilisant et d'avilissant.

Avec les années, Flavie s'est barricadée derrière des tonnes d'excuses pour échapper à la nausée que provoque l'acte de tailler une pipe ou à l'inconfort, pour ne pas dire la douleur atroce, d'une pénétration anale. Si la belle au bois dormant s'est appesantie dans un profond sommeil, le sexe de Flavie a suturé ses paupières à la concupiscence. Au lieu de crépiter, il s'est engourdi. Un cauchemar d'enfant, une sorte de rêve récurrent, a teinté de révolte muette tout ce qui se rapportait au triangle entre ses cuisses.

Distraite, face au miroir, cachée derrière la serviette de bain, Flavie laissait errer ses pensées. Elle osait à peine écarter les pans de coton pour se regarder. Si elle avait hérité de sa mère québécoise d'une abondante chevelure frisée, de couleur ocre, le patrimoine oriental se déclinait en une poitrine débordante, en une peau bistrée et en des formes arrondies. Tout dans Flavie respirait la sensualité bâillonnée ; elle semblait être la seule à ne pas l'exploiter. Elle faisait penser à un songe qui n'a jamais été concrétisé, à une proie en attente d'être capturé.

Il y a longtemps, le cauchemar du rapt. À la jonction des cuisses, la couronne des révélations, le verrou imposé.

Depuis la journée au spa avortée, ses questionnements ne lui laissaient aucun répit. Au volant, au travail, à la maison, la nuit. Déroutée, troublée, blessée, Flavie se demandait s'il fallait affronter son mari ou bien se confier à une amie. Tout ce qu'elle savait, c'est qu'elle ne serait plus jamais la même avec lui.

Elle aurait pu fouiller davantage pour obtenir des preuves supplémentaires. Elle n'en avait plus besoin. Ce qui était brisé était irréparable. Quel idiot ! Quelle sottise ! Impossible de revenir en arrière. Pendant quatre jours, elle n'a rien dit. Comme si le silence pouvait protéger l'écroulement des années et la capitulation de la loyauté.

Flavie est une femme généreuse et gentille, mais elle n'est pas stupide. Flavie est une femme patiente, mais ce qui venait d'arriver était au-delà des limites de sa résignation. Flavie est une femme sereine, mais la limpidité de l'eau de son lac intérieur était dorénavant souillée.

Elle ne le savait pas si friand des autres. Il aurait pu l'inclure dans sa dérive et parmi ses découvertes. Il avait voulu prendre ce virage en solo. Ce qui la blessait le plus, c'était le mensonge. Cette manière de l'avoir isolée sur l'île de leur couple. Seule.

Finalement, elle lui a parlé dans l'auto, au retour d'un souper chez des amis. Au fur et à mesure qu'elle laissait enfin couler d'elle le flot de paroles assassines, elle voyait le profil de celui qui n'était déjà plus son mari sursauter et ensuite se durcir.

C'était tellement prévisible. Il a tout nié. Elle a demandé à faire chambre à part et à prendre une distance pour mieux réfléchir à ce qu'elle souhaitait faire.

Il a fait des promesses et proféré des menaces. Devant cette femme qui était la sienne et qui échappait désormais à ses griffes, le mâle est entré dans la phase récupération.

Mais il y a des royaumes perdus à jamais par l'éclaboussure du sperme pour une autre.

Charles s'obstinait :

– Mais ce n'est rien, ma chérie. Rien, je te le répète. Un homme a parfois besoin d'un ailleurs. C'est tout ! Ai-je l'intention de te quitter pour une autre ? Jamais ! Vais-je la garder ? Pas du tout. Ce n'est qu'une simple distraction. Tu es ma femme. C'est toi que j'aime. Tu es ma reine. Les autres, ce n'est rien, une petite amulette, un passe-temps.

Flavie restait silencieuse. Rien au monde ne pouvait rembobiner le temps et faire d'elle à nouveau sa femme. Elle avait cessé de l'être au moment où il avait décidé de rompre sa promesse de mari. Une sorte de caution se prélassant dans une confiance qui avait masqué ses yeux à la réalité.

Charles répétait sans se lasser :

– Je t'en prie, passe l'éponge. Un couple comme le nôtre, c'est fait pour durer pour toujours. Je ne permettrais à personne de s'immiscer dans notre bonheur.

Flavie n'arrivait pas à retenir son venin :

– Et pourquoi n'y as-tu pas pensé avant de baiser une autre ?

– Parce que c'est simplement baiser. Ce n'est rien d'autre. Regarde comment tu es devenue, je ne te reconnais plus ! Où est ma Flavie joyeuse, épanouie, douce et docile ? Parle à tes amis, ils vont te le confirmer.

– Tu te trompes, Charles. Pour moi, ce n'est pas rien. C'est même beaucoup. T'imaginer avec une autre me répugne. Et puis, ta Flavie, il aurait peut-être fallu savoir la garder !

– Prends un peu de temps, mon chou. Pars en vacances. Moi, je suis toujours là. Je t'attends. Parle à tes amies. Chaque couple, ma chérie, passe par des épreuves pareilles. Tu as changé, tu es trop dure.

– Je suis juste.

Parfois, il perdait patience et elle aussi. Cette maison détendue et joyeuse résonnait de l'écho de leurs disputes. C'est empoisonné, l'adultère ; cela peut détruire des territoires solides et couvrir de répulsion ce que l'amour n'arrosait que de gerbes de conviction.

Des soirées entières, hérissés l'un contre l'autre, ils tournaient en rond. L'hécatombe conjugale avait atterri chez eux. Flavie était devenue hargneuse, minée par un sentiment d'échec contre lequel elle n'arrivait plus à se débattre.

– Tu ne t'es jamais excusé. Sais-tu au moins le mal que tu m'as fait ?

– À trop ressasser, on ne va pas s'en sortir, ma chérie. Aimerais-tu aller voir le dernier concert de l'Orchestre symphonique ?

– Non. Prends une de tes putains. Je ne sors pas avec toi !

Souvent, Charles était découragé.

– Flavie ? Jusqu'à quand vas-tu bouder ? Écoute, je ne peux pas passer ma vie à te rappeler que ton mari a besoin de toi ! J'ai été très patient jusqu'à maintenant, mais...

Comme une furie, Flavie ne l'a pas laissé finir sa phrase :

– Mon mari ? Mais de quel mari parles-tu ? De celui qui invite ses copines dans les hôtels de Montréal pour ensuite retrouver sa femme, sagement, le soir ?

Au fil des jours, Charles a cessé de la relancer. La distance de la rancune a creusé entre eux un gouffre. On aurait dit qu'ils s'étaient transformés en deux inconnus, deux rivaux, deux ennemis qui s'épiaient après tant d'années de tiède connivence.

Flavie a maigri et Charles a grossi. Comme leurs deux filles, Caroline et Véronique, ne vivaient plus à la maison, elles ne se doutaient encore de rien. Tout d'un coup, la vie de Flavie, sa clinique, sa carrière, ses amis, tout est devenu flou, comme suspendu par la baguette d'une fée malveillante sortie des contes de Grimm.

Néanmoins, Charles restait convaincu que tout allait rentrer dans l'ordre et que cette crise passagère ne les rendrait que plus forts. Il parlait encore au « nous ». Flavie s'était mise au « je ».

Malheureusement, Charles n'a pas pu empêcher Flavie de plonger dans l'orée impitoyable de la lutte contre un fantôme. Le spectre perfide de l'adultère s'était abattu sur eux pour cracher son poison.

Peu survivent, beaucoup tournent la page, pour Flavie et Charles, cela a été le divorce.

L'inévitable a donc eu lieu. Il fallait avertir les filles. Caro et Véro ont rapidement été mises au courant de la situation. Elles en sont restées bouche bée. Néanmoins, elles ont compris que leur mère était blessée et leur père, désespéré. L'aînée, Caro, leur a conseillé de suivre une thérapie de couple. Véronique se contentait de les fixer de ses grands yeux bleus. Il y avait tellement de désarroi dans l'océan de ses prunelles que Flavie n'arrivait pas à soutenir son regard. Elle aurait tant souhaité leur éviter cette déception, mais c'était trop tard ; l'âpreté avait atteint le cœur.

Charles a averti sa famille. Flavie a pu compter sur la présence de son frère Farid et sur l'appui de ses tantes.

Un dimanche soir, dans cette maison à quatre pattes, il a fallu en amputer une. C'est le prix à payer pour tous. Au lieu d'une cellule de quatre, ils sont devenus deux groupes de trois. Tout est donc à redéfinir.



Une vérité dissimulée

La décision de quitter Montréal n'était guère planifiée, mais plutôt vaguement envisagée. En fait, Flavie avait examiné la possibilité de fermer momentanément sa clinique de nutritionniste pour aller quelque part, question de remettre le chronomètre à zéro.

Elle n'arrivait plus à se concentrer. Elle commençait à oublier des rendez-vous et à confondre des dates. Elle se couchait tôt et se levait tard. Elle inventait des excuses, certaines valides, d'autres farfelues, pour justifier ses dérapages personnels et professionnels.

Elle ne répondait plus aux appels téléphoniques ni aux invitations de ses amies. Une torpeur nouvelle avait élu domicile dans les molécules de sa vie. Elle alimentait son être d'une désolation pesante, telle une ancre qui pèse plus lourd que le bateau qu'elle essaye de retenir, ses souvenirs.

Pour y échapper, pour guérir ou simplement pour se défouler, Flavie est passée, du jour au lendemain, de femme mariée à pute. Une sorte de revanche contre ce qui l'avait le plus blessée.

En effet, plus rien ne la retenait. Sa péninsule était révoltée ; sa peau hérissée ; sa rancœur, affamée de vengeance. Contre qui ? Elle ne le savait même pas. Elle s'est lancée dans des aventures sans lendemain avec des étrangers rencontrés dans les coulisses du virtuel. Capturée par le lasso infernal du web, la solitude des heures nocturnes se meublait de beuglements qui la faisaient échouer aux petites lueurs du matin dans un désert de désolation. Si elle était avidement convoitée, elle ne convoitait point, mais subissait en attendant de vibrer.

Chaque nouvelle rencontre la plongeait dans l'amertume d'une déception muette.

Dans le « baise-moi » qu'elle prononçait de ses lèvres dodues devant les Pierre, Martin, Abdul ou Salvatore, il y avait un SOS que personne ne détectait. Dans la jungle des corps, Flavie a taillé sa touffe ocre en triangle reluisant. Bien que son sexe rouge fût captivant, son énergie restait molle, comme un fruit râpeux.

Cela a duré plus de six mois. Les acrobaties et l'abîme que cela creusait.

C'était si facile de baiser. Une photo, un abonnement et rapidement les messages faisaient gonfler sa boîte de courriels et irriguaient les veines du sexe de part et d'autre de l'écran. Quelques échanges tâtaient le ton pour donner vite lieu à une vraie rencontre. Si des inconnus l'aspergeaient fièrement de leur semence, Flavie cherchait désespérément à se connecter à son essence de femme. Son sexe restait muet comme un prisonnier de guerre qui ne comprend pas qu'il est libéré. Ses cloisons demeuraient sèches de suc, son élan hésitant, sa réaction sage. Plus ses trous se faisaient bombarder, plus elle s'enlisait dans le cercle vicieux de la chair qui ne répond plus. Si elle hurlait, la vulve broutée par des inconnus, c'est qu'elle s'était perdue dans un labyrinthe infernal. Elle tournait en rond à la recherche de son âme. On défonçait son sexe, on lui broyait les seins, on lui dévorait la bouche, on lui fourrait des bites de toutes les tailles et de toutes les couleurs entre les lèvres, mais elle restait gourde. Toute cette chair exhibée ne provoquait guère la réaction escomptée. Le frottement des muqueuses ne délivrait guère le retour attendu.

On la trouvait belle et désirable. Elle se trouvait autre.

Flavie a appris à se contorsionner pour essayer de nouvelles positions. Elle s'est beaucoup perfectionnée dans l'art de la fellation. Elle a plongé dans des expériences diversifiées. Elle a connu, en six mois, ce que d'autres vivent en une décennie.

Et pourtant, goinfresse de la chair, elle restait sourde et aveugle à son tremplin.

Finalement, elle a compris que s'écrire le sexe, ce n'était pas pour elle. Il fallait autre chose pour la faire résonner. Le corrosif n'avait qu'amplifié le creux de son noyau.

Maintenant, quand elle se regardait dans le miroir, Flavie avait la nausée plus que jamais.

Non, ce n'était pas facile de se réveiller dans un lit vide où l'autre avait ourlé sa place, sur les draps, de sa silhouette. Ce n'était pas évident de rencontrer le regard gêné de certains ou triomphant d'autres. Ce n'était pas aisé d'espérer une béquille alors que les deux jambes cherchaient désespérément à réapprendre à marcher.

Pour sortir de cet état que son médecin avait diagnostiqué de début de dépression et pour lequel elle refusait de prendre des médicaments, Flavie a pensé suspendre momentanément ses activités professionnelles et s'éloigner de Montréal. Pour un dépaysement total, elle lorgnait le sud de l'Espagne, l'Italie ou la Grèce. Partir loin de Montréal et de sa blessure pour devenir une ombre dans un paysage, laisser couler la peine en essayant de se réapproprier le soleil.

Mais de là à envisager un voyage au Liban, c'était entièrement improbable. Et pourtant, Flavie se souvient encore du soir où l'écho du pays natal de son père est parvenu jusqu'à elle et a provoqué ce coup de dé du destin. C'était comme tout dans la vie, les choses les plus importantes sont celles qui surviennent de manière silencieuse sans tambour ni trompette.

Un soir, n'en pouvant plus d'errer dans la maison vide, dévorée par l'ennui, minée par la déception, Flavie a décidé de rendre visite à son père. Récemment, Hanna avait été placée en résidence à la suite d'un diagnostic de début de maladie d'Alzheimer. Des épisodes de confusion, souvent légers, mais parfois alarmants, avaient obligé Flavie et son frère à opter pour un milieu surveillé et plus sécuritaire.

Quand elle s'est approchée de lui, son cœur s'est serré. Elle le reconnaissait à peine en ce vieil homme chétif, courbé, assis en pyjama devant la fenêtre. Il n'arrivait plus vraiment à se tenir tout droit. Il avait été grand et fort.

On aurait dit que lorsque Hanna avait quitté la maison familiale pour s'installer dans cette résidence, les années qu'il réussissait à dompter avaient subitement envahi son visage et creusé ses traits de profonds sillons.

L'homme qui était son père ne la reconnaissait pas aujourd'hui, mais pouvait le faire dans une minute. Il la dévisageait, la mâchoire tremblante, les yeux à la recherche d'un repère. Dès que ses prunelles captaient les siennes, son visage s'illuminait par un sourire à la bouche édentée. Il avait encore oublié de mettre son dentier.

Flavie s'est penchée vers lui et l'a embrassé affectueusement sur la joue. L'odeur, au creux de son cou, lui parlait d'éternelles plages de tendresse et de rives de protection. Ses yeux débordaient de complicité délavée. Flavie a murmuré des mots en sachant qu'il n'allait pas les comprendre. Elle les a prononcés pour elle, non pas pour lui. Elle avait besoin de les entendre résonner à voix haute.

– Papa, cette vie qui m'appartenait s'échappe de moi chaque jour. Je recommence à zéro, ce n'est pas facile.

Dans les yeux noirs déboussolés de son père, il n'y avait aucune surprise, simplement de la tendresse. Il ne réagissait pas aux mots qu'elle avait prononcés, mais plutôt à l'émotion qu'il avait perçue. Depuis peu, les paroles ne provoquaient pas l'écho prévu. C'était comme torpiller un mur sans aucune réaction. La passivité du vide, la désolation de l'érosion des cellules. C'est vacillant et imprévu, un cerveau en dérive.

Sa voix était chevrotante :

– Comme tu as de beaux yeux, ma chérie. C'est la raison pour laquelle j'ai succombé au charme de ma Québécoise. Une bouée dans mon océan tourmenté, loin des yeux foncés et noirs.

Le piège de l'une et la délivrance de l'autre. Mais pourquoi pleures-tu ? Diane, t'ai-je vexée ?

Découragée, Flavie a levé la tête. Il était en crise, il n'était pas là. La confusion avec sa mère, c'était sûrement à cause de ses cheveux roux.

– Je suis Flavie, papa. Maman, tu le sais, elle n'est plus là.

Hanna s'est agité. Il s'est entêté. En un instant, l'éclair de la lucidité fallacieuse a traversé ses yeux. Le ton était exigeant et contredisait le tremblement de ses doigts :

– Viens ici, ma belle.

La tête contre le torse de son père, Flavie a laissé couler des larmes chaudes que buvait le pyjama en coton. Pendant que la main incertaine de son papa lui caressait les cheveux, elle ne cessait de sangloter. C'était si simple et pourtant...

– Il n'est pas né, celui qui peut faire pleurer ma bien-aimée. Je ne permettrai à personne de lui faire de la peine. Tu es bien ici, *habibteh* tu es dans mes bras. J'ai traversé l'océan pour arriver jusqu'à toi. Tu as su me ramener vers la vie. Je ne pourrais jamais assez t'en remercier.

Flavie ne comprenait rien de ce que son père débitait. En relevant la tête, et pour essuyer ses yeux, elle a tendu la main vers la boîte de mouchoirs placée sur la commode. C'est alors que son regard s'est posé sur la photo qui avait toujours trôné à côté du lit de ses parents. Flavie et son frère, Farid, avaient pensé que Hanna serait moins malheureux, dans cette résidence, si la photo de la demeure familiale au Liban lui tenait compagnie.

Flavie a étiré le bras et a placé le cadre entre les mains de son père.

– Raconte, papa, raconte-moi l'histoire de la maison de ce pays que tu aimes tant, de ce village de Baakline. Cela nous fera du bien à tous les deux.

Lorsqu'il a posé son regard engourdi sur la photo, les yeux de Hanna se sont illuminés comme si le passé venait effacer subitement le passage du temps. Un temps que Hanna désormais confondait. Les repères qui avaient du sens pour les autres ne représentaient plus rien pour lui. En effet, notre lien linéaire était devenu instinctif dans sa tête. Il ne réagissait qu'à des images qui surgissaient.

Sa voix était enrobée de l'émotion que son débit chevrotant exprimait :

– Oh, Diane, un jour je t'emmènerai visiter le pays du miel et de l'encens. Si tu savais combien la vue sur Beyrouth est belle à partir de la terrasse fleurie. Notre maison se dresse, telle une déesse, dans le ciel, face à la mer à l'ombre des vergers et des allées d'oliviers. C'est une terre fertile et abondante. C'est un pays qui nous donne toujours le goût de nous dépasser. Mon père disait que c'est un pays qui donne naissance à des lions et non pas à des hommes. D'ailleurs...

Pendant que son père monologuait, Flavie s'est sentie, pour la première fois depuis des mois, sur le mode réveil et éveil. C'était comme si, derrière la voix de Hanna, se dessinait un nouvel espoir et se profilait un horizon inattendu.

L'idée est venue se poser sur elle, et elle l'a reçue comme le sol assoiffé et fissuré de sécheresse, à la fin de l'été, accueille les premières gouttes de pluie.

Cette maison immobile, abandonnée, fermée, oubliée, un peu comme elle, pourquoi ne pas la ramener à la vie ? Après tout, combien de fois avaient-ils évoqué la perspective de retourner pour des vacances estivales au Liban et combien de fois ce projet avait-il avorté ? Et si aujourd'hui la concrétisation de ce rêve était enfin possible ? Pourquoi ne pas retourner au Liban ?

Ballottée par les mots de son père, Flavie s'est détendue. Oui, on aurait dit qu'une bouée de sauvetage était venue la tirer, enfin, vers une berge où se dessinaient les pourtours encore flous d'une promesse de bonheur.

Bercée par le flot intarissable des paroles de son père, Flavie s'est laissée surprendre par l'idée.

Et voilà, aujourd'hui, il n'y a plus de retour en arrière. La maison de Montréal est vendue ; la clinique, fermée provisoirement. Les filles sont averties et bien entourées ; les meubles, entreposés. Tout ce qui faisait valser sa vie est placé momentanément en berne. De quoi, ou de qui ? Flavie est trop épuisée pour réfléchir. Elle a besoin d'un ailleurs pour se réinventer.

Elle a décidé de prendre un autre chemin, une voie qui panse la plaie, car blessure il y a. Non pas celle de l'orgueil, mais celle de l'âme. Elle n'a pas vu le coup venir. C'est bien pire, elle a dégringolé d'un espace qu'on lui avait dérobé sans lui demander son avis. Le passé appartient à ceux qui s'y accrochent. Elle va devoir voguer sur un nouvel océan pour reconquérir sa vie. Ses pensées la traversent en gerbes d'images et de couleurs toutes plus vives les unes que les autres.

Le présent réanimera peut-être la carnation du passé pour y laisser enfin pénétrer le soleil.

Le taxi doit arriver d'une minute à l'autre. Dans son sac, il y a un trousseau de clés pour déverrouiller une maison familiale quelque part dans un village d'un pays qu'elle ne connaît pas.

Une adresse et un billet d'avion aller simple, pour Beyrouth. Claquer la porte de plus de vingt ans de vie tranquille et de carrière professionnelle intense pour aller vers l'inconnu. Un tremplin ou une épave, elle ne le saura jamais si elle n'ose pas.

Elle n'a pas voulu qu'on la dépose à l'aéroport. Elle enverra un SMS aux filles et à son frère avant le décollage.

Flavie est étonnée de ne sentir aucune émotion et de ne détecter aucune peur. C'est pernicieux, une trahison ; c'est imprévisible, une femme trompée.

Il n'est pas facile de fermer la porte. La force du passé est si impétueuse que Flavie doit faire appel à toute sa détermination pour traquer l'incertitude de l'avenir derrière un verrou.

Vite le décollage, vite un horizon teinté d'ailleurs pour noyer le nuage noir qui voile son cœur d'araignées affamées voulant dévorer sa vie.

Le taxi est là ! Un avion pour Beyrouth l'attend. Vivement, s'arracher aux griffes de l'immobilité éculée.



Les horloges du temps

L'avion atterrit avec grand fracas. Autour de Flavie, les passagers sont assommés par la fatigue. Un retard imprévu à Paris a gardé l'appareil cloué au sol pendant quatre heures. Épuisée de sa nuit blanche entre Montréal et Paris, Flavie se sent nauséuse à cause du manque de sommeil. Néanmoins, dans le petit miroir de poche, ses yeux pétillent, son regard est animé et ses joues sont roses. Aucune trace de fatigue n'alourdit ses traits.

Par le hublot, Flavie peut admirer la mer qui scintille autour d'une ville nacrée, dressée fièrement au bord du littoral. Voici sa première impression de Beyrouth : une ville provocatrice défiant le temps et les hommes.

Une tendresse imprévue dégourdit les vaisseaux du cœur de Flavie scotchée à la fenêtre. Elle a l'étrange sentiment de retrouver une terre familière, alors que c'est sa première visite au Liban. Des larmes perlent dans ses yeux sans s'en déverser, comme l'émotion retenue qui refuse d'exploser.

Dans son ADN de Canadienne, se déroule, sous le signe de la tendresse, celui de ses ancêtres phéniciens. Cette si petite terre semble contenir dans l'espace de son regard étonné. Un Canada géant et, ici, ce qui paraît être un peu de mer arrosée par un soleil cinglant, enveloppée par une grappe de montagnes.

La magie a commencé son chemin vers elle, mais elle ne le sait pas encore. Elle a suspendu le rire avant de le faire éclater. Flavie se sent fébrile et impatiente alors que rien, pour le moment, ne justifie une telle attitude. Elle vient d'atterrir dans un pays inconnu où personne ne va l'accueillir.

C'est, peut-être, l'effervescence de l'énigmatique capitale qui rend Flavie vaporeuse dans cette bulle d'enthousiasme. Enfin, redevenir celle qu'elle était.

Au loin, la ville semble osciller entre grandeur et déchéance. Une sorte de clivage immédiat que l'on perçoit sans le comprendre. Comme un parfum d'esclandre qui colle à la peau d'une femme vertueuse.

Flavie laisse errer ses pensées. Fille d'un pays lointain, la voilà retournée sur les traces d'un passé à exhumer. Vent de folie, panorama hasardeux et certitude douteuse. L'imagination des jours est déchaînée ; il va falloir répondre à l'appel. Malgré la lassitude, Flavie se meut dans une allégresse agitée. Elle se fait emporter, par le flot de passagers, vers la porte de l'avion.

Tout le monde est pressé, pas elle. À la sortie des douanes, c'est une foule dense et colorée qui avale les arrivants. Des visages se tendent, des yeux scrutent, mais ce n'est pas pour Flavie.

Autour d'elle, les téléphones crépitent, le ton est haut et enjoué. Presque tout le monde s'exprime en arabe. Elle est la seule qui semble isolée dans cette marée orientale. Une tache rouge parmi une foule anonyme.

Un sourire se dessine sur ses lèvres : elle est déjà conquise par la fougue et l'incertitude. Que l'aventure commence !

Beyrouth, c'est bariolé, c'est grouillant, c'est vivant, c'est bordélique, c'est complètement fou ! On dirait une poésie ambulante et colorée ! C'est aussi l'été qui s'étire encore dans cette région du monde.

Le taxi file à toute allure entre des voitures pimpantes et de vieux bazous qui crachent des nuages de fumée. Des autobus bondés les dépassent.

Le chauffeur a hoché la tête lorsqu'elle a prononcé le nom, à la française, du village de Baakline. Elle a dû le répéter trois fois et le taper sur l'écran de son téléphone avant qu'il ne puisse le reconnaître. Il a marmonné : « *Baaaakkkkkline* » avec une intonation marquée pour le « k » qu'il articule comme un « q ».

Dans un français ponctué de mots en arabe, il lui a expliqué, avec de grands gestes, que c'est l'heure de pointe et que le trajet risque de prendre plus d'une heure. Qu'importe, Flavie n'a aucun engagement.

L'air de la capitale est lourd. Les émanations de carburant, à la sortie de l'aéroport, sont suffocantes. En cette fin de mois de septembre, il fait encore assez chaud. L'été semble se prélasser langoureusement entre la mer et la montagne. La circulation est démente ; le tintamarre, naturel. Les coups de frein et les démarrages brusques sont très fréquents. Les voitures se coupent la route, à un cheveu de se rentrer dedans ; les motos vrombissent et se fauillent habilement entre tout ce qui roule. Les klaxons retentissent et une odeur de grillades épicées chatouille les narines de Flavie.

Elle a baissé la vitre et a indiqué au chauffeur d'éteindre l'air conditionné. Elle lui a demandé d'aller au rythme d'une promenade. Elle est propulsée dans un Beyrouth panaché. Les rues sont étroites et la foule est dense sur les trottoirs.

Le taxi longe des immeubles dont les longs rideaux poussiéreux ondoient au vent. En contemplant le spectacle qu'offre la rue, Flavie ressent au plus profond d'elle-même la gloire et la meurtrissure de la capitale. On dirait qu'ici, tout est contradiction entre les vestiges d'un passé palpable, avec des colonnes romaines en pleine ville, et un avenir incertain qui ressemble à un terrain abandonné. Une kyrielle de boutiques et de restaurants jalonnent les avenues et valsent entre réalisme et vision criarde. Des rues étriquées aboutissent soudain à des quartiers cossus. Beyrouth semble entretenir la cacophonie. Bâtie en hiatus, la ville paraît insaisissable. Le visage urbain et rustique la voile de démesure.

Flavie admire très furtivement les longues fenêtres en ogive d'une belle maison plantée à côté d'un immeuble à la modernité brutale. Décidément, une fascinante déraison plane sur la capitale.

Tout d'un coup, Flavie serre vivement sa ceinture entre ses doigts. Son chauffeur brûle presque tous les feux rouges. Est-ce normal ? Elle le lui indique. Il hausse les épaules et lui sourit !

– *Ahlén, madame. Welcome to Beyrouth !*

Subitement, la fatigue du voyage atteint Flavie sans crier gare. Elle voile ses yeux de papillons. Être seule est un nouveau mode vie. Malgré le découragement, elle sent au fond d'elle qu'une force indescriptible a fait en sorte qu'elle soit ici aujourd'hui.

Encore une fois, le spectacle qui l'entoure la tire de sa dérive. Le taxi traverse un quartier qui semble très pauvre. Des immeubles délabrés et rongés par la poussière se dressent comme des silhouettes menaçantes. L'ambiguïté de l'environnement et le labyrinthe des visages qui se penchent sont troublants. Des enfants courent dans la rue, les pieds nus, en sautillant dans des flaques d'eau foncée et sale. Des femmes voilées déambulent lentement ; des vieillards au regard vide sont installés sur des tabourets branlants, à l'ombre de quelques bicoques. La chaleur est étouffante. Dans cette tache glauque, le cuivré des cheveux de Flavie semble illuminer le paysage d'un feu sur le point de grésiller.

Et puis, c'est l'autoroute. Le chauffeur roule vite. Flavie admire le flanc vert d'une montagne qu'encerclent une mer bleue, tels les bras d'un amant éternel.

Quand elle était enfant, son père lui racontait inlassablement des histoires au sujet du petit pays narguant le monde entier de sa beauté. La voilà aujourd'hui sur son sol, comme par miracle, comme par fatalité.

L'air a changé. Il est devenu plus frais, chargé de l'odeur de la terre et des plantes sauvages. C'est cru, c'est vif, c'est naturel. La nuit est tombée et Flavie distingue, à peine, les vallées profondes à chaque tournant. Des tronçons de paysage, peuplés de terrasses

habillées d'oliviers, longent la route. Flavie a déjà connu des vues pareilles dans le sud de la France, mais, ici, il y a un écho à l'Antiquité entre ces plaines qui se chevauchent au fur et à mesure que l'on prend l'altitude. Les vergers sont nombreux et les arômes subtils du pommier mélangés à ceux du dattier embaument le chemin. Au loin se dresse une église entourée de villas au toit rouge. La voiture traverse des places et de petits villages en prenant une route étroite au bord d'un précipice. De belles maisons à la façade de pierre, croulant sous les fleurs, défilent devant les yeux de Flavie.

C'est majestueux, c'est calme, c'est la terre de son père. C'est ici qu'il a grandi, c'est l'air qu'il a respiré, c'est le chemin qu'il empruntait. « Papa, se plaît à dire mentalement Flavie, je suis chez toi, toi qui as choisi notre chez-nous pour y bâtir ta vie. Aujourd'hui, c'est à mon tour de devenir double. »

Finalement, sur un écriteau bleu, elle déchiffre « Baakline ». À ce moment-là, les cheveux roux de Flavie ont échappé à leur baguier. Ils sont devenus déchaînés, comme traversés par un vent qui hésite entre l'impatience et l'attendrissement. Ils teintent la nuit de leur empreinte cognac. On dirait qu'à son passage crépite un langage inconnu que Flavie est venue tirer de l'oubli.

C'est un sentiment étrange qui l'envahit. Celui d'écarter les rideaux d'une fenêtre qui la mènera à la découverte de sa propre vérité.

En si peu de temps, Montréal s'est éclipsé. La beauté dévorante du Liban a tout cannibalisé. Décacheter la mémoire assoupie et lui permettre de se répandre en débordements longtemps étouffés. Ce pays exhale une séduction crue. Il peut provoquer une révolution sensorielle pour ceux qui sont habitués à la grisaille des villes d'Amérique du Nord. Il semble osciller entre l'ancrage d'un passé glorieux et la légèreté d'une douce folie. Flavie ne se lasse pas d'admirer les vallons verdoyants et les précipices vertigineux. Pour la première fois, elle sent monter en elle, un sentiment concret par rapport à une conception abstraite de ce Liban qui lui tend les paumes.

Ici, il n'y a pas de souvenirs, tout est à redéfinir. Ici, les repères sont à inventer. La vie fusera pour créer un tourbillon de moments.

Au détour de chaque tournant, on peut voir des tables installées sous les arbres, avec des bouteilles multicolores posées sur la nappe. Flavie y discerne des sacs remplis de poudre rouge ou brune. Elle interroge le chauffeur.

– Ce sont les gens du village. Ils vendent les produits de la terre et des mélanges d'épices comme le *zaatar*³, le sumac. Si on s'arrête, ils vont vous en offrir « *dyafeh* », avant de vous les vendre. Ici, donner, c'est naturel. Et vous, vous venez de loin ?

– Quelle belle philosophie ! Oui, j'arrive du Canada.

L'homme fait un geste vague avec la main.

– Ohhhh, de l'Amérique ! Vous avez de la chance, madame. Vous vivez dans un bon pays. Ici, c'est tout à fait *el akess*, l'opposé.

Étonnée de sa remarque et presque intoxiquée par le charme des paysages qui l'entourent, Flavie répond :

– Et pourtant, un si beau pays.

– C'est tout ce qui résiste, la beauté. Tout le reste s'est effondré. Mais, pour faire vivre une famille, cela ne suffit pas, des collines et un ciel bleu, comme dans la chanson de Fayrouz. Est-ce que vous connaissez ?

– Oui, je connais les merveilleuses chansons de Fayrouz, mais je n'ai jamais pu comprendre les mots.

– Oui, *ya Sitt*⁵, cela se voit que vous n'êtes pas d'ici.

Le chauffeur se tait pour mieux se concentrer. Il fait le tour d'une

³ Mélange d'épices comprenant sumac, thym, origan et sésame.

⁴Épice rouge acidulée servant à assaisonner les salades.

⁵ Madame, en arabe.

grande place, à deux reprises, avant de trouver, dans une ruelle étroite, un chemin dallé où il se faufile avant de finalement s'arrêter.

« Père, père », siffle une voix dans les oreilles de Flavie. Le passé enfoui sous des couches de protection semble faire frémir ses paupières de plomb. Il est normal pour elle de penser à Hanna, mais on dirait qu'il y a autre chose ici. L'impression étrange que toute sa vie a été programmée pour qu'elle soit parachutée, en ce moment, dans ce village. Comme si le gravier qui grésille sous les pneus allait réveiller des fantômes assoupis.

– Voilà, madame, vous êtes arrivée. *Hamdellah*⁶ !

Néanmoins, le chauffeur ne semble pas très convaincant et son ton ne laisse présager rien de bon.

Une maison se profile dans la pénombre. Elle est impénétrable. Des volets brisés pendent lamentablement. Une porte dont la peinture verte s'écaille paraît sur le point de s'effondrer. Des trous béants ornent la façade. Le toit a renoncé à rester droit. Un escalier frêle fait de son mieux pour garder sa dignité. L'entrée semble barricadée par des pierres éboulées. La barrière en fer qui l'entoure est tellement rouillée qu'il suffirait de la toucher, dirait-on, pour qu'elle s'effrite.

Flavie ne veut surtout pas céder à la panique que provoque la vue de ce délabrement. Elle vérifie l'adresse : c'est bel et bien la résidence Khazem à Baakline. Il y a même une pancarte délavée par les années qui est restée collée à la façade poussiéreuse. Le « z » et le « m » se sont estompés, comme un sourire auquel il manque des dents.

Le chauffeur a descendu sa valise et ses deux sacs. Il commence à s'agiter. Lorsque Flavie lui tend une carte de crédit, il lui indique, en hochant vigoureusement la tête, qu'il n'est pas équipé pour accepter ce mode de paiement.

⁶ Que Dieu soit béni, en arabe.

– Cash, *ya Sitt*. Cash.

Flavie n’a pas eu le réflexe de retirer de l’argent libanais. Elle ne pouvait guère se douter qu’un taxi réservé à l’aéroport n’acceptait d’être payé qu’en espèce. Le ton monte ; le chauffeur est évidemment irrité. Flavie fouille frénétiquement dans toutes les poches de son sac à main pour vérifier s’il lui reste des dollars canadiens.

Et puis, dans sa première nuit libanaise, une voix résonne. Elle perce les cloisons murées pour honorer un geste ancien et commencer un mouvement en apparence imprévisible. C’est sa première impression de lui, cette parole qui crève l’obscurité pour se faufiler vers elle.



Surgir du miroir

– Bonsoir, que se passe-t-il ? Je vous ai entendue parler en français. Avez-vous besoin d'aide ?

C'est un ton modéré et calme, teinté d'un accent américain, qui fait tressaillir Flavie sans qu'elle sache pourquoi. Comme si les mots anodins articulés se déposaient sur elle pour tirer de l'oubli une évidence dont elle ne soupçonne même pas l'existence.

Elle se retourne pour se retrouver face à un homme au visage sérieux et aux yeux sombres. Il est grand. Dans la nuit, sa silhouette se dessine, haute et imposante.

Lui.

Elle est tout de suite hypnotisée par ses mains carrées comme si elle cherchait à y trouver un signe ou à dénicher une marque invisible.

Posées sur elle, en elle. L'initier.

Dans l'obscurité apprivoisée, Flavie demeure immobile, foudroyée par la dague de son regard. Elle en frémit. Troublée, elle murmure :

– Excusez-moi, je suis un peu fatiguée. Je viens d'arriver, bon, voilà. Et le taxi, je ne le savais vraiment pas, mais il semble ne pas accepter les cartes de crédit. Savez-vous s'il y a un guichet de banque pas trop loin ?

Une petite fille. Le visage de l'homme se détend. Ses yeux sont profonds. Flavie se sent happée par un cratère magnétisant. Intérieurement, elle se répète que c'est la fatigue du voyage qui la rend si agitée.

– Arriver d’où, si je peux me permettre ?

Il s’exprime avec un français feutré et élégant. Elle commence à distinguer ses traits. Il semble avoir, à peu près, le même âge qu’elle. Il a la beauté sereine de ceux qui traversent les années avec majesté. Des cheveux foncés et lisses ornent son front. Ses yeux ressemblent à une nappe de velours opaque. Ses mâchoires dénotent un caractère de lion discret. Une barbe fine couvre ses joues. Dans sa démarche, comme dans le ton de sa voix, on note la bienséance de celui qui sait toujours prononcer le bon mot au moment où il le faut. Tout se joue dans son regard qui est aussi distant que ravageur. Un grand seigneur.

Son seigneur.

Flavie balbutie. Il doit détecter son trouble. Décidément, cela commence bien, l’arrivée au village.

– J’arrive de... de Montréal, du Canada !

L’homme hoche la tête et s’adresse au chauffeur en arabe. Il sort un portefeuille de sa poche et règle rapidement le montant de la course. Dans son dos, il sent la brusquerie de la présence de cette femme. Elle est troublante par la naïveté qu’elle affiche. *Il la reconnaîtra par son innocence et elle le devinera par le pouvoir qu’il aura sur elle.*

Quand il se retourne vers elle, Flavie lui sourit timidement. Dans la pénombre, ses cheveux brillent comme un feu follet qui secoue le silence de sa sclérose.

Elle titube de fatigue et dit :

– Merci infiniment ! C’est tellement apprécié ! Je vous rembourse demain, sans faute, ou tout de suite si vous le souhaitez ! Il y a sûrement un guichet automatique dans le village. Puis-je noter votre nom et votre numéro de téléphone ?

Il s’est immobilisé un instant. On dirait que le temps est devenu vautour et que cette rencontre est sa proie.

Ses yeux ont changé de teinte ; ils brasillent dans la nuit. Il ne peut s'empêcher de murmurer comme s'il se parlait à lui-même :

– Vos cheveux, ils sont magnifiques. Je veux dire la couleur, elle est simplement flamboyante !

– Merci. Je les tiens de ma mère, elle est québécoise.

Il dit n'importe quoi, car elle le déstabilise.

– Mais ce n'est pas typiquement québécois ?

– Non, pas du tout !

Ils éclatent de rire en même temps. Il lui tend la main.

– Ray Kamel, je suis votre voisin sur le sol libanais. En fait, si l'on peut qualifier de voisin une ombre. Je vis aux États-Unis, à Los Angeles plus précisément. Je suis obstétricien gynécologue. Je suis ici pour quelques jours. Ma mère a fait une chute et a dû subir une opération de remplacement de la hanche. Il m'a fallu retourner au village et m'occuper un peu d'elle. Voilà, vous savez tout, ou presque.

Sa voix est ensorcelante. Il parle doucement, mais elle devine qu'il cache un brasier.

– Flavie Théb... en fait, Flavie Khazem.

Ray a noté son hésitation.

– Les Khazem étaient trois frères. Je me demande duquel vous êtes la fille ?

– Celle de Hanna, le benjamin.

– Vous le prononcez à l'occidentale. En arabe, c'est « Hhhanna », avec un « h » bien marqué d'une légère expiration. Ma mère devrait bien se souvenir de votre famille. Par contre, en ce qui me concerne, aussi loin que je remonte dans le temps, il me semble que cette maison a toujours été inhabitée. « *Mahjoura* » est le mot exact en arabe. Et pourtant, j'ai le sentiment de vous avoir entrevue petite fille en train de courir avec cette crinière rouge dans ce jardin. Je m'excuse d'insister, mais vos cheveux provoquent en moi une fascination déroutante. Au fait, est-ce que vous parlez l'arabe ?

– Malheureusement non. La famille québécoise a gagné. Mon papa n’avait aucun membre de sa famille à Montréal. Le clan de ma mère a rapidement pris toute la place. Les seuls mots que je connaisse sont ceux réservés aux sentiments et que papa laissait échapper de temps en temps.

– Il y a quand même une très grande communauté libanaise à Montréal. J’y ai séjourné à plusieurs reprises pour des colloques. J’ai même pu manger une *man’ouché*⁷ toute fraîche, c’est déjà beaucoup !

– Oui, en effet, surtout dans le quartier de ville Saint-Laurent ! En fait, pour nous, c’était un peu particulier. Je ne sais pas, mais, d’une certaine manière, mon père se tenait loin des membres de sa communauté. On dirait qu’il a voulu couper tous les ponts avec son Liban. On a souvent évoqué la possibilité d’y retourner pour passer des vacances, mais la vie inventait toutes sortes de raisons pour nous en empêcher.

– Quand même, cela m’étonne beaucoup. Car cela fait des générations que les Khazem sont installés à Baakline. Partir et tout oublier. Notez que je suis très mal placé pour critiquer. J’ai fait presque la même chose. Et vous, quel courage vous avez eu d’atterrir dans l’inconnu !

Ils se taisent. Entre eux, le trouble de la première fois, mais, plus pernicieuse, l’impression étrange de décoder un idiome enchevêtré, en même temps si naturel.

Un voile se lève subitement ; un mouvement abrupt s’élance. La note d’une partition commence une mélodie hésitante. C’est une porte calfeutrée que l’on pousse pour la première fois.

La première fois, à nouveau. Elle, devant lui.

La rage et l’extase qui piaffent d’impatience dans l’immobilité du début de la nuit.

Ray observe Flavie à la dérobée. Elle affiche un profil de jeune fille avec une silhouette harmonieuse. Elle n’est pas très grande, avec ce qui semble se deviner comme un corps aux formes arrondies.

⁷ Pizza au thym libanais.

Ses yeux sont encore plus fascinants que ses cheveux. Il est presque impossible d'en détecter la couleur qui vire entre le jaune et le vert. Le regard profond du chat, la volupté de la gazelle. Ray s'extirpe difficilement du sable mouvant de sa présence et reprend :

– Je m'excuse, je vous observe avec beaucoup d'insistance, comme si... comme si je retrouvais quelqu'un que je connaissais. Mais où et quand, je ne peux pas vous le dire. Revenons à la réalité. Je suis abasourdi de constater que vous arrivez, ainsi, du Canada, sans avoir pris aucune disposition. Il fallait, au moins, aviser un membre de la famille de vous préparer le terrain. La maison est inhabitée et inhabitable. Il est inadmissible, même inconcevable, d'envisager de dormir sur place. Je ne sais pas si vous vous rendez compte, mais ici l'électricité et l'eau sont sur abonnement. Et vous, vous débarquez ainsi en pensant qu'il suffit d'introduire une clé dans une porte. Rien n'est simple dans ce pays. Il aurait fallu que quelqu'un vous prépare la maison, du moins vérifie la salubrité des lieux. Si je comprends bien, en plus, c'est votre premier séjour au Liban ?

– Oui. Une décision spontanée. Toute ma vie est devenue imprévue depuis peu. Après tout, c'est la maison de mon père et j'ai les clés. Il me semblait raisonnable d'y passer une première nuit pour ensuite m'organiser le matin.

Ray éclate de rire.

– Peut-être pensez-vous être dans le film *Under the Tuscan Sun* ? On n'est pas au Canada ici, ni même en Europe. Votre père ne vous a pas avertie de la situation du pays, du village ?

La tête de Flavie est engourdie par la fatigue.

– Mon père ne vit plus que dans le passé. La réalité est devenue très floue pour lui. Et puis, ne vous en faites pas pour moi, je peux me débrouiller le premier soir. On verra bien demain. J'ai strictement besoin d'un bain et d'un lit, je ne tiens plus debout.

– Non, c'est impossible. Je vous répète qu'il n'y a ni eau ni électricité, sans parler de la poussière ! Il y a sûrement des volets défoncés et des vitres cassées.

– Bon, puisque la maison est dans un état si pitoyable, est-ce que je peux aller à l’hôtel ?

– Décidément, vous ne savez pas où vous êtes. Il est déjà 20 h. Venez, on va traverser le jardin, vous allez dormir chez nous ce soir. Demain matin, on verra bien comment vous installer.

Le suivre. Plonger dans les entailles du temps.

Comme Flavie reste immobile, il ajoute :

– Je vous assure qu’il est plus dangereux pour vous de pousser cette porte que d’accepter mon offre. Flavie, sachez que l’hospitalité est une valeur libanaise, et je le suis un tout petit peu plus que vous. Vous n’avez rien à craindre, nous n’avons qu’à traverser le jardin. Ma mère est à la maison. Elle sera sûrement surprise de faire la connaissance de la fille de Hanna Khazem, qui a décidé de revenir au pays. Pour quelles raisons ? Vous nous l’expliquerez demain matin. Bienvenue chez vous, bienvenue à Baakline !



La férocité de l'empreinte

Ray a empoigné sa valise et ses deux sacs avec une grimace et un clin d'œil. Il s'est retourné vers elle. Sa silhouette la domine par son calme que polarise la pulsion dans son regard.

Debout, dans cette rue du bout du monde si mal éclairée, Flavie reçoit l'énergie du mâle de plein fouet. Désarçonnée, en proie à une agitation inexplicable, elle se débat contre une nervosité nouvelle et envahissante.

Il y a entre eux un courant qu'elle n'arrive pas à définir. Une sorte de réveil latent et tranchant de quelque chose de merveilleux ou d'effrayant.

Ray reprend :

– Est-ce que vous venez ? Vous êtes épuisée. Je vous répète que ma mère est à la maison. Nous habitons de l'autre côté de votre jardin. Nos passés sont voisins depuis des années. Soyez sans crainte, je ne vais pas vous violer !

Envahir chaque molécule d'elle. La broyer. La transpercer.

Perdue dans ses pensées, Flavie demeure immobile et incapable de réagir.

– Venez, Flavie.

Il y a dans cet impératif toutes les traces d'un temps révolu à exhumer et d'un présent à meubler. C'est tellement surréel, ce qui circule. Une énergie dévoratrice, un bien-être qui soupire. Une appétence rampante, aussi obstinée que les vrilles d'une plante grimpanche que rien ne peut empêcher de poursuivre son invasion.

Il lui tend la main, le ton est ferme. Elle glisse sa paume contre la sienne. Il emprisonne aussitôt ses doigts contre les siens.

Un seul mot enfle et martèle sa tête, « capturée ». Un prénom unique crépite dans le cerveau de Ray, « elle ». Enfin.

La nuit frissonne, le vent s'éclipse. Au loin, le murmure des voitures ronronne. Entre eux, déjà, et à leur insu, pointe le début d'un feu dévorant, éclot l'instinct d'aller l'un vers l'autre et l'autre vers l'un. S'unir.

Je la retrouverai à travers l'errance des jours.

Flavie chancelle de fatigue. En un bond, Ray s'approche d'elle et lui soutient le bras. Les yeux mi-fermés, elle arrive à prononcer :

– Je suis désolée, c'est une crampe au pied. Je suis navrée, c'est sûrement le stress du voyage.

La protéger.

– C'est peut-être une déshydratation aussi.

En tenant Flavie contre lui, Ray défait prestement son blouson, le plie en deux et le place sur la marche en pierre de l'escalier. Ensuite, il la dépose délicatement sur ce coussin improvisé, s'agenouille et défait les lanières de sa sandale pour en dégager le pied.

Flavie a un petit pied charnu et rose. La trace de la sangle de la sandale a laissé une zébrure rouge vif autour de sa cheville. Ray l'effleure comme s'il voulait imprégner son sang. Bien qu'il sache que la crampe est logée ailleurs, il glisse ses doigts sous la voûte plantaire et l'emprisonne dans sa poigne.

Le spasme fait mal à Flavie et déforme ses orteils, mais, plus fort que la douleur, est venu se réveiller le frisson de lui. Même s'il a le visage baissé, elle sent qu'il est en train de tout recueillir d'elle. La peau a reconnu son geôlier bien avant que la logique ne lui auto-rise le dogme.

C'est si imprévu et violent, ce toucher qui se veut thérapeutique, mais qui déchaîne en eux l'urgence impérieuse d'aller l'un vers l'autre. Ils ne parlent pas, déstabilisés par ce premier contact.

Dès qu'il a posé la main sur sa peau, Ray a senti ses doigts s'enfoncer dans un cratère sublime. Comme si tout ce qu'il a vécu jusqu'à maintenant le faisait se diriger vers cet instant où ils se reconnaissent.

La posséder. Son obsession malade, incurable. Elle.

Les doigts de Ray sont exigeants et la peau abandonnée de Flavie réagit vivement à ce toucher doux en apparence, mais si impétueux en réalité. Comme si ses doigts exprimaient ce qu'il n'ose pas avouer. L'urgence impérieuse de se délecter de la soie secrète de cette femme.

Les secondes hésitent et la respiration devient douloureuse. Quand Ray lève les yeux vers elle, ils sont luisants. C'est la première fois qu'ils se dévisagent ainsi, avidement, dans une impatience furieuse. Comme celui qui est sur le point de faire couler, dans son gosier déshydraté, les premières gouttelettes d'eau.

Le souffle saccadé de Flavie et sa bouche entrouverte témoignent de son trouble. La crampe a battu en retraite ; ses orteils semblent normaux à nouveau. Ray ne desserre pas sa poigne. Le pied encore enveloppé par les deux mains de Ray, elle parvint à prononcer un inaudible « merci ».

– Pas de merci entre nous, Flavie.

– Pourquoi ?

– Il n'y a pas toujours de réponse aux questions. Ce que je fais, pour vous, est si naturel. Comme si, comme si...

Flavie se penche vers lui. Elle n'est pas surprise d'entendre la fin de la phrase :

– ... comme si je retrouvais un membre de ma famille.

Ils se dévisagent en silence. Ils ne comprennent pas ce qui se passe, mais ils restent en équilibre dans l'instant, à se toucher des yeux, pour la première fois.

L'aimer.



L'éternel retour

Traverser un jardin déserté pour en fouler du pied un autre à la pelouse impeccablement entretenue.

Fendre le temps, écarteler les barrières, écumer une vérité ombragée.

Ray boite un peu, comme s'il portait le poids d'un fardeau invisible. L'herbe craque sous leurs pieds, et devant eux se dresse la silhouette d'une résidence au pied de la montagne. Flavie éclate de rire. Ray sourit dans la complicité de la nuit.

– C'est trop cliché, n'est-ce pas ?

– Trop ! L'étrangère qui débarque en pleine nuit ! Sa maison est une vraie bicoque et elle est recueillie par nul autre que le mystérieux voisin habitant dans un palace. Je dois avouer, c'est digne d'un début de roman. Au Québec, on n'est pas habitué à tant de gâteries.

– Tant mieux pour le rire, Flavie. Il vous va si bien. Il chasse cette tristesse qui cerne vos yeux. Ici, vous êtes au Liban. La galanterie est un must que nous devons à nos femmes.

Flavie rougit. Ray a dit « nos femmes ». Ils arrivent devant une vaste demeure, aux pierres pâles, de couleur jaune, qui miroitent dans l'obscurité. De hautes fenêtres en ogive, éclairées par des spots lumineux, découpent la façade, mariage admirable entre la magnificence du passé et le modernisme du présent. Flavie et Ray empruntent un chemin dallé, puis traversent un ravissant coin bordé de fauteuils en osier et de coussins paresseux pour se retrouver devant l'entrée principale. La porte monumentale en bois est surmontée par l'emblème d'un cierge qui attire l'attention

de Flavie. Comme s'il devinait ses pensées, Ray précise :

– Nous sommes druzes, on nous appelle « *al-muwahhidûn* ». La chandelle est le symbole de l'unité (la mèche, la cire et le feu réunis). Sans unité, on ne peut pas accéder à la connaissance. Si on a le temps d'en reparler, je vous expliquerai.

Songeuse, Flavie rétorque :

– Pour vous dire la vérité, je n'ai qu'une vague notion de ce que sont les druzes. Par contre, votre maison, on dirait un vrai palais !

– Ma mère vit ici depuis sa naissance. C'est la résidence de mon grand-père maternel.

Tout cela est tellement surréel. Flavie est curieuse.

– Est-ce que vous savez si nos parents se connaissaient ?

– Nos grands-pères ont survécu ensemble à beaucoup de conflits. Nos parents, sûrement. Mais, moi, vivant à l'étranger depuis plus de trente ans, je ne suis pas trop au fait des histoires du village. Bienvenue chez les Kamel, Flavie. Qui aurait pu le prédire ? La fille de Hanna Khazem franchit le seuil de notre maison ! Vous me faites penser à une mariée, mais je ne veux pas vous faire peur !

Sous les pieds de Flavie soupire un paillason qui a l'air de n'attendre qu'elle, comme le chien d'Ulysse au terme du long périple de son maître. Dès qu'elle passe le pas de la lourde porte aux anneaux de cuivre, elle est imprégnée de l'énergie du lieu. C'est une maison qui semble avoir abrité des générations d'hommes et de femmes ancrées au pays, à l'horizon glorieux. C'est un domaine où l'élégance cohabite majestueusement avec une spiritualité qui transpire à travers les murs ornés de mosaïques multicolores.

– J'ai un peu honte.

– Mais de quoi, Flavie ?

– Votre maison et la mienne, on dirait la déchéance et la prestance.

Ray sourit, amusé. Une vraie petite fille.

– Mais pas du tout. La nôtre est habitée, alors que la vôtre est sur le point de se réveiller.

Deux femmes, habillées d'un uniforme rayé et d'un tablier bleu, surgissent et se précipitent vers Ray pour l'aider à porter les bagages de Flavie.

Une voix stridente secoue la maison :

– Ryad, est-ce que c'est toi ? Mais où as-tu donc disparu, mon fils ?

Elle poursuit en arabe sur la même lancée.

Ray hoche la tête. Il chuchote en déposant la valise et un des sacs de Flavie dans l'entrée.

– C'est Naziha, ma mère. Ne soyez pas étonnée de l'entendre m'appeler Ryad. C'est mon vrai prénom, mais, comme je vis aux États-Unis, je me suis rebaptisé Ray. Venez, il va falloir que je vous présente et que je lui explique la raison de votre présence.

– C'est la deuxième fois que vous dites « venez ». Vous le faites comme si vous étiez certain que j'allais vous suivre, c'est particulier.

Tout auprès de cette femme semble revêtir une dimension trouble. Chaque mot qu'elle prononce, de cette bouche rouge et dodue, le déstabilise comme si elle avait le pouvoir de réveiller en lui les pulsions les plus primaires. Celles de s'approprier avant tout son âme avant de marquer sa peau de son empreinte. Ray a rarement réagi de cette manière. La volupté de la poursuivre est péremptoire telle l'évolution d'une maladie éruptive que rien ne peut arrêter. *Un vice jumeau, une flamme éternelle.*

Il parle doucement avec un regard lointain ourlé de mélancolie. Elle est vraiment surprenante. Un feu follet, une sirène.

– Qu’allez-vous faire, Flavie ? Me suivre ?

– En fait, ce soir, je suis votre captive. Vous ne me laissez aucun choix. Et puis, peut-être qu’il est déjà trop tard pour répondre à cette question.

Le mot « captive » résonne entre les murs silencieux et attentifs des tentacules du règne des années.

En parlant, Flavie a tiré sur une mèche de ses cheveux. Ce geste a fait glisser le regard de Ray, qui a alors remarqué que sa crinière longue, abondante et bouclée présente un espace vide entre le cou et l’épaule. On dirait que quelqu’un lui a coupé, par inadvertance, une mèche. Ray est captivé par ce détail, comme si des cordes invisibles le tiraient vers des indices qu’il doit extraire de l’ombre. Sa poitrine se serre.

Une fenêtre d’où résonne l’immuable, un cri étouffé, convulsé.

Ray semble obnubilé par ce trou dans ses cheveux. Il tressaille.

Que garder d’elle qui survivra aux rides des saisons ?

– Vos cheveux, cet espace vide... Est-ce que vous vous êtes amusée à les couper vous-même ?

– Pas du tout ! En fait, c’est de naissance. Quand j’étais bébé, mes cheveux ont poussé, mais cette mèche en particulier est toujours restée à la même longueur.

Scrutateur, Ray ajoute :

– Avez-vous obtenu une explication médicale ?

– C’est assez énigmatique. Aucun médecin n’a pu expliquer pourquoi cette mèche refuse de pousser au-delà de ce point. Comme mes cheveux sont bouclés et longs, il est rare que quelqu’un le remarque. Vous l’avez fait.

Les signes sont toujours apparents à ceux qui veulent en saisir la signification.

À nouveau, la voix stridente retentit. Ray prend la main de son invitée comme si c'était la chose la plus naturelle du monde. Flavie s'aperçoit qu'il boite légèrement, mais d'une manière si discrète que seul un regard alerte peut le détecter. Un peu comme pour ses cheveux.

Ils traversent un salon et ensuite un autre. Un corridor éclairé par une lanterne orientale, et dont les murs sont encombrés de photos d'inconnus moustachus et de femmes aux prunelles lourdes de secrets, mène aux chambres.

– Vous n'avez pas peur ? murmure Ray. Peut-être que je vous tends un piège.

Flavie répond spontanément :

– Non, il n'y a aucune peur. Seulement une confiance inexplicable, mais bel et bien réelle, pour vous.

Ray tape discrètement à une porte en bois massif entrouverte. Il fait un clin d'œil à Flavie et retire sa main de la sienne.

La chambre est immense. Ses fenêtres sont habillées de draperies de velours rouge entourées de cordons dorés. Des tapis multicolores ornent les dalles de marbre sillonnées d'arabesques en bronze. Flavie distingue plusieurs coins meublés de fauteuils profonds aux teintes vives avec une prédominance de jaune et de vert. Un lit à baldaquin trône en plein milieu de la pièce. Y sont étendues des couvertures en soie et en laine. On dirait un conte des *Mille et Une Nuits*. Une dame brune, avec des cheveux foncés et relevés en chignon, regarde son fils et la femme qui l'accompagne. Elle tient entre ses mains un iPad.

Naziha et Flavie se dévisagent en silence pendant que Ray fait les présentations et explique à sa mère pourquoi cette inconnue se trouve dans leur demeure. Alors qu'il parle, Flavie remarque que l'expression de Naziha passe de l'indifférence à l'étonnement. Quand Ray a prononcé son nom de famille, sa mère a sursauté,

comme traversée par une douleur transparente. Elle s'exprime dans un français impeccable.

– Soyez la bienvenue chez vous, ma fille. On s'occupera de vous installer, demain matin. Approchez-vous de moi. J'ai souvenir de votre père. Nous étions camarades de classe. Hanna était ambitieux, mais, très vite, il est parti. Très vite, il a oublié l'air du pays pour se laisser séduire par un autre. Est-il encore vivant ? Vous savez sans doute que vous êtes la seule survivante du clan Khazem. Feu son frère Joseph n'a pas eu d'enfants et son deuxième frère, Élie, ne s'est jamais marié. Venez, venez près de moi pour que je puisse admirer le fruit des Khazem.

Émue par le bouquet d'images que la mère de Ray a fait virevolter devant elle, Flavie répond en s'avancant :

– Merci, madame, pour cet accueil. Oui, papa est encore vivant. Malheureusement, il y a un an, sa mémoire a commencé à lui jouer des tours et on a dû, mon frère et moi, le placer en résidence. Disons que papa vit dans un passé qu'il réinvente.

Une ombre a traversé le regard de Naziha.

– Ah bon ! Le mal du siècle. Mais pourquoi n'a-t-il pas pu rester chez lui, avec votre mère ? Ici, ce n'est pas admis, d'abandonner nos trésors, nos aînés.

– Ma mère est décédée depuis dix ans. Sachez qu'on ne les abandonne pas, on les met dans un endroit où ils sont en sécurité.

Après un bref silence, Flavie poursuit :

– J'espère pouvoir préparer la maison et essayer d'amener mon père au Liban. Il reconnaîtra, peut-être, le doux clapotis du passé. On verra bien, avec mon frère, si cela sera possible.

Pensive, Naziha voyage dans les couloirs de son visage à la recherche d'une ancre.

– La Canadienne lui a donné un mâle. Vous, vous ressemblez si peu aux filles de notre pays avec votre peau blanche, vos yeux clairs et vos cheveux roux. Je cherche sur votre figure une indication de votre héritage libanais et je ne trouve que la porte de vos yeux. Pour cette nuit, Ryad va vous installer dans la chambre d’amis. Je ne peux vous aider, car je suis en convalescence après une malheureuse chute. On se verra donc demain matin pour votre premier petit-déjeuner au Liban. Bienvenue chez vous, ma fille. Puisque vous êtes la fille de Hanna, vous êtes ici chez vous.

Touchée, Flavie s’est approchée de la dame qui a su en quelques phrases réveiller une émotion frémissante de tendresse.

– Je suis une inconnue. Je vous remercie pour vos belles paroles.

Ray sourit.

– Vous avez l’apparence d’une étrangère, mais vous ne l’êtes pas du tout.

Flavie frissonne. Décidément, son arrivée à Baakline est circonscrite d’un voile d’arcane. Pensive, elle reste accrochée au radeau du regard cramé de Naziha. Il semble évoquer un mirage lointain depuis qu’il a croisé le sien.

Une petite fille aux yeux verts. L’éclat de ses cheveux cuivrés sur le drap blanc. La tache indélébile, le destin turpide.



L'érection de l'éternité

Flavie s'est glissée entre les draps amidonnés de la chambre d'amis. En fait, ce n'est pas une chambre, mais bel et bien un petit palace ! Dans cette résidence, tout paraît vaste et raffiné, avec une touche orientale qui habille chaque coin. Des carpettes en laine couvrent un sol en marbre blanc. Le lit est en bois massif avec un matelas haut. Un salon, composé de divans bas, occupe un coin de la pièce. Les fenêtres sont ornées d'épais rideaux couleur pourpre. Flavie se détend. Les draps ont conservé la fraîcheur de l'été et le pli du repassage. Elle s'y étire comme si son arrivée ici venait tout bouleverser. Tout cela est si imprévu. On dirait qu'elle se retrouve parmi les pages du conte de la Princesse au petit pois.

Son hôte lui a remis une serviette brodée de motifs dorés. En y séchant son visage, Flavie y a laissé de longues striures noires avec son mascara. *Son empreinte*. Ray ne semblait plus parvenir à s'extirper des bras invisibles dont déjà elle l'entoure. Il a inscrit, sur un bout de papier, le code permettant de se connecter à Internet.

Il a eu beaucoup de difficulté à s'arracher à ce qui, en si peu de temps, est devenu « elle ». Debout, dans l'embrasure de la porte, son regard était vénal. La convoitise était palpable dans ses prunelles aussi aiguisées que son sexe. Il la désire, c'est le début de tout, la spirale de leur destin. Dans le moindre de ses gestes, elle fait lever en lui tout ce qui est érectile. Ray a refermé la porte, décontenancé par le martèlement des mots dans son esprit et par le galop dans son sexe. Cette femme retentit brutalement en lui, comme les cloches des églises, un matin de Pâques, déchirent le silence pour annoncer le sacré.

Flavie a rapidement répondu aux messages inquiets de ses filles et de son frère. Montréal semble si loin. Elle n'est ici que depuis quelques heures et, déjà, elle trouve qu'elle est différente de celle qu'elle était.

Sur sa page Facebook, elle a indiqué sa présence à Baakline avec ces mots : « Sur sa terre. » Les commentaires déferlent. Le séjour au Liban est une vraie surprise.

Oui, elle est bien arrivée. Non, elle n'a pas été kidnappée. Elle leur écrira plus longuement demain. Pour le moment, il est urgent de dormir. C'est surtout son frère Farid qui est inquiet. Elle n'a pas besoin de l'alarmer davantage en lui expliquant les circonstances de son arrivée ici. Sinon il va penser qu'elle est tombée parmi les pages d'un conte libanais mettant en scène un Barbe-Bleue druze.

En proie à des réflexions diverses, Flavie a beau se tourner et se retourner dans le lit, il lui est impossible de trouver le sommeil. Son cœur bat la chamade ; son esprit est survolté. Cela fait plus de trente heures qu'elle ne s'est pas autorisé le moindre repos. Elle est morte de fatigue. Néanmoins, aiguillée par la rencontre avec Ray, son agitation est indomptable. Prononcer son nom est un délice aussi ardent que les braises sur lesquelles on souffle. Ses pensées galopent, à peine maîtrisées par le lasso de l'inconscient exacerbé par le décalage horaire.

Qui est cet homme ? Quelle impulsion inexplicable a-t-elle eue pour lui ? Quand il a touché son pied, elle s'est sentie dérapier dans les délices d'une sensation audacieuse, captivante et aliénante.

Encore, encore de lui, par lui, avec lui. Jamais assez de lui.

La maison est silencieuse. Par la fenêtre ouverte, Flavie n'entend que la respiration du vent. Le cadran lumineux de son téléphone affiche 2 h. Le sommeil la fuit. Avant de se glisser entre les draps, elle n'a sorti de sa valise qu'une longue robe de page.

Sa gorge est sèche, elle a soif. Sans trop s'en faire, elle ouvre la porte et se faufile dans le corridor pour aller chercher un verre d'eau dans la cuisine. Ses pieds nus rebondissent sur le marbre froid. Elle n'a aucune idée de l'endroit où se trouvent ses mules et n'a aucune intention de rechausser ses sandales.

Elle rase les murs du salon. À sa grande stupeur, dans l'obscurité, elle voit Ray qui est là, en train de fumer un cigare ! En fait, c'est tout ce qu'elle espérait, retrouver l'emprise de son étiau. Elle balbutie, troublée. Elle est atteinte immédiatement par son regard comme par un canon. Deux flux qui se télescopent. Prise au piège, elle bégaye :

– Vous, vous ne dormez pas ?

Il ne la dévisage pas, il la dévore des yeux. Le ton posé de sa voix contredit les épines de braise, à peine contenues, de ses prunelles.

Inconsciemment, il l'a appelée, elle est venue.

Debout contre le mur, en robe moulante, pieds nus, les épaules blanches contrastant avec les cheveux rouges, Flavie tremble. Jusqu'à maintenant, personne n'a pu provoquer une réaction aussi violente : une torche entre les parois de son sexe, un flambeau entre ses cuisses tel un soleil cinabre.

La voix de Ray s'infiltré en elle :

– Non, je ne trouve pas le sommeil ou plutôt il ne me trouve pas. La nuit est si particulière qu'il serait profane de dormir.

Même quand il prononce des mots normaux, Flavie est sous l'emprise de l'attirance implacable qu'il suscite. Il fait tinter les glaçons ; sa présence le déstabilise. Devant le regard curieux de Flavie, il murmure :

– C'est un sirop de rose. Je suis sûr que vous n'en avez jamais goûté de la sorte. Il est fait maison, avec des roses du jardin. Venez. Venez Flavie.

Il l'appelle comme on hèle un chat, comme on tend un piège à une gazelle.

C'est dans le cliquetis des glaçons d'un verre de sirop de rose que l'emportement du désir est sur le point de sourdre.

Les yeux de Ray s'immobilisent sur ses pieds nus.

La nuit, le bruit des petits pas sur le parquet en bois.

Il marmonne. Il ne comprend pas ce que cette femme provoque en lui. La fonte des glaciers au printemps, le grondement du torrent, le rugissement des vagues, l'ouverture des cloisons du pandémonium.

– On dirait une petite fille. Une toute petite fille. Si vous voulez, si tu veux, on va sortir sur la véranda. La balançoire risque d'être le meilleur somnifère.

Le balcon fait le tour de la maison. Il est en pierre et ses bords sont ornés de fleurs abondantes. Le vent est paresseux et la nuit, silencieuse, drapée de sa parure de magicienne.

– Si vous avez froid, je vous apporte une écharpe. Et puis, il vaut mieux enfiler des pantoufles la prochaine fois.

– Au Québec, on dit une doudou. Non, je suis bien. Je suis une fervente du nu-pieds depuis toujours. Évidemment votre froid ne correspond pas au mien, et ma tolérance non plus. Je n'arrive pas à croire que je suis au Liban. C'est un beau pays. La nature y est particulièrement enveloppante et le vent, porteur de rêves.

– Regardez, ici. Au loin, on peut entrevoir Beyrouth dans sa myriade de lumières étincelantes.

– C'est comme si les étoiles la protégeaient jusqu'au lever du jour. C'est une ville troublante.

– C'est plutôt vous, Flavie... votre présence qui rend tout cela tangible.

– Comment, ma présence ?

– Vous n'avez pas l'impression que circule entre nous quelque chose de plus fort, de plus grand que nous ? Je vous parle franchement. Quand j'ai touché votre peau, j'ai eu l'impression de plonger dans un nirvana égaré.

– Vos mots, Ray. Je ne sais pas comment vous expliquer... Oui, je sens la même chose. C'est intraduisible, cette émotion. Vous comprenez, moi... je...

– Il n'y a plus rien à expliquer, simplement à comprendre, Flavie. Ce sentiment, laisse-le te traverser. Autorise-le à te posséder.

Le mot « posséder » reste suspendu dans la nuit comme le désir furieux qui gronde entre eux.

Entre lui et elle, une ronde impérieuse qui poursuit sa valse commencée il y a longtemps, si longtemps.

Ray a fermé les yeux. Il est assailli par des images violentes d'une bête qui dévore sa proie férocement. Cette femme fait naître en lui l'instinct le plus ignoble, le plus néronien. Celui de la fascinante déraison de la pourfendre par une force indéniable. Simplement par appétit, par avidité. Il laisse échapper dans la nuit un soupir. Il l'a tutoyée sans lui en demander l'autorisation. On dirait qu'elle l'a envoûté. Il ne sait même plus ce qu'il dit. Ce n'est pas son genre de perdre le contrôle. Il l'a perdu. C'est le début du règne d'elle.

Ray veut raisonner, mais il en est incapable. Son sexe gonfle d'elle et se tend douloureusement. Sur cette terrasse, en pleine nuit, la logique a bandé les yeux, et la frénésie a atrophié la raison. Les étoiles ricanent et le vent a laissé choir son armure. Impérieusement, il la tire contre lui.

Aphasie du cérébral, érotomanie débridée.

Enfin, retrouvée. Reconnue.

Le visage collé au sien, Ray hume sur la joue de Flavie, pour la première fois, son odeur de femelle. Il recueille sa respiration hoquetée en raison de la fièvre partagée.

La racine de l'ouragan piaule, la vague se hérissé, le sang irrigue violemment les vaisseaux assoupis, l'esprit capitule, le désir émerge, conquérant et invincible. Les barbelés se prosternent.

Ray et Flavie deviennent simultanément des mendiants demandant l'aumône du plaisir.

En gardant sa joue contre la sienne, il fait tinter les glaçons et trempe son doigt dans le sirop pour effleurer les lèvres de la Flavie. C'est un mouvement lent et troublant le long de ses cloisons charnues et engorgées. Assoiffée, elle les entrouvre aussitôt. Elle lui fraye la voie sans aucune résistance.

La sensation de son doigt glacé, parfumé d'une ensorcelante senteur de rose, qui va et vient le long de sa langue lui procure une décharge électrique immédiate. Flavie n'a pas fermé les yeux. Ses pupilles sont flambeau et ardeur. Elles sont luisantes dans ce frisson imperceptible qui précède l'amour. Elle lui autorise pleinement ce geste subreptice entre deux étrangers. C'est si tendre et violent de se faire ainsi envahir par lui.

Ray appuie son mouvement. Il sait que c'est le début de sa possession d'elle. Cette bouche offerte, cette femme qui sombre dans le prurit lubrique de son égarement. *Entre eux, l'auréole de l'inoubliable. L'intention salace intarissable.* Les prunelles se chevauchent. Elle n'est qu'appel, il n'est que suzerain. Il est devenu loup, elle n'aspire qu'à être crucifiée.

Flavie emprisonne le doigt de Ray et commence à le sucer vigoureusement. Les parois des pétales de sa rose suintent du suc chaud qui jaillit des murs longtemps insonores. Elle sait qu'il doit bander magnifiquement en ce moment. Cette pensée l'excite encore plus et transforme sa petite femme en rivière tumultueuse.

Ray sent son membre se déployer vers le ciel comme pour saluer une reine. Dur et vigoureux, bourdonnant de la convoitise d'elle. En lui gronde un désir primitif fracassant dont la fureur l'étonne. Celui de transpercer cette femme, de la conquérir et de la remplir. De la dominer. De la posséder.

D'une main autoritaire qu'il pose sur sa tête, il la fait tomber devant lui. Le contact du marbre froid écorche les genoux de Flavie.

La douleur irradie jusqu'à la racine de ses cheveux. Ses tempes battent, sa poitrine se soulève, sa sève escalade les pics les plus hauts. *Son seigneur, son roi.*

D'un mouvement brusque, Ray enfouit le visage de Flavie dans son entrejambe. Flavie pousse un petit cri. Elle ne s'attendait pas à être traversée par des épines de désir aussi fulgurant. Humiliée par son geste, elle succombe toutefois à la sensation divine d'irriguer sa femelle par ce qu'elle réclame du mâle, de capituler dans le magnétisme sexuel de son asservissement.

Flavie a entrouvert ses lèvres, un fruit humecté suspendu, dans l'attente délectable de lui. Sa peau réagit à sa présence ; elle est arrosée de vitalité.

La barrière du tissu ne cache rien du membre endurci qui bombe la laine de son pantalon. Flavie égratigne ses joues contre la fibre et promène son front et ses lèvres sur la verge dressée. Elle n'aspire qu'à l'empoigner et ne veut qu'enrouler ses lèvres, comme deux lianes, autour de son gland. Tous les autres ne comptent plus. Un seul les a décolorés. Un seul sera son roi, son seigneur, son suzerain. C'est quand elle entend le claquement de sa ceinture qu'elle comprend que cette nuit marque le début de son esclavage mental et physique. Encloue le corps dans l'étreinte fatale et graver le moment de l'empreinte indélébile du plaisir écumé d'eux.

Saoule de lui, ivre des sensations qui cavalent sous sa peau, elle tangue. Perdue et retrouvée, conquise et conquérante simultanément.

Déjà, avant d'unir les peaux, ils sont en parfaite osmose. Il y a eu auparavant attraction, mais jamais comme celle-ci. La splendeur de la luxure. La tête cotonneuse, le sexe délié, Flavie sursaute. Il faut absolument qu'il sente ce qu'il provoque. Elle roule sa robe et guide impatientement ses doigts vers la région émue de son anatomie, sa fente fiévreuse.

Dans sa cavité ruisselante, Ray promène son index avant de défoncer tous les barbelés de son objet concupiscible.

La violence diffuse de son toucher déclenche des aiguillons sous la chair longtemps endormie de Flavie. Les barrages éclatent, le torrent gronde, la vague s'approche de la rive. La gerçure est imminente.

Elle geint, elle ne gémit pas. Ses doigts la fouillent et l'écartent pour mieux la posséder. L'entendement de la raison est à jamais boursouflé. Il ne reste plus qu'à libérer le fauve. Ray glisse son sexe tendu entre ses lèvres brûlantes. Sa bouche est chaude et mouillée ; elle n'attendait que lui. Flavie la referme aussitôt sur la pointe de son membre et le suce avidement en aspirant autant qu'elle peut. Elle le fait entrer et sortir dans le creux de ses joues à un rythme endiablé. Elle l'introduit profondément comme si elle voulait l'avaloir, tellement il lui procure une crampe féroce et convulsive dans le bas-ventre. L'aspirer, c'est renaître à son essence de femme. Son épiceutre est en liesse, son océan est déchaîné.

Tout d'un coup, il lui prend le visage à deux mains et la rapproche de lui. Yeux dans les yeux, il déclame :

– Que ton nom soit Flavie ou autre, je pourrais le répéter à l'infini sans me lasser. En quelques heures, tu m'as donné vie. Je suis désolé de la fureur de mes propos et de mes gestes, mais je te les exprime sans aucun masque. Toi, toi. Toi, enfin.

Flavie balbutie :

– Vous comprenez que tout cela est complètement fou pour moi ! J'ai l'impression que je reviens chez moi alors que je ne suis pas chez moi. Avec vous, avec toi. Tout cela est si soudain.

– Tout cela est inévitable.

Un éclair a traversé le regard de Ray. Il est devenu aigle. Sur les lèvres de Flavie, il peut flairer un peu de sa propre odeur.

Dans ses yeux effarouchés, il ne voit que sa perdition.

Le mouvement des bouches est spontané, comme programmé par la main invisible d'un univers bienveillant ou sadique. C'est enivrant de s'enfoncer dans la soie de sa bouche et de promener sa langue là où son membre se faisait aspirer il y a quelques instants. Entre eux, tout de suite, aucun grillage.

La bouche de Flavie est ouverte et abandonnée à la sensation d'être envahie. Immédiatement, celle de Ray cannibalise ses parois pour s'approprier son souffle. Il la dévore avidement, comme le loup affamé qui plante ses crocs dans le cou de l'agneau et sent couler, pour la première fois, le sang dans sa gorge assoiffée.

Enfin, enfin, la retrouver et la reconnaître.

Il lui tire sauvagement les cheveux en fermant les yeux pour se laisser entièrement assiéger par une énergie qu'il ne contrôle plus. Il a compris qu'avec elle, c'est soudain, brutal et violent. Un raz-de-marée contre lequel il ne pourrait jamais lutter.

Un vice naturel nourri d'elle. De sa présence, de sa respiration, de son essence de femelle.

Flavie se débat aux portes d'un monde inconnu. Celui des sens aiguisés, telles des flèches empoisonnées, qui transpercent ses muqueuses et marquent sur sa peau ce qui deviendra le culte de lui. Valses entre les vagues du désir où gronde la folie du moment. Se brancher enfin sur son essence de femelle qui réagit si voracement à celle du mâle. Se livrer, légitimer l'appel de la perforer sans aucune résistance. S'autoriser la montée fracassante d'un enfièvrement qui la fouette de sa pointe aiguë et l'abaisse à ce qu'elle n'a jamais connu auparavant : une capitulation complète.

Flavie gémit dans sa bouche. Sans la lâcher, il lui broie les seins de ses mains impatientes. Il retousse précipitamment sa robe. Il a arraché la bretelle de sa robe. Il a dégagé sa poitrine blanche et pulpeuse. Des images floues d'un passé incertain fouettent le mental de Flavie. Elle a traversé le temps pour échouer sur sa rive.

Il ne la laissera plus jamais s'échapper.

Il empoigne son sein arrondi et gonflé d'un mamelon rose en érection. Ses épaules sont soyeuses ; son cou est gracieux. Au-delà de l'attrance physique, une autre, plus pernicieuse et fatale, se déploie. Il pourrait se prosterner devant tant de beauté juvénile. Une femme de son âge, avoir ainsi l'apparence d'une toute jeune fille. Il lui arrache sa robe. Son ventre est lisse et plat. Elle a des cuisses bien galbées. Le grain de sa peau est d'une douceur déconcertante.

Une petite fille qui serre ses cuisses blindées.

Il force son pouce entre ses lèvres. Il glisse sa main entre la soie de ses cuisses en ahanant. Il pousse la porte de son sanctuaire. Il balaye d'un revers ses barrages, il s'approprie sa fleur. Ses parois sont humides et son jus suinte. Il est enfin chez lui.

La posséder, la prendre, la récupérer.

Flavie a renversé la tête et s'est autorisé l'expression de sa sidération. Cette étreinte est nourrie d'un feu qu'elle provoque et auquel, enfin, elle peut goûter. Il la déverrouille. Il est violent avec elle, il est impitoyable avec elle, il est souverain avec elle. Flavie, son bien, sa terre. Son lucre.

C'est comme si les mots fermentaient en elle depuis des siècles. Ils perlent désormais sur ses lèvres dans son délire.

– C'est tout ce que je veux. C'est tout ce que j'espère. C'est insensé, mais je renonce à la logique. Toi, mon seigneur, mon seigneur.

Même sa voix a changé. Ce n'est plus une articulation ; c'est la plainte sourde de l'animal qui se sait piégé et qui en jouit. Un geignement qui exsude des entrailles. C'est un cri qui perce les berges longtemps ankylosées.

Pour Ray, la sensation de bouger en elle est fulgurante. Il ne la possède pas avec son membre, mais avec son être tout entier. Il est en proie à une dérive totale. De vives rétractions font tressauter son sexe avant qu'il ne se répande en soubresauts violents dans son ventre. Son triomphe coule en elle. Elle.

Il balbutie inlassablement :

– À moi. Mienne.

Flavie ne jouit pas seulement de lui, mais de ses mots également, de ce qu'ils provoquent en elle. Elle sombre dans un océan où plus rien n'existe, à part les pulsations entre ses cuisses. Un oiseau qui bat ses ailes, un clignotement incessant. Elles lui font mal, tellement elles sont enragées. Elles lui déchirent le ventre.

Dans un état de transe, Flavie s'empare de sa main et l'embrasse. Elle lui suce les doigts, elle jappe de plaisir. Sa terre s'est fracturée, le séisme l'a traversée. Sa plaque tectonique tremble de mille frémissements. Penché sur elle, Ray reçoit tout, sent tout d'elle. Le miracle a eu lieu. Entre eux, l'osmose de l'incomparable.

Il l'a déposée sur le drap immaculé et blanc. Dans la nuit chancelante, l'éclat de ses cheveux sur la taie d'oreiller ivoire la couronne comme une reine. *La sienne.*

– Dors bien maintenant. Repose-toi.

– Mon amour.

– Tu délirés. Est-ce que tu te rends compte des mots que tu as prononcés ?

– Oui, mon amour.

– Dors. Ne dis plus rien. Ce qui est arrivé est bien au-delà des mots. Je n'ai aucune envie de m'arracher à toi, mais je vais dans ma chambre pour éviter le soupçon des domestiques. Jamais auparavant je n'avais ressenti autant d'intensité et de plaisir, l'extase. C'est comme si, cette nuit, on m'avait redonné ce que l'on me devait. C'est absolument fou. J'en suis entièrement secoué.

– Tu m'as donné ce que je cherchais depuis des années. Depuis que je suis née, depuis que j'ai une conscience. Tu m'as rendu ce que la vie me devait, sa pulsation.

– C'est tellement plus que cela, Flavie. Ton nom sera « amour » pendant le jour et « fauve » dès que le soleil ne sera plus protégé par le ciel. « Amour », car il s'est réveillé et « fauve », car c'est la couleur qui nous entourait au premier regard.

*Si le matin avait deviné l'intention de la nuit, il ne serait jamais revenu.
On dirait que cela dure depuis toujours, le lasso de sa vassalité.*

Le lit gémit. Flavie va naturellement mettre sa tête contre son épaule. Elle ferme les yeux alors qu'il pose la main sur son front. L'impression dérangeante d'arriver enfin à destination. Ray la ramène vers lui et elle s'endort immédiatement. *Son enfant.*



Les clés d'un nouveau monde

Le bruit est tonitruant, il secoue toute la vallée de son engourdissement. Son écho traumatise une immobilité interminable, presque insoutenable. Elle a desséché les citronniers qui ont enfanté des fruits bruns et ridés. Elle a entièrement brûlé l'herbe. Le jardin déserté ressemble aux cheveux d'un enfant suédois. Le prunier a baissé les bras, le pommier a plié l'échine, et le cerisier est le seul qui semble encore frémir lorsque le vent traverse ses feuilles. Livrée à l'abandon du souffle vital de la vie, la demeure a laissé les années tapisser les murs lézardés d'ennui et de désolation.

Flavie a l'impression d'entendre résonner le cri joyeux des enfants et d'entrevoir des familles nombreuses réunies sous ce toit pour des mariages et des baptêmes. Des fêtes célébrées ou des souffrances partagées. Si son grand-père a bâti cette maison, c'était bien pour s'assurer que ses enfants viendraient s'y établir, un jour, avec leur progéniture. Une sorte de chaîne familiale pour transmettre un héritage de valeurs et d'amour. Comme elle a bien fait de revenir secouer toute cette poussière plus figée qu'un hiver canadien !

La clé a patiné et tourné dans le vide. Des coups répétés rappelant un marteau-piqueur contre une porte qui s'entête à résister. Trop longtemps fermée, celle-ci ne peut s'ouvrir d'une manière traditionnelle. Il va falloir défoncer la barrière du silence dans lequel elle a sombré. Et puis, tout d'un coup, c'est le grincement des planches et l'affalement massif du panneau de bois emportant avec lui les fragments de la serrure rouillée. Un filet de lumière transperce les lourdes persiennes dont la peinture verte s'écaille. Enfin, franchir le seuil de la maison de la photo. Sur le pas de la porte, Flavie demeure attentive ; quelques pas la séparent de son

passé. Elle entend vaguement Ray donner aux ouvriers des consignes concernant l'installation d'une nouvelle porte.

Le soleil est la seule note joyeuse dans le décor désolant. Il perce, têtue, à travers les fenêtres aux barreaux rouillés, les rayures de tristes rideaux, jadis aux couleurs vives. Des fauteuils, recouverts d'une housse jaunâtre, offrent un visage fatigué. Le lustre du plafond a été envahi par des toiles d'araignées. Les dalles, en damier vert et blanc, sont noires de poussière. La vivacité des couleurs n'a pas résisté au passage des saisons. Ici, il n'y a que des fantômes tristes et oubliés dans la ronde des jours. Tout doit être, impérativement, ramené à la vie.

Flavie avance délicatement parmi des lambeaux de souvenirs qui ne lui appartiennent pas. Des photographies en noir et blanc, accrochées aux murs, semblent la narguer. Qui sont ces inconnus ? Qu'est-elle venue faire ici ? Cette maison, elle l'imaginait accueillante et confortable. Il ne reste qu'un squelette lamentable sur le point de s'effondrer.

Depuis son arrivée au Liban, hier, tout n'est que mystère et découvertes imprévues. Avant tout, il y a Ray. Ray, depuis le premier soir ! Flavie est envoûtée par ce qui semble la lier à lui : une sangle torrentueuse, une attraction sanguinaire, un courant lubrique que n'attise qu'une seule chose : la furieuse volonté de la chair et de l'âme de s'unir. Ensuite, cette maison qu'elle pensait agréable et qui se révèle dévastée. Les murs fissurés ne laissent rien présager de bon. Dans la cuisine, un vieux frigo débranché et une cuisinière à gaz semblent en piteux état. Un gobelet vert est resté à sécher dans l'évier. Les couloirs sont étroits et les chambres, vastes avec des lits recouverts d'un drap de plastique. L'odeur de renfermé lève le cœur de Flavie. Des tapis, camouflés par la poussière, sont roulés, scotchés et rangés contre les murs. Dans la salle de bain, un gant de toilette durci par les années a été oublié. Jadis, la vie régnait. Tout a été abandonné. Flavie essaye de résonner avec ce qui transcende du passé et n'y parvient pas. C'est un peu comme l'instinct maternel : il doit jaillir naturellement et non pas être recherché.

Il doit tout envahir.

La visiteuse ouvre quelques tiroirs où s'entassent des revues jaunies et des livres croulant sous la poudre grise des années. Partout, des représentations de la Sainte Vierge, délavées et décollées, languissent devant des tronçons de bougies consumées. Il flotte dans les corridors l'odeur rance de l'abandon et de l'oubli. Dans la paume de la main, Flavie a son portable. Elle se voyait déjà en train d'envoyer aux filles et à Farid des photos de la maison.

Pas très loin d'elle, Ray reste calme et efficace. Il prend des notes et discute posément avec le chef des ouvriers. Rien ne laisse deviner, dans sa prestance, le fauve qu'il a été hier.

Hier... Rien que d'y penser, Flavie se sent traversée, des talons à la pointe des cheveux, par l'intensité de la vague. Elle n'a pas pu faire pipi ce matin, tellement la force indéniable de son plaisir était restée en elle. Son corps n'a jamais connu une telle luxure. Toutes ses fibres encore contractées, elle revivait la tension et le ravissement de la nuit. Avec lui, l'équivalent d'une vie entière a été vécu, en quelques heures, en monnaie d'intensité. Flavie essaye de calmer son mental où se bousculent mille questions guidées par des sensations débordant du cadre de l'ordinaire. C'est quand même incroyable combien la complicité a pris ses aises depuis la première seconde. Simultanément, la confiance est devenue maîtresse des lieux de ce qu'ils ont révélé l'un à l'autre.

Ils se sont revus au petit-déjeuner avec Naziha. Rien ne trahissait, dans leurs gestes, l'emportement de la nuit. Elle était sa glaise ; il a animé l'âme dans ses yeux.

Derrière Flavie, les ouvriers s'affairent à évaluer les travaux à faire alors qu'elle mesure devant elle l'inconnu. Ray a senti sa déroute. Il l'a rejointe en quelques pas. Sa voix est si réconfortante dans ce tumulte.

– Flavie, je peux t'aider pour les plans et les travaux. Tu verras, d'ici quelques semaines, la maison pourrait être entièrement

retapée. Je vais te préparer, si tu me l'autorises, un devis pour tout ce qui doit être réparé ou remplacé en priorité. Tu décideras en fonction de ce que tu veux entreprendre et ce que tu souhaites investir.

Il s'arrête et hésite avant d'ajouter :

– Je sais si peu de toi.

Touchée, Flavie sourit. Elle chuchote :

– Tu sais l'essentiel. Partager l'intimité du plaisir est tellement plus important que de connaître la valeur d'une rénovation. Mais, entre nous, je ne m'attendais pas à ce que la maison soit si délabrée. Où vais-je habiter pendant ces quelques semaines ?

Ray répond sans la moindre hésitation :

– Chez moi. Rien que chez moi.

– Ta mère va m'accueillir pour quelques jours et ensuite cela sera pénible pour tout le monde.

– Pas question, Flavie. Ne t'en fais pas, il n'y a aucune différence entre toi et moi.

– Mais comment, si vite ?

– C'est ainsi. Si on le sent, cela doit être vrai. Aie confiance.

Ils sont interrompus par l'arrivée impromptue d'un groupe scrutateur. Deux dames coiffées de la même manière, avec la raie sur le côté, s'avancent vers eux.

Ray informe rapidement Flavie :

– Ah, la visite inévitable des voisines. C'est Im Nazih. Elle t'apporte des fruits frais pour justifier sa venue, qui n'est en vérité motivée que par la curiosité. À sa gauche, il y a Im Fouad, accompagnée de sa sœur et de sa belle-sœur. Elles vont te poser des questions dont elles connaissent déjà les réponses. Fais attention à tout ce que tu dis. Tu vas être surveillée, rien n'échappe à leur radar.

Les deux femmes aux yeux perçants dévisagent Flavie comme si elles allaient lui arracher la peau. Après le bonjour poli,

les questions déferlent. C'est une vraie attaque !

– On a entendu du bruit ! On s'est dit : les Khazem ont finalement décidé de revenir de l'étranger ! Ceux qui sont restés ici sont enterrés, ils ne peuvent plus faire du tumulte. Vous dites que vous êtes sa fille ? À Hanna ? Alors là, il y a si peu de ressemblance ! On ne vous aurait jamais reconnue ! On va se tutoyer, c'est plus simple que le « vous » ! Au fait, es-tu mariée, ma fille ? Penses-tu vraiment habiter ici ? Comment va ton père ? Il paraît que tu as un frère ? Mais pourquoi n'est-il pas venu avec toi ? C'est tellement dommage que tu ne parles pas arabe. Une femme seule ne peut pas vivre ici au village. Mais pourquoi ne portes-tu pas une alliance ? Veux-tu vendre le terrain ? Combien de temps restes-tu ?

Ray fait un clin d'œil à Flavie. Elles ne sont pas méchantes, mais très envahissantes. Flavie commence par saluer la dame de gauche, qui semble plus âgée :

– Bonjour, madame Im.

Les deux femmes éclatent de rire simultanément. Ray se laisse aussi gagner par l'hilarité.

– « Im » est un surnom que l'on donne. Ça veut dire « mère » en arabe. Il est suivi du prénom du fils aîné. C'est une appellation très commune au Moyen-Orient. Ta mère serait donc Im Farid.

Flavie hoche la tête. Im Nazih et Im Fouad parlent en même temps. L'une termine la phrase de l'autre, et l'autre commence une nouvelle tirade :

– Mais ton père, il ne t'a rien appris ? Même pas notre langue ? Qui aurait pu le prévoir ? Hanna, si attaché à sa terre ! Nous étions des camarades de classe. Et puis, toutes les filles étaient amoureuses de lui. Ton papa... peut-être qu'il l'est encore... il était différent des autres. Il ressemblait à Omar El-Sharif. C'était notre Gigi l'Amoroso de Baakline. Le Canada nous l'a bouffé ! *Dyaano* !

Flavie s'esclaffe. Décidément, c'est un bien petit village avec, sûrement, une seule école. Intérieurement elle se dit que cela

⁸ Quelle perte, en arabe.

ressemble trop à un film italien, sauf qu'il se déroule au Liban. Tout est si nouveau ici, si différent. Une autre planète que le Québec. Elle s'empresse de répondre :

– Oui, je suis bien la fille de Hanna Khazem. Il m'a appris beaucoup de choses, mais il ne parlait pas trop de son passé ni de son pays.

Flavie cligne des yeux avant de reprendre :

– Je suis désolée pour le « Im ». En fait, je suis venue pour évaluer l'état de la maison. Mon père souhaite revenir au Liban, mais il ne peut pas s'occuper des travaux. J'ai donc un peu devancé son arrivée. Je vois qu'il y a beaucoup à faire. Je ne m'attendais pas à ce que la maison soit si, si... si abandonnée.

Elle s'avance et prend le plateau de fruits.

– C'est trop gentil, merci beaucoup.

Les deux femmes sourient, momentanément apaisées par les propos de Falvie.

– Tiens, on t'a apporté aussi des *sfouf*⁹ et de la *namoura*¹⁰. Ce n'est pas commercial, c'est de nos mains¹¹ ! Ce sont des recettes de famille ! Au fait, dimanche, que fais-tu ? On repassera. Peut-être que tu aurais envie de déjeuner avec nous après la messe. Ton accent est si étiré. Mais bon, on arrive quand même à le comprendre. Tu viens du Canada. Ici, au Liban, on suit la France. Le Canada, c'est trop loin. Sache que tu es la bienvenue, ma fille. Il est étonnant que tu ne ressembles pas du tout à ton père ! Il n'y a rien en toi qui soit libanais. Et puis, le *hakim*¹², que fait-il ici ?

Patiente, Flavie répond du mieux qu'elle peut :

– Mon frère Farid a hérité du prénom arabe et des traits libanais. Quant à moi, je ressemble à ma mère, elle est québécoise.

En regardant le plateau de fruits colorés, elle ajoute :

⁹ Gâteau au curcuma.

¹⁰ Pâtisserie à la semoule et au sirop.

¹¹ Expression traduite littéralement et signifiant « c'est fait maison ».

¹² Le médecin, en arabe.

- Et puis tout cela, c'est trop, je vous assure !
- Rien n'est de trop au Liban, ma chère ! Ce n'est rien, ce n'est rien ! Au Canada, c'est peut-être beaucoup, mais ici ce n'est rien du tout. *Men aribo*¹³.

Im Nazih et Im Fouad secouent la tête et fixent Ray. C'est à son tour maintenant d'être la cible des questions. L'homme avance tranquillement vers elles pour les pousser poliment vers la sortie. Il s'adresse d'abord à Flavie :

- Le *hakim*, c'est moi. Cela veut dire « médecin ».

Ensuite, il se tourne vers les visiteuses.

- En fait, j'aide Flavie à s'installer. C'est la moindre des choses entre voisins. À moins que vous ne souhaitiez lui donner un coup de main à ma place ?

Elles esquivent habilement la question.

- Il y a beaucoup de travail à faire ici, en effet. En partant, les Khazem ont fermé temporairement la maison et cela a duré plus de cinquante ans. Pourquoi revenir aujourd'hui ?
- Peut-être pour mieux comprendre le présent et pour apprivoiser le futur. Je ne sais pas, c'est un essai. On a le droit, non ?

Décontenancées par la franchise de la réponse de Flavie, Im Nazih et Im Fouad semblent déroutées.

- En tout cas, sache, ma chère enfant, que nous sommes ici si tu as besoin d'aide. Nous allons partir, on te laisse avec le *hakim*.

Sur le seuil de la porte éventrée, Flavie sourit. C'est drôle, qu'elles l'appellent « enfant » à son âge. Cela doit être une traduction littérale de l'arabe.

- Merci pour les fruits ! Je vous ferai un gâteau dès que je pourrais !

Les deux dames éclatent de rire.

¹³ Expression qui veut dire « ce n'est rien », en arabe.

- Ah oui ? C'est une promesse ? Un gâteau à quoi ?
- Au sirop d'érable ! Intriguées, elles répliquent :
- Sirop d'érable, c'est quoi ?
- Vous allez le découvrir ! Il faut rester curieuse.

Elles s'en vont, ne sachant pas trop quoi penser de la fille de Hanna. En tout cas, elle est jolie et a une personnalité aussi vive que sa chevelure.

Dans cette maison abandonnée, tout est à reconstruire, comme en Flavie. Ray a déjà fait le tour des lieux. Ses yeux brillent : cela prendra au moins deux semaines de travaux.

– Il va falloir t'installer momentanément chez nous. Je vais prolonger mon séjour de quelques jours. Tout d'un coup, la vie au village a pris une autre tournure. Je t'aiderai à te réorganiser, si tu me le permets.

Flavie cache son trouble et sa jubilation intérieure. Tout est si imprévu.

– Si je le permets ! J'en suis si soulagée, j'accepte ! Merci !
Elle lui saute au cou. Il la garde contre lui. Elle réclame déjà ce à quoi il l'a habituée en une seule nuit. L'embrassement. Ray la serre contre son torse. *Son bien.*

– Est-ce que tu aimerais visiter le jardin et l'olivieraie de tes ancêtres ? Vous avez une vraie forêt d'oliviers !

Sans attendre sa réponse, il lui prend la main et l'entraîne vers le portail qui mène au verger. Ils dégringolent un escalier, taillé dans la pierre, pour atteindre un vaste terrain qui s'étend sur une dizaine de kilomètres. Ses allées sont truffées d'arbres fruitiers. Bien que le terrain ne soit pas entretenu, certains arbres portent fièrement des fruits.

– Tout le village vient récolter les fruits. C'est normal, la maison est abandonnée. Mais, dorénavant, puisque tu es revenue, les choses vont changer. Tu vois, dame Nature fait bien les choses : un arbre fournit et ensuite un autre prend la relève. Une sorte de distribution de fruits continuelle.

Ainsi, il y a le pêcher, le pommier, le grenadier, le châtaignier et le figuier. De quoi nourrir toute une tribu, tout l'été ! L'olivier arrive en dernier. En effet, la récolte se fera à partir de maintenant, l'automne. Tu arrives au bon moment.

– Tout cela est à nous ? demande Flavie en laissant errer son regard sur le terrain.

– Oui, on parle d'au moins dix kilomètres. Bon à partir de là, ce sont les oliviers.

Le vent s'est tu. Flavie frissonne et, pourtant, ils marchent en plein soleil. On dirait que les arbres racornis inclinent leurs branches pour la saluer. Elle, l'enfant revenue au pays, vers cette terre dont elle ne soupçonnait même pas la tendresse et la richesse. Elle avance, fascinée, par les troncs noueux et creux des arbres qui l'entourent. Leur feuillage ramifié ressemble à une offrande. Elle palpe les feuilles et sent l'odeur âcre qui s'en dégage.

– Je me sens entourée d'une armée fière et digne. Ma parole, on dirait un endroit mystique. Les branches de l'olivier sont comme des bras qui implorent le ciel. Les feuilles sont fines et leur couleur est si particulière ! C'est un vert argenté qui hésite entre le gris et le bronze, selon la lumière. Il y a tant d'olives sur les branches. Qui arrose les arbres ?

– Oh, Flavie, l'olivier supporte très bien la sécheresse. Il a rarement besoin d'être arrosé. Le Liban est un exportateur d'huile d'olive depuis des millénaires. C'est l'arbre cultivé le plus vieux du monde ! On a même trouvé, dans le sud du pays, des jarres en argile datant de l'âge de bronze. Elles étaient utilisées pour stocker l'huile. L'olivier est un arbre associé à la divinité. Son symbole est très courant dans la religion. Il représente la paix et la fertilité dans toutes les civilisations du Proche-Orient et de la Méditerranée. L'huile d'olive a été considérée comme sacrée pendant des milliers d'années. En arabe, on dit « *maadassé* ».

Flavie sourit et se tourne vers lui.

– Comme j'aime t'écouter ! Je me demande si tu es vraiment médecin. On dirait que tu es professeur d'université !

Un peu en retrait, il y a une sorte de remise et une grosse roue en pierre avec une inscription en arabe.

– Cela, c’est quoi, Ray ?

– C’est la meule traditionnelle en pierre qui sert à broyer les olives. On dit qu’il faut trois générations pour profiter d’un olivier : le grand-père le plante, le père le taille et le fils récolte les olives pour en extraire l’huile. Tu peux donc évaluer l’âge de tes arbres.

Songeuse, Flavie sent remuer en elle une multitude d’émotions. On dirait que les vaisseaux de son cœur se dilatent.

– Qu’est-il inscrit en arabe devant la remise ?

– *Dar el Zaytoun Khazem*, Maison de l’olive Khazem.

Les cheveux de Flavie flottent au vent. Ray sent combien ce moment est empreint de magie pour elle.

– C’est incroyable de renouer avec tout cela. Je n’ai pas reconnu la maison, mais j’ai reconnu les oliviers. Il y a quelque chose qui s’est réveillé aujourd’hui. J’ai l’impression, Ray... j’ai la certitude qu’ils m’attendaient et que le chemin qui m’est réservé commence aujourd’hui.



Le rite de passage

Ce matin, avant d'aller à la maison des Khazem, Flavie prend le petit-déjeuner en compagnie de Ray et de Naziha sur la terrasse devant la maison, à l'ombre de la pergola enguirlandée de feuilles vertes.

– C'est la *arisheh*, indique Naziha.

Voyant l'air légèrement étonné de Flavie, elle lui explique que c'est le nom, en arabe, de la feuille de vigne. Elle précise :

– En plus d'être associée aux paysages et à la gastronomie de la Méditerranéenne, la vigne a une forte représentation symbolique dans l'ésotérisme oriental. Elle est citée plusieurs fois dans les textes sacrés pour illustrer un bon nombre de paraboles. Lis-tu des ouvrages philosophiques ?

Contrite, Flavie fait non de la tête.

– Eh bien, moi, je m'en nourris, reprend Naziha. L'interprétation cryptique des Écritures est un des piliers de notre doctrine.

Vêtue d'un majestueux caftan rouge, Naziha dégage une élégance discrète et une grande dignité. Il flotte autour d'elle l'aura des dames d'antan, avec l'allure mythique saupoudrée de raffinement délicat que le sang aristocrate projette sans jamais imposer. Chaque fois que ses yeux plongent dans ceux de Naziha, Flavie y détecte une révolution muette érigée de barbelés épineux.

Autour d'eux, la nèfle et l'oranger exhalent des effluves odorants.

Flavie a pris son bain. Ses cheveux sont encore humides et attachés en queue de cheval. Elle a dormi plus de huit heures. Sur sa joue, la ride de l'oreiller a gardé le souvenir cuisant, telle une vigile, de sa jouissance d'hier. Derrière la façade impassible,

son cœur et son sexe vibrent encore de l’embrasement magnifique de la nuit.

La table est mise en un festin coloré. La nappe blanche brodée de fil d’or est d’une finesse exquise. Au beau milieu trônent le *labné*, un fromage blanc fait avec du yaourt égoutté, les *manakich*, de petites pizzas au thym et au fromage. Flavie déguste des pizzas à la viande qu’on appelle « *lahm bi ajin* ». Ray lui explique patiemment la composition de chaque plat.

Il y a également du *foul moudammass*, un plat de fèves avec de l’ail et du citron, ainsi qu’une variété de légumes dont des tomates bien dodues, des oignons, des concombres et des feuilles de menthe. Flavie goûte à la confiture de roses en souriant. Les roses du jardin l’ont bel et bien enveloppée de leur ensorcellement. Elle est émerveillée par la présentation, le choix et le goût de tout ce qu’elle porte à sa bouche.

– Est-ce que vous déjeunez ainsi chaque jour ?

– Ma fille, ici au Liban, la vie se fête par une joie très simple et c’est celle d’orner sa table de mets délicieux. Plus on en rajoute, plus la joie est grande. Ryad vivant aux États-Unis toute l’année, non, on ne déjeune pas ainsi tous les jours, mais quand il est là, oui. Il a fallu que je me casse la hanche pour qu’il revienne.

Ray se tourne vers Flavie.

– Tu as dû connaître cela, toi aussi, la manipulation des parents libanais.

Ce matin, Ray est un peu avare de paroles. Ses gestes sont posés, mais, chaque fois que son regard croise celui de Flavie, la folie d’hier revient au galop.

– En fait, pour moi, c’était à cinquante pour cent, la manipulation. Il est vrai que papa avait souvent recours à ce que l’on appelait le chantage affectif. Madame, je vous remercie de tout cœur pour votre générosité ! Peut-être, un jour, je vous recevrai dans mon Québec !

– Tu sais, ma fille, j’ai, à maintes occasions, habité à l’étranger, mais je n’ai jamais pu rester éloignée du Liban. Ryad a choisi

d'étudier à UCLA et, plus tard, ce Los Angeles l'a gardé comme les griffes d'une femme amoureuse. Le Liban n'arrive plus à retenir ses enfants, c'est si triste. Notre montagne n'est peuplée que de vieillards et de gamins. Ta présence ici me ramène bien des années en arrière. Ceux qui ont connu le ravissement du Liban des années soixante ne pourront jamais s'en passer. J'ai vécu à l'étranger, pendant de courtes périodes, mais je ne suis vraiment heureuse, complète, et en harmonie avec tout ce qui m'entoure qu'ici, sur ma terre, dans cette maison. Nous habitons un petit village où tout le monde se connaît et, il est vrai, s'épie aussi, mais les valeurs fondamentales sont restées intactes, comme l'entraide, la compassion, et également le rire. Les soirées partagées ont été préservées. Ici, la langue est plus forte que le poing. On parle beaucoup, mais le cœur est bon. Moi aussi, je parle beaucoup, excuse-moi, Flavie. Tu sais, je vis seule toute l'année. Et dis-moi, pourquoi t'a-t-on nommée Flavie ?

– Oh non, pas du tout ! C'est incroyable, ce que vous êtes en train de partager avec moi ! Pour ce qui est de mon prénom, en fait, ma mère a choisi le mien, et papa, celui de mon frère. Un prénom occidental et un autre oriental à l'image de leur union. Flavie et Farid, un legs de chaque parent et pour chaque pays.

– Farid était le prénom de ton grand-père. C'était un homme humain et généreux. Il s'est démarqué dans la culture de l'olivier qui abonde sur ses terres. Son huile était d'une qualité précieuse en raison de l'importance qu'il accordait à la tradition ancestrale de la récolte. Certains même disaient qu'elle était magique avec des vertus de guérison. Ta grand-mère nous accueillait chaleureusement avec, toujours, quelque chose de bon à nous offrir. Je me souviens de l'ambiance qui régnait chez eux, une paix et une générosité exemplaire, mais principalement une bonté naturelle qui caractérise les vrais habitants de la montagne, *ahélé el jabal*. Je faisais parfois mes devoirs avec Hanna, car lui n'avait pas le droit de venir chez moi. Ta grand-mère m'entourait de tant de gentillesse muette.

Flavie demeure pensive. La mention de l'huile d'olive bienfaisante fait résonner en elle un nouvel écho.

– Je vois tout défiler devant mes yeux, merci. Mais pourquoi n’aviez-vous pas le droit d’inviter papa chez vous ?

– Mes parents respectaient les chrétiens, mais ne voulaient encourager aucune idylle entre leur fille druze et l’ami voisin maronite. Mais parlons d’autre chose, je t’en prie. Pourquoi donc ce prénom Flavie, en particulier ?

– Je suis née un 7 mai. Ma maman m’a nommée Flavie en l’honneur de la sainte qui porte ce nom.

Le visage de Naziha s’est légèrement assombri. Elle semble faire un effort pour dissimuler l’ombre qui a envahi ses yeux foncés.

– Tu ressembles à ta maman, n’est-ce pas ?

– Oui, comme deux gouttes d’eau. C’est dommage, elle aurait tant souhaité connaître le pays qu’était papa. Car, pour nous, le Liban était incarné par lui. Vous comprenez combien c’est abstrait, une région que l’on imagine sans lien concret avec la réalité à part la cuisine, la musique et très rarement quelques photos fanées sorties d’une petite valise. Vous me parlez de mes grands-parents, j’en fais connaissance à travers vos mots.

– Cela est étonnant, car ton père était tellement attaché au pays.

– Papa n’a jamais évoqué son enfance ni ses souvenirs du Liban.

– Peut-être que c’était plus facile pour lui ainsi. Parfois, on a besoin d’effacer pour mieux recommencer. L’immigration est pernicieuse. Elle peut révéler des vérités ignorées et éclairer la vie de nouvelles possibilités. Et toi, ma fille, es-tu mariée, as-tu une famille ?

Flavie rougit et échange un regard furtif avec Ray.

– J’étais mariée pendant très longtemps. J’ai deux filles, Caroline et Véronique. Si tout va bien, elles viendront me rejoindre dans quelques mois. Pourquoi se priver du Liban ?

– Mes deux fils s’en privent. Samer vient plus souvent que Ray.

Devant le regard surpris de Flavie, Naziha ajoute :

– Samer est le frère jumeau de Ray. Il est architecte et vit en France. Nous attendons avec impatience les petits-enfants. Cette maison est trop grande et vaste pour rester silencieuse. Ce jardin a besoin de la légèreté et de l’enthousiasme des enfants. Je parle au nous, c’est normal.

Mon mari est décédé depuis six ans, mais j'ai gardé cette habitude.

Le regard de Naziha s'est embué. Elle observe Flavie avec une tendresse palpable.

– Au soleil, je reconnais dans tes joues la physionomie typique des Khazem. Il a bien dû te laisser quelque chose, ton papa, non ? La forme de tes yeux est occidentale, mais leur profondeur est orientale. Aujourd'hui, j'y vois plus clair. Tiens, viens, approche-toi de moi, je veux prendre une photo. Tu as Facebook ?

Le repas se termine dans la bonne humeur. Le temps musarde délicieusement ; les heures sont paresseuses. Flavie est exubérante.

– J'ai tellement de la chance de vous avoir comme voisins ! Que puis-je faire pour être une invitée facile et ne pas abuser de votre générosité ? Je pourrais cuisiner santé pour vous. Après tout, je suis nutritionniste !

– L'hospitalité est importante au Liban et, plus encore, pour nous, les druzes. Merci de ton offre. On verra, peut-être que l'on gouttera à tes recettes bientôt. Ray doit retourner à ses responsabilités.

Le cœur de Flavie se serre. Elle vient de comprendre qu'elle ne sait rien de lui. Il a peut-être une famille, une femme. Elle se contente d'ajouter :

– Au Québec, c'est différent. La générosité est calculée. Ce n'est pas un reproche, mais une constatation. Je sais si peu de choses sur vous, les druzes.

Ray explique d'une voix posée qui ne récite pas, mais qui résonne par conviction :

– Notre religion date de la fin du premier millénaire. Elle s'inspire de la philosophie grecque à laquelle se greffent certains dogmes de l'islam. On y trouve aussi des influences hindouistes. Nous favorisons beaucoup l'ésotérisme et la contemplation du divin. Les druzes n'ont jamais eu peur d'aller au-delà du texte pour le glorifier dans la pulsion de vie.

Il parle lentement. Flavie écoute, suspendue à ses paroles.

– J’aimerais en savoir plus, c’est fascinant ! En fait, je ne connais pas grand-chose des musulmans, à part le ramadan.

Naziha intervient :

– Pour nous, c’est différent, Flavie. Notre calendrier possède une seule fête commune avec les musulmans, et c’est le jour d’al-Adha¹⁴. Nous rejetons complètement le fait de jeûner pour la rémission des péchés. D’ailleurs, nous n’avons aucun rituel, aucune cérémonie, ni aucune obligation de pèlerinage. Nous sommes constamment en contact avec Dieu, sans aucun intermédiaire.

Elle ajoute :

– Je ne veux pas t’offusquer, ma fille, mais notre religion est fermée. Nous pouvons en discuter pendant des heures, mais elle n’est accessible qu’à ses enfants. Nous avons été longtemps persécutés, c’est donc notre manière de nous protéger. Il y a des rites et des lois qui sont simplement connus par les membres de notre communauté. Si nos origines sont musulmanes, nos croyances ne le sont plus. Donc, même si tu le voulais vraiment, tu n’y aurais pas accès. Ma fille, on ne devient pas druze, on naît druze. Il y a des rites de passage qui ne sont offerts qu’aux initiés.

Flavie acquiesce, surprise de cette explication qui se présente comme un avertissement.

– Je vous remercie pour ces éclaircissements.

– Vous avez de drôles d’expressions au Québec !

– Et je me surveille !

Ils restent tous les trois silencieux, chacun enfermé dans sa propre rêverie. Flavie savoure une dernière bouchée sucrée de la confiture de roses qui tache ses lèvres de sa couleur. Elle se demande si la transe d’hier n’était pas, d’une certaine manière, un rite de passage pour Ray et elle. Il est trop tard pour se poser des questions : le tremplin les a propulsés sur les rives du couronnement de l’âpreté de leur inclinaison.

¹⁴ Terme faisant référence à la brebis offerte en sacrifice pour commémorer la substitution effectuée par Abraham.



Le talisman

Premier après-midi au Liban. Flavie le passe avec Ray. Il a insisté pour lui faire visiter le village. En quittant la résidence, elle a jeté un dernier regard à Naziha, qui s'installait pour lire les journaux, le visage indéchiffrable. Flavie lui a fait un signe de la main. Alors qu'elle dégringolait les marches, elle a senti, dans son dos, le regard pénétrant de la louve qui protège féroce ses petits.

La jeep des Kamel ronronne. Bien assise à côté de Ray, Flavie est ébahie par ce qui l'entoure. Le chemin est ravissant, bordé des deux côtés d'une végétation vive et colorée. L'air porte la trace des sillons odorants des vergers fertiles. Le spectacle est sauvage. Des rochers percent les collines où s'entassent des arbres majestueux levant leurs cimes vers le ciel. La crête du pin dialogue avec le cyprès sous la caresse d'un soleil glorieux.

– On dirait que je traverse des civilisations, murmure Flavie. Berceau de ma famille, terre inconnue qui m'accueille, c'est tellement le plein d'émotions ! Quand j'y pense, Ulysse est notre cousin germain, d'une certaine façon. La montagne semble stoïque, imprenable, ravinée et ouverte. J'ai besoin de déchiffrer le langage des rochers et celui des collines truffées d'arbres où pousse la vigne sauvage. Même la broussaille qui borde le chemin est remplie de mysticisme. On dirait qu'entre le pin et le cyprès, le soleil a trouvé son royaume pour y inviter la lune.

Ray soupire.

– Que c'est beau, ce que tu dis ! C'est tellement senti. Et si tu étais une princesse sortie des livres de l'histoire qui ne fait que rentrer chez elle ?

Flavie ne répond pas et se contente de tendre la main vers un amandier qui semble la saluer au passage.

– Et si j'étais ta princesse tout simplement ?

Ray arrête l'auto brusquement. Il vient arracher aux lèvres de Flavie un gémissement. Sa bouche est affamée de ce qu'elle lui transmet : un érotisme vaporeux, un appétit féroce. Ils échangent un baiser long et juteux.

Elle se love naturellement contre lui pendant qu'il conduit. Elle pose sa tête contre sa cuisse et il caresse ses boucles, comme un maître flatte son animal préféré.

– Comment est-ce possible ? Tout cela si vite ? Est-ce que je te gêne ? Est-ce que je vais entacher ta réputation de druze ?

– Tu es ma reine.

Dans cette belle torpeur moirée de tendresse, Ray joue au guide.

– Fla... on va laisser Flavie pour les autres et Fla pour moi. Ici, on est à environ cinquante kilomètres au sud-est de Beyrouth et à une altitude de neuf cents mètres. Baakline est une des plus importantes villes druzes, une cité royale, puisque qu'elle a été fondée au XII^e siècle par les émirs Maan et ensuite habitée par le célèbre émir Fakhreddine. Est-ce que tu connais un peu ce pan de l'histoire du Liban ?

– C'est mignon, Fla. Tu seras donc le seul à utiliser ce diminutif. Pour répondre à ta question, j'ai beaucoup à apprendre sur l'histoire du Liban. Ces noms n'évoquent rien. Cette cohabitation entre chrétiens et druzes est impressionnante. Une sorte de vivre ensemble, un exemple à suivre pour le Québec.

– Non, *habibi*¹⁵. Il y a eu beaucoup de tueries confessionnelles au fil des siècles, et cela encore récemment. Notre petit pays est le berceau de tant de conflits... Je vais te prêter un très bon livre que j'ai dans ma bibliothèque pour que tu comprennes mieux la profondeur et la richesse de ton héritage, mais, surtout, le contexte de son histoire.

Flavie tourne vers lui un visage avec des yeux étoiles.

– C'est beau, *habibi*, c'est ainsi que papa m'appelait aussi.

À dix-sept heures de vol de Montréal, tant de vérités à saisir.

¹⁵ Ma chérie, en arabe.

Merci pour le livre. En effet, il faut se plonger dans l'étude des racines.

Rapidement, après quelques virages bien découpés, ils descendent sur la grande place du village. C'est un cercle animé par la boutique du primeur, la boucherie, le boulanger, la petite librairie et d'autres magasins bariolés. Des chaises et des tables sont installées çà et là pour accueillir les acheteurs-visiteurs. En effet, ici, une course à l'épicerie devient un motif pour faire une petite visite et siroter un café.

Flavie ferme la portière et commence à prendre des photos.

– On dirait une carte postale d'un autre temps ! Comme dans un film de Marcel Pagnol !

Ray est nostalgique. Derrière ses lunettes fumées, Flavie sent toute son émotion retenue.

– Le temps a une *baraka* ici. Cela veut dire qu'il s'étire, l'instant est suspendu. Ce n'est pas pareil en Amérique du Nord. Ici, il y a des racines invisibles qui nous lient au pays, qui murmurent à notre oreille, comme des lianes du passé, des secrets millénaires. Ici, il y a l'appartenance qui valse avec le présent. Ailleurs, il n'y a que le travail et l'obligation de tout faire vite. Ici, Fla, tu vas découvrir un nirvana. Chaque fois que je reviens au pays, je me dis que je dois le faire plus souvent. Et chaque fois, l'autre pays, avec les obligations et les responsabilités, m'engloutit. J'oublie le Liban. C'est comme si j'étais au septième ciel dans les bras de ma fiancée et dans sa douce ivresse. Or, dès que je m'éloigne, elle n'a plus aucun pouvoir sur moi.

Tandis qu'ils déambulent tranquillement, la conversation va bon train.

– Alors, pourquoi es-tu parti ?

– En fait, je suis parti, comme tant d'autres, pour terminer mes études en attendant la fin de la guerre de cette époque. Le conflit s'est éternisé, on a commencé à travailler, le Liban est devenu flou, si imprécis.

Flavie s'enhardit :

– Ray, es-tu marié ?

– Non, *habibi*. Je n'ai pas trouvé la perle rare.

– Mais, au moins, es-tu avec quelqu'une ?

– Quelqu'une ! Cela doit être québécois, comme expression ! Bien sûr, Flavie, je ne vis pas seul à Los Angeles, mais je n'ai pas d'attaches, simplement des ombres sur mes murs. Certaines qui ont compté plus que d'autres, mais aucune que j'ai voulu retenir. Ma carrière est très exigeante, mais sache que je suis libre de toute promesse.

– Pourquoi avoir choisi cette spécialisation ?

– Qui de nous a choisi l'autre ? Le saurait-on un jour ?

– En fait, je te pose la question, car j'ai eu des accouchements très difficiles. J'ai le bassin trop étroit. Pour les deux naissances, j'ai eu une césarienne à haut risque. Le plus important, c'est que mes deux filles n'ont pas hérité de cette particularité. On ne sait pas d'où cela vient, comme la mèche de cheveux d'ailleurs.

Ray frémit, comme traversé par un souvenir diffus.

La sceller pour que les autres ne puissent jamais l'atteindre. Empêcher l'enfant de révéler au monde le générique envenimé.

Son regard a changé ; c'est celui d'hier. Animé d'une pulsion désirante.

– Avec toi, c'est souvent comme dans les miniséries américaines très en vogue en ce moment. Il me semble que je suis dans deux dimensions. J'ai l'impression de télécharger des flash-back d'une mémoire qui ne m'appartient pas. Et toi, Flavie, qui es-tu ?

Flavie parle doucement :

– Je suis maman de deux filles. Deux jeunes femmes, Caroline et Véronique Théberge. Si je suis ici, c'est que j'ai choisi de m'éloigner d'une réalité douloureuse. Je viens de m'extraire d'un divorce. Il est inutile d'ajouter qu'il a été difficile, car je pense qu'ils le sont tous. Ce qui explique peut-être ma réaction d'hier.

– Ta réaction d'hier n'a rien à voir avec ta situation conjugale. Notre réponse d'hier nous appartient.

Elle était tellement vive que, même moi, j'ai de la peine à y croire.

Autour d'eux, le bruit, les gens et, dans leurs prunelles, le caractère exclusif du désir.

– Pour hier, on n'a pas commandé, ni forcé, ni même provoqué.

– C'était si naturel, Fla, si intense.

– Mais comment l'expliques-tu ?

– Je suis un médecin scientifique, je suis confronté avec toi à l'insaisissable. Il y a quelque chose en moi qui me pousse à comprendre que cette situation est inévitable.

– C'est un égarement désastreux.

– Pas du tout. Je pense que c'est un rite de passage essentiel d'un souterrain que nous devons traverser. Vers qui nous sommes ou qui nous allons être l'un pour l'autre. Nous ne pouvons pas analyser, nous ne pouvons qu'accueillir. Laissons les choses bouger d'elles-mêmes.

Pendant qu'elle marche à ses côtés, Flavie lui pose une question qui lui brûle les lèvres.

– Tu boites, n'est-ce pas ?

– Oui, c'est un peu comme ta mèche de cheveux, l'ostéochondrite de la hanche, plus communément appelée « maladie de Legg-Perthes-Calvé ». Les causes de cette maladie sont encore assez nébuleuses. En fait, c'est un défaut de croissance osseuse qui est survenu vers l'âge de six ans. C'était douloureux en période d'adolescence, mais, aujourd'hui, assez gérable.

Mutilation obligatoire. Dérapage de l'épée. L'homme est si faible.

– On dirait que nous sommes tous les deux marqués par des choses mystérieuses, répond Flavie sur un ton qui se veut léger, mais qui ne l'est pas du tout.

– On dirait beaucoup de choses ! Mais viens, allons voir la *seha*, la grande place du village de Baakline.

Devant la porte du primeur, des caisses de fruits et de légumes sont entassées. Flavie pousse un cri de surprise : la fleur de la courgette y est encore attachée et l'odeur des pêches est ensorce-lante.

Alors qu'elle s'apprête à saisir une, la main de Ray l'arrête.

– Ici, il faut très bien laver les fruits et les légumes avant de les manger. L'eau d'arrosage est porteuse de beaucoup de bactéries et de virus.

Ray hoche la tête et salue le propriétaire. Celui-ci est sorti les accueillir avec de grands gestes. « *El hakim, el hakim.* » Ray fait les présentations en arabe. Tout ce que Flavie perçoit, dans ce flot de paroles, c'est le prénom de son père avec des intonations différentes ! Au Liban, la curiosité ne se masque pas. Flavie est dévisagée de la tête aux pieds pendant que Ray indique ce qu'il veut acheter.

– Il va falloir t'emmener à Beyrouth et te faire découvrir un peu le pays avant que je ne reparte.

La poitrine de Flavie se serre.

– Sitôt trouvé, sitôt envolé.

– Non. Une rencontre pareille ne se dissout pas après une séparation physique. Jamais je ne serai loin de toi. Le pacte est trop fort entre toi et moi.

Flavie recommence à prendre des photos. Ray sent bien qu'elle essaye de camoufler une émotion qui borde ses cils d'eau.

– C'est pour envoyer à mes filles.

– C'est drôle de t'imaginer en mère de famille ? On dirait que c'est toi, la toute jeune femme.

– Je suis loin des soucis et du rôle que j'ai au Canada. Ici, c'est la légèreté totale et le renouveau. Et puis, il y a toi. Tu es si présent, si prévenant. Comment te remercier ? Il y a toi depuis hier, mais on dirait depuis une éternité.

– Tu es bouleversante.

– Désormais, je suis qui je suis. Je suis en train de réinventer ma vie. En passant, Ray, comment sais-tu qui est chrétien et qui est druze ?

– Au Liban, il y a une dizaine de communautés religieuses. La société libanaise est entièrement régie par la religion.

Évidemment, tout cela est très flagrant en politique, en éducation et dans les médias. Il y a des noms de famille qui indiquent l'appartenance et aussi d'autres choses, comme l'accent. C'est un vrai pluralisme qui est trop long à expliquer, mais qui s'acquiert. Viens, on va aller au souk des artisans. Tu vas adorer !

En effet, sur la place centrale est installé un marché. Des tentes abritent des stands bariolés. Des desserts multicolores coudoient des poteries et des fromages. Des voiles brodés et des nappes s'étendent entre des piles de savons. Flavie papillonne en humant un bocal et en inspectant un pot de miel. Ses joues sont rouges d'excitation.

– Que de nouvelles épices et saveurs à découvrir ! Merci pour cette visite. J'ai un faible pour les produits faits maison !

Le nez plongé dans un ravissant bocal de thé aux fleurs, Flavie, du coin de l'œil, repère le stand des broderies. Elle y déniche une corbeille à pain en dentelle, qu'elle décide de ramener à Naziha. Lorsqu'elle se dirige vers la caisse pour payer son achat, elle est surprise du regard lourd dont l'enveloppe la femme qui s'y tient. Cette dernière la fixe sans ciller. Quand elle parle, le ton de sa voix fait sursauter Flavie. Il est direct. Il la transperce.

– Il ne faut pas s'approcher du *hakim*.

Saisie, Flavie reste sur la défensive.

– Pourquoi ?

– Parce que la loi l'interdit. Les druzes se marient uniquement entre eux. C'est une religion qui n'admet pas les unions mixtes. Nous pratiquons l'*asabiya* qui dicte la solidarité et la pureté du sang entre les membres de la même communauté. L'unité est notre principale valeur. Nous avons des codes établis auxquels l'étranger, comme vous, ne comprend rien.

Flavie se demande pourquoi elle a droit à un tel discours.

– Excusez-moi, mais vous devez vous tromper. Personne ne parle de mariage ici.

– Ce qu'il y a entre vous et le *hakim* est beaucoup plus monstrueux qu'un mariage.

Interloquée, Flavie rétorque :

– Mais... que dites-vous ?

– C'est un lien récurrent, une sorte de malédiction à cause de ce qui vous unit. Une dette karmique. Vous n'êtes pas dans la récolte, mais dans la dette.

Encore plus interdite, Flavie s'exclame :

– Comment pouvez-vous en être si sûre ?

– Cela se lit tout seul. Autour de vous, il y a la prophétie du hibou maléfique.

Flavie reste bouche bée. Le hibou, elle l'a tant de fois entrevu dans ses cauchemars d'enfant. Des frissons lui parcourent le dos. Elle est toute blême. La jeune marchande poursuit :

– Ce que le destin va vous commander, vous le saurez au moment voulu. Vous ne pourrez jamais y échapper, à moins d'un miracle.

– Mais quand le destin va-t-il exiger ce que vous évoquez ?

– Personne ne le sait. Dans cette vie ou dans une autre. Restez attentive.

– À quoi ? lance Flavie, de plus en plus dubitative.

– Le murmure du vent, les signes qui ne trompent pas. D'ailleurs, ne perdez pas votre temps avec la dentelle. Vous êtes apparue aujourd'hui devant moi pour autre chose. J'ai quelque chose pour vous. On n'a pas le droit de le vendre, mais simplement de l'offrir. Dès que vous êtes arrivée, j'ai été assailli de visions. Ma main est allée le chercher naturellement. Il vous attendait, les signes ne trompent pas, la femme aux cheveux rouges. Tenez, il est à vous.

– C'est quoi ? demande Flavie d'une voix qui tremble.

– Un coussin de prières qui a traversé le temps. La légende raconte qu'un roi maudit y a enfoui ce qu'il avait de plus précieux pour sa rédemption, des siècles de supplications. Il échoue, aujourd'hui, sur votre berge. Il vous guidera, il vous protégera, mais seulement si vous y croyez.

– Vous pensez, sérieusement, que j'ai besoin de protection ?

– Vous avez besoin de rédemption, ma fille. La protection vous sera plus que salutaire. Portez-le contre votre cœur. Écoutez son message, faites confiance à votre intuition. Nous avons un grand *zaim*¹⁶, feu Kamal Joumblatt, qui nous a appris à dialoguer avec les étoiles. Je vous l'offre. Faites-en votre talisman.

¹⁶ Un chef, en arabe.

Flavie prend le minuscule sac en toile rugueuse. Désarçonnée, elle poursuit :

– Et vous, qui êtes-vous ?

– Mon nom est Nayla. Si je me trouve sur votre chemin aujourd’hui, c’est bien pour prononcer ces paroles. C’est *mektoub*, c’est écrit.

– Est-ce que je vous dois quelque chose ?

– C’est moi qui vous dois du courage.

Ray arrive à ce moment-là et tire Flavie par la main. Il est joyeux.

– On va aller à Beyrouth commander ta porte, ton plancher, tes armoires. Une fois la base retapée, tu vas pouvoir remeubler. Tu veux bien ? C’est une *kazdoura*, une petite promenade ! Mais qu’as-tu ? Derrière le rose de tes joues, ta pâleur n’est pas normale. C’est peut-être le décalage horaire ? Veux-tu un café ?

En route vers Beyrouth, la conversation se poursuit alors que Flavie est encore secouée par les propos de Nayla. Ray est dans une insouciance si délicieuse qu’elle ne veut pas l’inquiéter.

– Sais-tu ce que signifie Baakline ?

– Non.

Tandis que les paysages défilent, Ray explique :

– Le nom de notre village vient de l’araméen. Le « b », c’est *Beit*, la maison. La racine « *aql’* » fait référence à la sagesse, à l’intelligence. Donc, Baakline, c’est le foyer de la connaissance. Voilà, tu sais tout ! Non, pas encore. Est-ce que tu sais qui sont les Araméens ?

– Décidément, non... Mais je peux trouver rapidement sur Google !

– Les Araméens peuplaient les régions de la Syrie et de la Mésopotamie au premier millénaire avant Jésus-Christ.

– Et au Québec, on célèbre l’anniversaire une ville qui a quatre cents ans. Bon, disons que tout est relatif. Merci pour les informations ! C’est absolument passionnant. Je mesure mon ignorance.

– Ce n’est pas pour t’humilier, loin de là. C’est pour te faire grandir. Je te passerai des livres. C’est important de connaître l’histoire de ses racines.

– Les miennes sont doubles.

– Alors, il va falloir rattraper le retard pour celles de notre pays.

Le Canada t’a volée à moi pendant toutes ces années. Il est temps que le Liban reçoive son dû.

À l’ombre de cet homme qui semble avoir délié, hier, les verrous de son sexe et empoigné les rênes de sa vie, Flavie reste silencieuse. Elle le contemple furtivement. Il est grand, mince et si courtois. Chaque geste revêt une élégance discrète. Chaque regard renforce son pouvoir sur elle. Quand il parle, il prend son temps pour expliquer. On dirait qu’il n’est jamais pressé. Comment, en si peu de temps, a-t-il réussi à occuper autant de place dans sa vie ? Déjà, elle sent les griffes de la dépendance se refermer sur elle. Déjà, elle fait des pas de géant avec lui. Son magnétisme est féroce. Il ne ménage pas Flavie de la brutalité de son invasion.

Ils ne mentionnent pas hier. Ils ne parlent pas de la fièvre pendant la nuit ni du plaisir fulgurant qu’ils ont partagé. Ils y pensent sans cesse et, derrière les gestes polis et les sourires discrets, le grondement du fauve rugit à nouveau. Il ne veut qu’apaiser son avidité.



La nuit vermeille

La virée à Beyrouth a été extraordinaire. Flavie s'extasiait à chaque tournant et insistait pour descendre de l'auto afin de prendre des photos. L'après-midi était glorieux et le soleil se prélassait langoureusement.

Habillée d'un chemisier en lin blanc et d'un jean, Flavie bougeait dans la lumière auréolée de ses boucles rousses. Ray l'observait. Ses cheveux défaits nimbaient sa silhouette d'un halo rubescent. Chaque fois qu'ils remontaient dans l'auto, Flavie poussait des exclamations de joie.

– C'est incroyablement beau ! Cette ville est tellement inhabituelle. Elle a un paysage urbain contradictoire à chaque coin de rue entre ce qui est oriental et ce qui est européen. Beyrouth aux mille visages...

– Pour ton information, fille du Liban, Beyrouth a été détruite sept fois et, sept fois, elle s'est redressée. C'est pour cela que le phénix est un oiseau symbolique pour les Libanais.

Ils ont déambulé le long de la corniche, devant la tumultueuse Méditerranée. Le vent a fouetté leurs joues de son ivresse.

Ray lui a fait découvrir le quartier Sursock. Il lui a expliqué que les Sursock font partie des familles aristocratiques de Beyrouth. Ils ont bâti plusieurs demeures datant de l'époque ottomane. Celle de Nicolas Sursock, transformée en musée depuis le début des années 1960, est un pur joyau architectural. En face s'élève un autre magnifique palais. Ray et Flavie se sont promenés dans les allées du jardin en admirant le bougainvillier en fleurs, l'hibiscus, le laurier-rose, la vigne, l'olivier et l'acacia. Sur l'inscription, Flavie a déchiffré : Moussa Sursock, 1850.

Les plafonds et les colonnades qu'ils entrevoyaient, à travers les arbres, leur donnaient l'impression de plonger dans les coulisses du passé fastueux de la capitale de l'époque de l'Empire ottoman et du mandat français. Ensuite, ils ont dégusté une glace blanche à la *ashta*¹⁷ trempée dans des pistaches broyées et bu du *jallab*¹⁸. Beyrouth leur appartenait en couleurs, en saveurs et en odeurs.

Le vent était tendre et le sourire ne quittait pas leur visage. Au fil de la promenade, instinctivement, Flavie est venue glisser sa main dans celle de Ray. Il a emprisonné ses doigts immédiatement.

– Je ne veux plus jamais repartir. Je suis heureuse. Arriver au Liban et faire de si belles découvertes. S'il te plaît, ne laisse jamais les barreaux de tes doigts me laisser m'échapper.

– Même si je le voulais, je ne pourrais pas. Ce qu'il y a entre nous est tellement au-delà du simple couple.

– Couple, déjà ?

– Depuis toujours, Fla.

– C'est mon premier coucher de soleil au Liban. Je suis plus embrasée que lui. Je t'en prie, n'ouvre plus jamais ta main, garde-moi au creux de ta paume.

– Tu n'es pas une apparition évanescence. Tu es un instant qui va durer pour toujours. Je le sens, c'est plus fort que moi. C'est plus puissant que nous.

– C'est fou, à notre âge, renouer avec l'émerveillement, et l'étonnement.

– C'est la tautologie propre à l'amour.

– Tautologie ! Comment peux-tu vivre aux USA et parler ainsi ? Hier, je n'étais pas là, ici. Aujourd'hui, il y a toi. N'est-ce pas extraordinaire ? Hier, tu étais un inconnu. N'est-ce pas là un miracle ?

– J'aime tant te voir sourire. Tu dérides mon cœur. Tu as raison, quand il y a amour, il y a un miracle.

¹⁷ Glace orientale faite avec du musc et de l'eau de fleur d'oranger.

¹⁸ Sirop à base de dattes.

Lorsque les lumières s'éteignent, les masques tombent ; ils deviennent autres. Ils ne sont plus protégés par le jour. Dès que le soleil se couche, les ardeurs n'ont plus de limites. Rapace et vociférateur, le fauve usurpe son bien. Tous les soirs, dans la maison endormie se renouvelle la ferveur la plus démente.

Cette nuit, Ray aspire à la voir. Hier, c'était le débordement inévitable de la frénésie de la première fois.

Il ne l'appelle jamais ; elle vient toute seule. Il est resté dans sa chambre et a laissé la porte entrouverte. Flavie s'est faufilée dans la pièce, la pupille dilatée, le cheveu ivre, la bouche gourmande et les pieds nus.

– Aussitôt que la nuit tombe, mes chaînes me tirent vers toi.

Il tend la main vers elle. Elle l'hypnotise de son regard fiévreux et affamé de lui. Même les mots qu'ils échangent écorchent leur peau des épines du désir qui circule.

– Mienne.

– Tienne.

– C'est tellement plus fort qu'un attrait physique. On dirait que je t'attendais toute ma vie. Toute ma vie, Fla.

Il soulève sa chemise de nuit. À la jonction des cuisses tremble déjà le triangle orange qui ne quémande que sa main. Il la fouille comme un aveugle retrouve la vue, comme le croyant rompt le jeûne, dans la voracité de la splendeur de l'extase. Branché sur son noyau, il la porte au pinacle.

– Aucune avant toi n'a provoqué une telle réaction. Tu as parlé de chaînes. Je me demande qui domestique l'autre.

Flavie a fermé les yeux. Elle s'abandonne entièrement à la fièvre que sa main fait irradier en elle. Elle s'ouvre, elle s'élargit, elle enfle. Elle devient jardin et univers. Ses parois écument de rosées qui ruisselle sur les doigts de Ray. Ce dernier continue son va-et-vient rythmé au pouls de son ondulation. Observant ses réactions, il poursuit la pression entre ses tissus moirés. Flavie commence à se cambrer, son excitation s'accélère au rythme de son toucher.

– Mon seigneur, balbutie-t-elle.

Le silence s'abat sur eux. Il est violent, ce mutisme qui vient balayer l'illusion obsédante à laquelle ils s'accrochent : pouvoir encore échapper l'un à l'autre.

La vérité devient incontournable. La certitude se dévoile, timide comme une jeune mariée, irrépressible comme le désir de son amant. Au loin, une porte claque vivement, mais ils sont magnétisés, électrisés par ce que la frénésie d'eux fait filtrer en vapeurs de fièvre. Eux, radeau fou, ancre arrachée, horizon à conquérir, vague à fracasser.

Lorsque les prunelles s'arc-boutent, ils plongent dans un univers de vibrations et d'ondes. Celles qui cavalent sous leur peau et la dressent en émoi par des pulsions invisibles et puissantes. Dès que son regard se saisit du sien, elle devient oscillations. Une femelle qui embaume un parfum de splendeur à renifler par le mâle. Son jus coule et marque ses cuisses de son désir ardent.

Debout, face à face, ils fécondent la nuit étoilée de leur voracité. Le souffle tendu, la respiration saccadée, Flavie avance ses hanches vers lui. Devant elle, le profil de Ray est dessiné, dressé comme la plus belle des offrandes. Il ne parle plus, il reste immobile, en train de la posséder avec ses yeux, tellement l'ardeur d'elle est impérieuse. Il essaye de se retenir pour ne pas la plier, la saccager, la monter, la labourer. L'instinct est si brutal, le désir, si péremptoire qu'il s'empare de tout son être.

Flavie a oublié. Elle a oublié son âge et qui il est. Elle s'est enlisée dans cette brèche qui redonne au temps sa saveur d'éternité. Son corps est devenu un cœur rouge, titanesque, avec des vaisseaux qui cavalent comme des chevaux déchaînés.

– Furieuse ton étreinte, impérieuse ta vague.

Elle lui touche la joue. Elle s'attarde à la caresser comme pour ouvrir la voie vers elle. Ses doigts s'écorchent sur sa barbe et se promènent sur ses lèvres. Ray a fermé les yeux devant un appel si tendre et si magique.

Il rugit quand il fissure sa bouche, quand il se colle contre elle, quand il lève sa tunique et la couche par terre.

Il s'agrippe à elle, elle l'encercle de ses bras. Ils flottent tous les deux dans un océan houleux, accrochés l'un à l'autre, poussés par un vent violent vers le rivage du plaisir. Il est fou de leur folie. Il gronde et il les fracasse comme la branche de l'arbre se fend sous la tempête. Ils ne parlent pas, agrippés par les yeux, unis par la peau. Il lui a mis une main sur la bouche pour étouffer les cris qu'il lui arrache.

Comment exprimer cette fureur qui ne s'installe que lorsqu'ils s'approchent l'un de l'autre, cette avalanche de plaisir qui déferle sur eux ?

Ray écarte les pans de sa petite femme et plonge dans le régal de sa soie veloutée. Il savoure, comme le plus délicieux des fruits, l'acidité sucrée de sa femelle entièrement offerte. Sa langue irrigue sa terre, son souffle anime son feu, ses dents lui arrachent des cris, sa barbe entaille ses lèvres délicates. Flavie réclame son sexe dans sa bouche. Ils se dévorent l'un et l'autre dans une rage délirante et partagée. Flavie le sent gonfler et durcir contre sa gorge. Il percute sa bouche sans relâche, elle taille son épée. Le désir prend en otage chaque cellule de leur peau, il fait galoper le sang et bourdonner l'esprit. Lorsque la ronde de ses pulsations démarre, Ray se laisse complètement aller à la plus glorieuse des délivrances à l'intérieur de ses joues. Il crie dans son oreille ; elle râle dans la paume de sa main.

Contre le dos de Flavie, le marbre est dur et froid. Ils restent longtemps ainsi, voguant sur un radeau, au rythme de la mer houleuse qui s'apaise. Ensuite, Ray se relève et il l'aide à s'allonger dans son lit. Couchée, les cuisses visqueuses et frémissantes de lui, tremblantes encore, Flavie, dans le nid de ses boucles rouges, murmure :

– Qu'allons-nous faire de tout cela ?

Ray lui caresse le front. Il dompte ses mèches souples aussi sauvages que son plaisir.

– Le vivre, nous aimer.

– Garde-moi près de toi ce soir.

– C'est pour toujours que je veux te garder près de moi. Pour toujours.



Les digues des jours

Les travaux ont débuté. Comme il le lui avait promis, Ray a trouvé à Flavie un excellent entrepreneur avec lequel elle a signé un contrat.

Flavie trouve Ray rassurant et très présent. Dès qu'elle ouvre les yeux, il est là. Souvent, elle dort contre lui toute la nuit pour regagner son lit au petit matin. Il n'y a aucune gêne entre eux ; on dirait qu'ils ont vécu ensemble toute une vie.

La chambre de Naziha étant loin, personne ne se doute encore de leur relation secrète. Flavie est entièrement obnubilée par lui et elle ne le cache pas.

Ray a gardé les valeurs libanaises de la noblesse du geste et de l'authenticité de la parole. Des États-Unis, il a pris la simplicité du rapport et la modestie attachante. Flavie lui murmure souvent : « Je ne pensais jamais que l'amour me tendrait un piège aussi délicieux. » Ray bombe le torse et la regarde avec les yeux de celui qui a longtemps cherché avant de trouver. Elle le bouleverse, elle le déstabilise, elle secoue l'immobilité qui l'entoure. Elle donne à son horizon un sens, elle chasse ses peurs, elle le rassure, elle l'irrigue. Il est comblé quand elle est près de lui.

Ce matin, de grands camions sont arrivés, chargés de matériel. Les voisins viennent s'attrouper devant chez Flavie et s'enquérir de ses plans. Il y a les deux Im du premier jour, mais aussi beaucoup de nouveaux visages. Au début, ils sont curieux et méfiants. Toutefois, le sourire et la candeur de Flavie font vite de les rassurer. Elle s'est habituée à se faire appeler « Bint Hanna¹⁹ ».

¹⁹ La fille de Hanna.

En quelques jours seulement au Liban, Flavie est rayonnante, surprenante de douceur et de fougue. Même ses filles le lui répètent sur Skype. Elle est joyeuse, rajeunie, heureuse. Elle avait oublié la signification de ce dernier mot depuis presque un an. C'est surtout Ray. Il nourrit sa sève, il alimente sa faim. Il extrait d'elle ce qu'elle a de meilleur. Les promenades au village sont si agréables. Ils passent de longues soirées, dans le jardin, à discuter avec Naziha de philosophie, de politique et de gastronomie. Leurs débats sont truffés de rires et de chaleur. La présence de Ray comble son cœur de tout ce qu'elle recherchait. Elle redonne espoir aux déceptions suturées.

Naziha et Flavie discutent souvent de recettes. Elles préparent des menus ensemble. Flavie est initiée à la fascinante cuisine méditerranéenne. Elle découvre la variété d'entrées, ce fameux *mezze* ou assortiment de mets colorés, servis lors des grandes et petites réunions, et certains plats traditionnels dont les noms et les saveurs la font rêver. Elles en font mijoter dans l'immense cuisine, aidées des deux domestiques. Les armoires et des tiroirs regorgent de porcelaine et d'argenterie. Naziha avoue à Flavie :

– Ici, on recevait beaucoup. On achetait des services de vaisselle pour vingt-quatre ou trente-six personnes. Il y a tant de merveilles d'orfèvrerie que j'ai héritées de mes parents. Aujourd'hui, nos enfants ne savent plus quoi en faire, de l'argenterie et du cristal. Cette maison a besoin d'un nouveau souffle !

Flavie s'entend bien avec Naziha. Une complicité imprévue s'est faufilée entre elles. Sa seule gêne, ce sont les domestiques. Elle n'est pas habituée à leur présence discrète et silencieuse.

On dirait que le fait d'arriver à Baakline et d'habiter chez les Kamel a produit un déclic en Flavie. Comme si elle était allée voir un chiropraticien qui lui avait remis une vertèbre dans la bonne position. Flavie se sent alignée, vibrante, merveilleusement bien. Aussi étrange que cela puisse l'être, à Baakline, Flavie a un visage moins anonyme qu'à Montréal. Ici, elle est la fille de quelqu'un et on dirait que cette identité la sort de sa banalité. Mais, surtout ici, il y a lui. Lui. D'où est donc surgi cet homme pour la tirer vers sa lumière ?

Ses yeux la suivent partout ; elle est tout le temps dans sa ligne de mire. Il l'a complètement encerclée ; elle a succombé au pays et à l'homme de ce pays.

L'équipe est arrivée ce matin et les ouvriers sont à l'œuvre. Flavie a choisi de faire changer les portes, remplacer les dalles du salon, peindre la maison et rafraîchir les comptoirs de la cuisine. Dans une des trois chambres, il faut réparer les persiennes. Le tout devrait prendre une semaine avant qu'elle ne puisse emménager pour la suite des travaux.

Ray n'a réussi à repousser son retour que de trois jours. Il a des opérations de planifiées et il ne peut pas se faire remplacer en si peu de temps. Néanmoins, les journées passent agréablement entre les découvertes du village et de la région. L'essentiel, c'est qu'ils soient ensemble.

Naziha les regarde s'esquiver, chaque jour, pour une promenade, le rire éclatant, le front audacieux, les corps complices. En tant que mère, elle doit l'avouer, elle n'a jamais vu son fils aussi attentionné et heureux. Il baigne dans un bonheur léger et intense comme celui dont on rêve toujours.

Flavie, la femme aux cheveux rouges, la fille de Hanna, est vraiment venue tirer de sa torpeur un palais qui languissait d'ennui. Naziha la trouve attachante ; elle aime sa sincérité et son enthousiasme. Néanmoins, elle ne comprend pas comment Flavie peut laisser ses filles au Canada et envisager de se bâtir une nouvelle vie au Liban. C'est sûrement canadien, cette mentalité. Il est inconcevable pour une mère libanaise de choisir de vivre loin des siens, quel que soit leur âge.

Ray fait découvrir à Flavie le palais de Beiteddine, construit par l'émir Bachir Chehab II. Il lui explique patiemment les caractéristiques de l'architecture libanaise du XIX^e siècle. Charmée, Flavie ouvre grand les bras pour se connecter à un si riche, beau et profond héritage. Ray la couve des yeux constamment. Elle affiche le visage radieux de celle qui ne cherche plus, mais qui a trouvé sa berge.

Ils mangent du poisson frit à Byblos, ballottés par la mer. Ivres de la magnificence de ce qui les entoure, ils se laissent gagner par la féerie. Ray confie à Flavie qu'il découvre à nouveau son Liban à travers son émerveillement. Byblos, ou Jbeil en arabe, l'une des villes les plus anciennes du monde, est pleine de charmes. Ceinturée par des murailles de l'époque médiévale, elle offre à leurs yeux admiratifs des sites archéologiques d'une richesse inestimable.

Un après-midi, ils vont voir les cèdres du Barouk, près du village qui porte le même nom. La magnifique forêt de cèdres, à mille cent soixante-dix mètres d'altitude, est entourée d'une armée protectrice. Tout autour, le chêne, le pin et le genévrier s'étirent majestueusement.

– Mais je vais devenir folle de tant de splendeur ! Mes filles me répètent que je sombre dans la démence du Liban, car je ne fais que leur envoyer des photos. Elles comprendront mieux quand elles seront là. On ne sent ce pays que lorsqu'on y séjourne.

– On dit que c'est Dieu qui a planté les cèdres de ses propres mains, d'où l'appellation « les cèdres de Dieu ». On parle souvent du Liban comme du pays de Dieu sur la Terre.

– C'est un si petit pays, d'une beauté dont on ne se lasse jamais. Comme toi, toi. Il a fallu que tu sois de cette terre et que je t'aime, que je sois tienne.

– Il a fallu que tu reviennes vers tes racines et que je te trouve, Fla.

Ray lui promet de lui faire visiter le sud et les temples gréco-romains de Baalbek au prochain voyage.

– C'est aussi une terre sainte, précise-t-il, puisque le Christ a prêché à Tyr et à Sidon. C'est aussi sur la terre libanaise que Jésus a choisi de faire son premier miracle en transformant l'eau en vin à Cana, dans le sud du Liban.

– Tu ne dis pas « ton Christ ».

– Non, Fla, c’est notre Christ. Et puis, il y a des côtés moins beaux du Liban, mais je n’ose pas t’en parler. Tu es comme un enfant la veille de Noël. Je ne veux surtout pas briser la magie.

Le soir, lorsque la maison se retire pour la nuit et que Naziha retourne dans sa chambre, Flavie va retrouver Ray. Parfois, il ouvre un tiroir et lui montre des photos de son enfance, de son adolescence. En si peu de temps, ils essayent de rattraper le temps.

Cette nuit, après l’amour, la joue contre le sexe de Ray, humant leurs odeurs mélangées, plongée dans une extase magnifique, Flavie admire une grande mosaïque installée face au lit.

L’œuvre représente une femme sur un taureau en plein élan. Comme s’il lisait dans ses pensées, Ray lui explique :

– J’ai toujours été attiré par cette mosaïque. Lorsque j’ai terminé mes études, mon père me l’a offerte. C’est l’enlèvement d’Europe, fille du roi de Tyr, par Zeus.

Il ne voit pas le visage de Flavie, mais il la sent se raidir. Elle est troublée.

– Une sorte de rapt. C’est bizarre, car, enfant, j’avais un cauchemar récurrent. Je me faisais enlever. C’est quand même significatif.

Ray sent son bouleversement. Mû par un instinct, il lui pose la question.

– Un rapt, seulement ?

– Un rapt et un viol.

Ray prend une profonde respiration comme lorsqu’il doit demander une radio supplémentaire pour confirmer un diagnostic.

– Selon la légende, Zeus a violé Europe. Elle lui a donné un fils.

Flavie s’est dressée, subitement, pour s’asseoir devant lui sur ses talons. Ses boucles drapent sa poitrine, ne laissant émerger qu’un mamelon rose.

Son visage est irisé de lumière après l’amour, mais ses yeux sont inquiets.

- Tant de choses que nous ne comprenons pas.
- Nous les comprendrons au moment nécessaire. Aie confiance. Viens, viens près de moi.
- Elle va vite se lover contre sa poitrine. Elle le serre fortement.
- Est-ce possible, amour, tant de bonheur en si peu de temps ?
- Oui, *habibi*. Je t'en prie, vivons-le. Accrochons-nous à son ivresse. Je t'attendais depuis si longtemps.
- Je t'espérais depuis une éternité sans le savoir. Je n'ai jamais été comme cela avec personne auparavant. Si libérée, si libre, si audacieuse, si à l'aise. Si femme et si pute, mais pute de toi. Quand j'y pense... Il a fallu que je vienne ici. Il a fallu que ta mère fasse une chute.
- Il a fallu que tu n'aies pas retiré d'argent pour payer ton taxi.
- Il a fallu que tu surgisses dans ma nuit.
- Une rencontre programmée par l'Univers.
- Qu'allons-nous faire lorsque tu seras parti loin de moi ?
- Je ne serai jamais loin de toi.
- Entre Baakline et Los Angeles, il y a onze mille kilomètres.
- En un battement de cil, je serai en toi. Toujours, il ne faut pas douter. Les jours nous tendront des pièges, il va falloir rester stoïque et avoir confiance. Tu en es capable.
- Mais...
- La vie nous a offert le cadeau de cette rencontre. Il va falloir la remercier et non pas sombrer dans l'incertitude. Nous sommes ensemble au présent.
- Tu as toujours raison. Parfois, je me sens si vaine.

Elle ne peut pas être près de lui sans qu'il la désire à nouveau. Cette nuit, c'est encore plus violent que d'habitude. La crypte du ravissement se referme temporairement sur eux. Elle fait jaillir des yeux et du sexe de Flavie des jets d'eau mélangés de douleur et de plaisir. Désaxée, troublée et en proie à un malström interne, Flavie s'endort contre Ray.

Cette nuit, chaque cri de lui est un monument ; chaque crispation d'elle, une preuve d'amour. Depuis la première fois, ils s'abandonnent au verdict du destin. Ils savent que, dans cette relation, la part transgressive joue un rôle important, mais ils sont conscients tous les deux que cela va au-delà de la gratification sexuelle.

Pour la première fois de sa vie, Ray est demandeur et cela vient d'elle. L'attrait physique n'est pas au premier plan ; il y a autre chose de plus profond et de plus péremptoire qui l'alimente.

Demain, très tôt, un taxi conduira Ray à l'aéroport.

*L'errance infernale pour la
retrouver. Un jour, la
retrouver.*

*Voler au temps une
promesse, celui un jour
de tout pouvoir réparer.*



Une pulsion tourbe

Peut-être parce qu'elle a vu la mosaïque ou qu'elle a parlé du rêve – c'était tellement inattendu –, il est revenu la hanter avec son regard perçant et son immobilité hypnotisante. Le hibou, comme le bourreau qui revêt l'apparence de sa victime. Le cauchemar du maléfique, le blasphème, comme le répétait sa mère. Ecchymose de ses nuits d'enfance, le spectre effrayant a décidé cette nuit de s'infiltrer dans son sommeil pour le tapisser de son horreur et de sa fascination.

Petite, elle réveillait toute la maisonnée avec ses hurlements. Dès que l'obscurité s'installait, les battements de cœur de Flavie s'accéléraient. L'infamie approchait d'elle. Alors que ses camarades d'école avaient peur du loup caché dans le placard, elle se débattait contre le rapt de l'homme sans visage.

Le rêve récurrent, toujours de lui. L'impudeur de la peau, le débordement du désir bourbeux, l'appétit toujours famélique.

À l'époque, ses parents avaient tout essayé, les tisanes à la lavande, l'homéopathie, les comprimés de valériane, la veilleuse musicale, la porte ouverte, les prières, les neuvaines, la chambre partagée. Rien n'y faisait : le rêve, aussi têtu qu'une bourrique, revenait infailliblement teinter ses nuits d'enfant de son effroi.

Atterrés par la description de la fillette de ce qui semblait être une scène de viol, ses parents lui ont avant tout interdit de raconter ce rêve à quiconque. Le *ayb*²⁰ allait s'abattre sur leur maison ! Évidemment, son père était très mal à l'aise d'en parler avec elle. Il

²⁰ La honte, en arabe.

avait tout délégué à sa mère en restant aux aguets de tout détail pouvant entacher la réputation de sa fille. Même son frère Farid était mis à l'écart pour ne pas le « contaminer ».

Du haut de ses huit ans, Flavie avait promptement compris que ses parents tenaient plus à éradiquer le monstre qu'à chercher la cause de sa présence.

Rapidement et discrètement, Diane s'est renseignée pour lui faire subir des examens physiques et psychologiques. La fillette était isolée comme si elle souffrait d'une maladie infectieuse.

La nuit était devenue odieuse, car il y rôdait l'affolement de ce que le jour n'arrivait guère à chasser : la menace du cauchemar. Il venait s'abreuver de sa peur et la réveiller en sursaut. Engourdie de honte, en proie à une excitation insidieuse qu'elle ne parvenait même pas à avouer à elle-même, Flavie s'embourbait.

Après maintes consultations et courtes thérapies, la conclusion était toujours la même. La petite fille avait sûrement vu, par inadvertance, des images d'un film pornographique ou bien elle avait été témoin d'une scène de violence sexuelle. Toutefois, elle n'était pas elle-même victime de sévices, comme l'avait confirmé un examen physique. Elle était confrontée à un schéma classique en psychanalyse. En effet, incapable de comprendre la force abrupte de la portée de l'acte ou de résister à la brutalité d'une agression, l'enfant refoulait tout pendant la journée (conscient) et déversait sa peur la nuit (inconscient).

Les parents de Flavie ont retenu que le scénario d'une telle bestialité provenait de la tête de leur petite fille. Le regard réprobateur posé sur elle générait une grande culpabilité.

Contrite d'un cauchemar dont elle ne comprenait pas le sens ni le pourquoi, devant le poids moral des accusations muettes, Flavie a appris à museler ses cris et à contrôler ses réveils nocturnes pour ne pas déranger et effrayer ses parents. Le nuage glauque du rêve récurrent visitait sa couche inlassablement.

Dans ce rituel onirique, la faiblesse et la peur ont créé la charpente de sa conception de la sexualité, soit castrée et culpabilisante.

Faussement soulagés, Hanna et Diane ont conclu que la thérapie avait porté fruit. Ne pas en parler revenait, d'une certaine manière, à penser que le problème était résolu alors qu'il ne l'était guère.

Au fur et à mesure que Flavie sortait de l'enfance et qu'elle se forgeait une personnalité d'adolescente, le monstre invisible de la nuit perdait de sa force. Ses munitions s'amenuisaient. Néanmoins, vers l'âge de seize ans, le cauchemar a disparu aussi soudainement qu'il est apparu. Comme si la Flavie de seize ans lui avait ôté tout son pouvoir.

Mais, ce soir-là, cette nuit, les vagues du plaisir ont emporté les dernières digues de résistance de Flavie. Ray a pu vivre avec elle la clameur de l'eau. C'est comme si, en crachant sa mer enfouie en elle, en l'offrant à Ray dans le réceptacle tumultueux de leur luxure, Flavie s'était libérée. Toutefois, hantée par la mosaïque dans sa chambre, elle a sombré dans un sommeil sans rêve, jusqu'à ce que l'impudique revienne cavalier sous ses paupières.

C'était toujours flou. C'était immuablement opaque. Les décors changeaient, cela pouvait aller du médiéval au moderne, mais la trame demeurait invariable. D'abord, il y avait les yeux du hibou qui précédaient l'apparition de l'homme dont elle ne voyait jamais le visage. Puis il y avait elle. L'homme était grand et fort, et la rudesse de ses mains lui écorchait la peau. Elle était toujours nue et, lui, habillé. Il l'agressait sans aucune pitié. Elle était kidnappée, volée, enfermée, abusée, violée. Violée. Elle était jetée à terre, la figure contre le sol. Elle était montée sauvagement. Écartelée féroce, suffoquant sous le poids de l'homme, prise comme une chienne. Avilie, humiliée et sans aucune défense, à part des cris silencieux qui résonnaient dans le vide.

C'étaient toujours les mêmes visions avec très peu de variations.

Mais, cette nuit, pour la première fois depuis son adolescence, le cauchemar est revenu. La différence, c'était la réaction de Flavie. Dans la transe de son sommeil, elle a vécu le rêve comme le plus ardent et révélateur des fantasmes. L'érotisme de la transgression de l'imperceptible et de l'inadmissible a édulcoré le mauvais rêve.

L'homme sans visage a commencé à la malmener. Elle a senti poindre en elle une exaltation inconnue. Vicieuse et vile, puisée même à la racine de sa honte, de ce *ayb* qui a éperonné son enfance. Auparavant, elle ne se serait jamais autorisée à associer le plaisir avec un acte si dégradant. Mais la rencontre de Ray et la violence de leur réaction ont désormais tout changé. Le gland de l'homme sans visage était tellement dur, il la pilonnait avec une sauvagerie si incontrôlée que Flavie a instinctivement glissé sa main dans sa culotte pour succomber rapidement à une insoutenable tension qui ne demandait qu'à exploser. Une rasade d'orgasmes l'a saisie. Elle en était entièrement ravagée comme par une foudre installée entre les parois de son intimité. L'intensité ressentie était celle qu'elle connaît avec Ray. En sueur et troublée, Flavie s'est extirpée de sa transe, le corps palpitant, le sexe frémissant, les pensées extrêmement claires.

Dans cette maison silencieuse, Flavie a compris qu'elle se débattait depuis longtemps, dans son inconscient, contre l'endettement de la perversité refoulée. Depuis toujours, elle était à la recherche de ce qui l'affamait. Ray le lui a finalement donné : ce plaisir fou de jouir du plaisir lui-même sans en justifier la cause ni la raison dans les coulisses d'une honte dépravante.

C'était horrible, c'était hors norme, c'était ainsi. C'était elle.

Elle s'est débattue toute sa vie pour rejeter quelque chose qu'elle pensait être étranger et émaner des autres, alors que cela ne provenait que de son noyau, de son être. Le berceau de sa honte est devenu le tremplin de sa liberté.

Il n'y a pas de pensée sans désir. Les cloaques du vice, une fois percutés, se transforment en délices. La multiplicité des visages du désir ne renvoie qu'à une seule maîtresse qu'est la perversion. La chair ne peut pas résister à elle-même.

Flavie émergeait enfin de sa nuit pour tendre la main et caresser ses démons. Le temps désincarné l'avait envoyée au combat sans armure, mais elle a réussi à affronter le monstre. Entre elle et Ray, c'était aller puiser la quintessence même de la bête. Jouir de la transgression dans les draps de la perversion.

Ray est l'homme sans visage.

Instinctivement, Flavie a cherché frénétiquement, dans un tiroir, son talisman. Nayla a dit qu'il allait la protéger.

Ray est l'homme sans visage.



Une maison dans l'écran

« Ma petite femme, ma Fla, tu dois dormir en ce moment dans cet abandon que je te connais si bien. Je suis presque jaloux de ton sommeil, car il te prive de moi. J'essaie de regarder une de mes émissions préférées et je ne parviens pas à me concentrer. Fla, obnubilé par toi. Toucher ta peau, arracher tes cris, faire capituler ta rose, j'en rêve sans cesse. Comme j'aimerais te posséder en dormant pour que ton désir te tire de ton réveil en gémissant de moi. Tu sais, la distance qui nous sépare me semble fallacieuse en comparaison du sentiment qui m'anime. Tu es tout le temps avec moi, en moi, sur moi. Ta pulsion est féroce. Elle me réveille parfois en pleine nuit et me rappelle que tout dans cette rencontre n'est pas ordinaire. Je ne rêve que de jouir inlassablement de toi. Toi ma femme, mon bien. Dors bien, mon amour. J'entre en salle d'opération pour environ quatre heures. Je viendrai cueillir sur cet écran tes mots, ton plaisir aussi si tu me l'accordes. C'est drôle de poser des termes sur ce qui nous lie. Ton Ray. »

« Mon amour, mon seigneur, mon roi. Je lis et je ris en remerciant le ciel de ce cadeau que tu es. Tu as fait de moi une survivante. Je dors et je me réveille entre les tentacules de ton étau. Je veux qu'ils soient de plus en plus serrés. Le désir de toi, il court en moi, il irrigue mes veines. Il est tonitruant. Il me remplit d'extase et de rage contre cette distance que toi seul arrives à dompter. Moi, je ne parviens pas à maîtriser le déchirement que provoque ta non-présence. Je te cherche sur chaque virage et dans chaque respiration. Tu es devenu ma respiration. J'attends avec impatience tes messages pour me désaltérer de ce que nous sommes. Ce sevrage est cruel, amour. Reviens vite ou bien je viens te rejoindre à Los Angeles. Le temps file doucement. Ta mère me dit que ma présence lui fait du bien.

J'ai commencé à cuisiner et elle apprécie mes nouvelles recettes "fusion" Québec-Liban. L'autre soir, nous sommes allées au festival de la Vierge. J'étais touchée par sa profonde ouverture et sa grande piété. À Baakline, le profane devient croyant, tellement tout est enrobé de mysticisme. Je suis heureuse, je suis bien. Il ne manque à mon bonheur que toi. Ta femme. »

« Ta signature... Tu l'es, beaucoup plus que tu ne le penses. J'ai lu ton message en conduisant sur l'autoroute. C'est complètement insensé de la part d'un médecin. Cette faiblesse que j'ai en ta présence, cette dépendance au plaisir, ce souhait de toujours t'avoir à côté de moi. Tout est arrivé si vite et tout n'est pas feu de paille. Jamais, auparavant, je n'avais envisagé une vie à deux. Mais toi. Toi. Toi, tu bouscules tous mes repères et tu vampirises ma réalité par ta griserie. Je veux te garder. J'exige que tu sois à moi, pour toujours. »

« Ensorcellement de tes mots et tremplin de ma fièvre. Que tu es loin ! Que je languis sans le feu de tes yeux ! Ici, les travaux vont bon train. Je t'envoie des photos du salon et de la cuisine. Tu ne reconnaîtras pas grand-chose, mais tu devineras que tout cet espace, comme moi, n'espère que ton retour, ne rêve que d'être habité par toi, envahi par ta fièvre. Je pense dormir sur place dès que la peinture dans la chambre sera finie. Je profite de délicieux moments en compagnie de ta maman. Si tu savais combien j'apprends des choses sur le pays, sur la région, sur votre religion. Nous passons des soirées entières à discuter de philosophie. Nous parlons beaucoup d'ésotérisme et je me fonds complètement dans les doctrines qu'elle m'enseigne. Je sais qu'elle me donne une très grande preuve de confiance. Elle m'a appris comment mes grands-parents pratiquaient la culture de l'olivier et l'extraction de l'huile. Papa ne nous en a jamais parlé. Encore une autre découverte. Ils fabriquaient aussi du savon. Je pense sérieusement tout reprendre en main pour commercialiser certains produits, évidemment si je décide de rester ici. Ray, je sens que je réoriente

toute ma vie vers autre chose. Je ne peux pas décrire ce qui me traverse, tu dois le sentir. J'ai hâte au jour où enfin je redeviendrai prisonnière de tes yeux. Je ne désire que regagner ma place dans le giron de tes jambes. J'ai tout oublié de ma vie précédente. Je revis, j'émerge comme une nouvelle Ève. Même mes filles trouvent que je ne suis plus la même. Amour, ton empreinte est si profonde en moi. Fla. »

« On survit à tout, Fla. Nous avons au moins des souvenirs, d'autres en ont moins. Tu m'as donné ce que tout être humain rêve de frôler : l'extase d'aimer dans toutes ses dimensions. Je ne tiens plus debout avec plus de vingt heures de travail. Je sombre avec toi. »

« L'extase d'aimer dans toute sa splendeur et dans toute sa déchéance. Tu as provoqué le débordement de ma mer intérieure. Chaque fois que je ferme les yeux, elle s'impatiente. Elle ne tend qu'à se fracasser à nouveau. Je paye le prix du torrent de plaisir qui nous a engloutis. Je te veux... Mon corps te réclame. Une femme vit toujours immobile quand elle aime. Avoir vécu la transe et le renflement du plaisir et être confrontée à ma solitude me fait chavirer. Ta chambre reste fermée, mon amour. Dans cette maison que nous avons habituée à notre délire, tout me semble figé et dénué d'intérêt. Quel sort cruel ! Connaître tant de nuits fiévreuses, écumer le plaisir de nous et me retrouver privée de toi démange mon être et mon sexe. Je bouge, je respire, je souris de toi. Je ne rêve que du moment délicieux où à nouveau tu m'emprisonneras dans tes yeux. C'est maintenant que je me rends compte aussi de la difficulté de cette relation. Toi à Los Angeles, moi, ici, mais habitant à Montréal... Ce soir, je suis un peu trop lucide. N'est-ce pas là un adversaire de taille à la passion ? Hier soir, Naziha m'a indiqué où est la mosquée. Elle m'a expliqué que les mosquées druzes sont très particulières : elles sont surmontées d'une étoile à cinq couleurs. Elle m'a dit aussi que chacune de ces

couleurs se rapporte à une puissance qui sépare l'homme de l'animal.

C'est fascinant, ce dans quoi je plonge ! Bon, je vais aller avec ta maman chez le coiffeur. On aura droit à des doigts de dame²¹ et à des *atayef*²², et surtout aux derniers potins. Si tu savais comment je me sens merveilleusement bien ici. Ray, je me sens à ma place. »

« Petite fille, *my baby*, Fla, ce n'est pas toujours facile ni évident. L'important, c'est de se trouver. Je comprends ta lassitude et ton énervement. Je ressens les mêmes frustrations, mais j'évite de t'en faire part pour ne pas les aggraver. Pour le druzisme, décidément, tu fais des pas de géante. Sache que nos rites ont un caractère initiatique et secret. Je suis étonné, mais ravi de constater à quel point maman te fait confiance et t'a adoptée pour partager avec toi des enseignements protégés. Pour ma part, j'ai un rapport particulier vis-à-vis de ma religion. J'ai été élevé selon ses dogmes, mais j'ai choisi de définir les miens. Ce qui fait que je suis considéré comme un *jahel*, un profane. J'ai rejeté tout ce qui est religieux et retenu ce qui est philosophique. Je suis un fervent croyant et pratique ma foie en lien direct avec mon Dieu. Ce n'est pas toujours facile d'imposer son point de vue, mais parfois c'est nécessaire. Si j'ai réussi une brillante carrière, pour certains, j'ai loupé celle de druze. C'est une tragédie pour mes parents, mais que veux-tu... Ma mère continue d'espérer que Samer portera le flambeau, mais j'ai des doutes. Trêve de discussion qui nous éloigne de nous. Tu me manques cruellement à tout moment de la journée, mais surtout la nuit lorsque ta vérité rôde, impitoyable. Je t'aime avec chaque respiration, dans chaque lever du jour, dans chaque rire et dans le salé des larmes. Je te réclame. Chaque cellule en moi quémande ta peau. Tu me fais bander dès que je te sais en ligne. Flavie, flamme éternelle. »

²¹ Dessert libanais

« Dès que j'ai lu ton message, j'ai eu envie. Je viens de me réveiller. J'ai fait enfler mes draps. J'ai écarté mes jambes et j'ai faufile mes doigts sous ma culotte. Est-ce que je poursuis ? »

« Envoie-moi une photo. Endurci par toi, comme toujours. J'aime tes cuisses ouvertes, que de fois j'ai possédé le satin de ta fleur. Que de fois je me suis perdu entre ta soie. »

« Elle te veut, amour, elle n'espère que ta main. L'érection au féminin, c'est grâce à toi. La mer houleuse aussi ... »

« Touche-toi pour moi. Laisse-moi entendre ta voix. J'ai tellement envie d'être en toi en ce moment. »

« Lire tes mots me rend folle de désir. Vas-y prends-moi, prends ce qui est à toi ! »

« Les mots sont si puissants ! Fla ! »

« Ce sont les mots de ton désir ! »

« Le tien me coupe en deux. Fla, tu es forte. Ferme les yeux et dérive, mais laisse-moi t'entendre. »

Ils branchent les micros. Flavie écoute sa respiration saccadée. Elle imagine sa main, ses yeux, son sexe. Irrigué de sa vision, son bouton enfle et réagit vivement à la simulation

manuelle et onirique. De l'autre côté, accroché au combiné, Ray écoute et se saoule d'elle comme si elle était là. Ils ne parlent pas, ils devinent l'escalade de la tension.

La distance est enfin abolie, ils sont ensemble dans cette âpreté magnifique qui leur appartient. Ils ont réussi à s'y connecter. Au moment où Flavie se fait envahir par une crampe monstrueuse précédant son orgasme, elle l'entend gémir.

« On aurait dit que c'était réel. »

« C'était réel, tout est réel. Dors bien, ma chérie. »

« Bon matin à toi. Je vais me rendormir dans tes bras, je suis poissée de nous. J'espère que je ne vais pas tacher le lit de votre chambre d'invité. »

« Ton jus est sacré. Sa tiédeur, sa saveur, son sirop, son nectar. Que de souvenirs ! Envoie-moi une photo de ton visage. »

« Que tu es belle ! L'amour te va si bien. Ça me fait penser à un très beau proverbe druze : "Celui qui a pris l'habitude de manger chez toi a faim dès qu'il te voit." »

« Notre maison dans l'écran. »

« Notre maison, n'importe où tant que c'est notre maison. »

« Je suis allée me promener au village. Les figues sont mûres. J'en ai mangé un kilogramme au moins. Je pense à toi. Tu m'habites. J'ai envie de toi... Cela devient une maladie, ce manque de toi et tous ces fantasmes qui cavalent dans ma tête. Il y a des loups qui rôdent autour de moi, je ne te le cache pas. Personne ne m'intéresse. Ton empreinte est trop forte. Il y a un groupe qui va aller faire de la marche en montagne. Je me suis inscrite pour y participer samedi. Les gens sont tellement gentils et accueillants. Même les enfants sont de vrais enfants. De plus en plus amoureuse de cette terre qui m'ouvre les bras. Je me suis également inscrite à un cours offert par la municipalité, pour la cueillette, le triage, le broyage et le pressage de l'olive. Un autre suivra pour la décantation. Ray, je m'installe. Ray, j'ai des plans. Imagine-toi que je me suis même habituée à siroter le maté qui, comme tu le sais, est une vraie institution ici, dans les montagnes. J'ignorais que les druzes raffolaient autant de cette boisson amère. Hier soir, ta mère a reçu toute une délégation de religieux druzes vêtus de leurs habits traditionnels. Évidemment, je n'ai pas participé aux discussions. »

« Fla, que je suis heureux de constater que tes projets portent fruit ! Tout à l'heure au téléphone je te sentais distante. Tu as mal compris, je suis un peu absent, car je suis dans une série d'opérations, *habibi*. Je te le répète, même si je le voulais, je ne pourrais guère m'approcher d'une autre femme. Je suis entièrement habité par toi. Ta peau, tes seins, ta bouche, ta langue, le creux de tes cuisses, tes fesses, ton sexe. Tu hantes mes nuits de ta présence et parfois j'ai l'impression de me réveiller dans l'onctuosité de ton mont de Vénus. »

« Amour, c'est long et injuste, cette séparation. »

« Fla, n’y pense pas. Vis chaque jour en espérant. Analyse tout, sauf l’amour. Sinon, tu vas trouver que toute la vie est discriminatoire. Patience. Je vais à une soirée de collecte de fonds pour l’hôpital, je ne pourrais pas trop être branché, mais je vérifierai mes messages. »

Une photo : « Regarde, c’est Theo, né hier à 5 h 15. Je vais me coucher, je ne tiens plus debout. »

« Mais où es-tu, Fla ? Cela fait plus que deux heures que j’essaye de te joindre ? Ce n’est pas dans tes habitudes. »

« *Baby ???* »

« Hello !!!! »

« Oh, chéri, désolée, je rentre de l’aéroport. J’ai fait la connaissance de ton frère Samer. Ta maman m’a demandé d’aller le chercher. On vient d’arriver à Baakline. Désolée, j’ai oublié de vérifier mes messages. »

C’est la première fois que Ray ne répond pas tout de suite. Samer à Baakline, en même temps que Flavie ? Ce n’est pas une bonne nouvelle. Autant la confiance apaise les vaisseaux du cœur, autant le doute les dérègle et affole leur course.



Vice jumeau

Immédiatement, c'est le lasso de son regard. Intensément. Il la capte, il lit à travers ses prunelles ce qu'elle porte de plus éclatant en elle, sa passion pour son frère.

Flavie l'observe alors qu'il traverse des visages pour arriver jusqu'à elle. Il a de Ray le plus beau. La profondeur du regard foncé et la gourmandise de la bouche.

Dans la foule animée, il ne semble voir qu'elle, aimantée par une chimère. Debout, d'apparence calme, le cheveu soigneusement peigné, le menton possessif et la pupille déjà dérégulée d'elle, comme son frère. Des frissons parcourent le regard de Flavie. Ray lui manque terriblement. Les nuits sont sages malgré un flot de messages. Il manque l'essentiel, une présence, une peau, une communion, un cri. Tisonnée d'un, elle en enflamme aussitôt un autre. Une femme amoureuse est un vrai aimant pour les autres mâles.

Flavie s'est avancée vers Samer comme la biche s'approche du loup. Par fascination du danger et en ayant confiance. Samer a flairé en elle le goût incomparable de la fioriture du vice. Une séductrice avec une sensualité débordant à chaque respiration. Sa peau blanche, ses cheveux fauves, sa démarche indolente font d'elle la plus belle surprise de ce voyage au Liban.

– Votre mère m'a envoyée vous chercher. Je suis Flavie Khazem, votre toute nouvelle voisine. Et... et j'habite chez vous en ce moment.

C'est un peu compliqué, je vous explique en route.

– Je suis ravi de faire votre connaissance, Flavie. Je détecte tout de suite un charmant accent québécois. Décidément, je ne savais que

Baakline couvait de si belles fleurs.

– Une fleur à moitié libanaise. Je pensais l’être un peu, mais je dois vous avouer que, depuis mon arrivée, je suis comme une aveugle qui avance à tâtons. Je renoue avec des racines invisibles.

Ils sont sortis rapidement de l’aéroport. Flavie a enfilé des lunettes de soleil. Elle ressemble à une peinture du Titien avec ses cheveux longs et roux, son teint nacré et la délicatesse de son profil. Samer est entièrement séduit par sa désinvolture à afficher tant de simplicité dans une beauté si naturelle.

– En si peu de temps, je me suis habituée à Baakline. Je ne supporte même plus l’agitation de Beyrouth.

Flavie conduit. Comme la sortie de Beyrouth est embouteillée et qu’elle manœuvre prudemment en restant dans sa voie, Samer s’impatiente.

– Est-ce que vous permettez que je prenne le volant ? Sinon, on va arriver dans quatre heures. Vous n’avez pas besoin de vous mettre sur le côté. Quand je dis « *go* », vous mettez le clignotant et on change de place. Après tout, on est à Beyrouth ! Vive l’anarchie !

En passant à côté d’elle, il frôle ses seins que la chemise en lin laisse deviner généreux. Elle le trouble. Flavie rougit.

Contrairement à son frère, Samer est un vrai moulin à paroles. Ils sont jumeaux du visage, mais leur matière est autre.

– Vous savez, je fais l’aller-retour au moins quatre fois par an, sinon six. C’est viscéral entre le Liban et moi, mais, en même temps, il n’est plus envisageable de vivre ici. Je peux passer des vacances, mais, au bout de deux semaines, je regarde au-delà du beau temps et de la nourriture de ma mère. La magie s’évapore. Tout commence à m’énervier. Les embouteillages, les conversations insipides et le snobisme des Beyrouthins. Finalement, il y a une telle différence entre Paris et Baakline que j’ai appris à prendre le meilleur des deux mondes. Mélanger le Français avec le Libanais est peut-être la formule gagnante. Garder du Liban les valeurs familiales, la générosité, et prendre du Français ce qui est profond, soutenu, exigeant, ordonné. Bref, c’est ma modeste opinion. Et vous ?

– Je suis ici depuis moins de deux semaines. C’est nouveau. J’aime bien. C’est comme si je me redéfinissais. Je suis arrivée en pensant glisser la clé dans la serrure d’une maison idéale, or je me suis vite rendu compte qu’elle était en piteux état, abandonnée depuis si longtemps. J’ai commencé une première série de rénovations. On verra après. Pour l’instant, loin de tout ce qui gouvernait ma vie, je me concentre sur ce que je veux vraiment. J’ai été épouse, maman et femme de carrière. Aujourd’hui, je me réserve du temps et c’est si précieux.

– Donc, vous n’êtes pas en vacances.

– Non, c’est qu’on peut appeler une année sabbatique, une sorte de parenthèse dans ma vie. Le Liban me plaît beaucoup. Votre frère m’a beaucoup aidée, depuis le premier soir.

Une question brûle les lèvres de Samer. Elle ne porte pas d’alliance.

– Ah, Ryad, c’est l’enfant prodige. Il réussit tout ce qu’il entreprend. Admis en médecine à l’âge de dix-sept ans, un exploit qui a fait de lui le chouchou de mon père. Et vous, êtes-vous seule ?

– Oui, pour le moment. Dès que la maison sera habitable, mes deux filles viendront sûrement me rendre visite.

Ils se sourient. Samer est conquis par un seul de ses battements de cils. Cette femme est aussi embrasée que la couleur de sa chevelure, aussi fouguese qu’une lionne. Flavie a simplement l’impression que Ray est revenu.

La soirée se déroule agréablement dans le jardin. La table est couverte de petits plats assaisonnés qui ravissent l’œil et le palais. C’est le traditionnel *mezze* libanais. Des voisins et des amis passent saluer Samer. Naziha est majestueusement belle et joyeuse. Quand son fils lui parle, elle rosit de plaisir. Elle rit beaucoup et sa répartie est vive. Flavie mesure la complicité qui la lie à Samer. Elle traite Ray comme son aîné et Samer comme son bébé et, pourtant, ils sont jumeaux.

Depuis qu'il a appris la présence de Samer à Baakline, on dirait que Ray a imposé une distance nouvelle dans ses messages. Ceux-ci sont moins fréquents. Pour la première fois, Flavie sent qu'il est loin d'elle. Il lui écrivait chaque heure... Désormais, ses mots se font attendre. Le téléphone de Flavie reste silencieux ; les petits points rouges des notifications ne clignotent plus. C'est la première fois que cela se produit. Le ton demeure le même, mais elle sent qu'une menace rôde.

Contrairement à son frère, Samer est un vrai dandy. Ses habits sont chics et ont un style recherché. Il affiche toujours l'air débonnaire d'un acteur de cinéma, avec le charme fou d'un Alain Delon libanais. Sa façon de relever la mèche qui lui tombe sur le front, ses clins d'œil, son rire détendu, sa gestuelle évasive et détachée, tout dénonce un don Juan invétéré. Son verbe est riche ; ses doigts, élégants ; son corps, musclé. Il sait qu'il est beau et il en tire une certaine arrogance qui ne fait qu'accentuer son magnétisme.

En son honneur, les membres de la famille et les amis continuent de défiler. Ce sont des soirées festives et agréables dans le *diwan*²³ ou le jardin, selon le temps. Flavie s'est parfaitement intégrée dans leur cercle. Entre elle et Sitt²⁴ Naziha, comme tout le monde l'appelle ici, il y a une complicité « tissée serré ».

Pendant la journée, Flavie fait souvent le marché et surveille les travaux. Grâce aux bons conseils de Ray, la maison sera habitable dans quelques jours. Cela fait déjà deux semaines qu'il est parti. À quand l'assouvissement de sa faim ? Ray demeure posé et calme. Flavie, loin de lui, dépérit. Elle reste suspendue dans l'attente d'un appel ou d'un message. Tout cela est arrivé si vite que son esprit a du mal à suivre. Aujourd'hui en particulier, elle a du vague à l'âme. Elle lui a envoyé un long texte. Il a répondu par des banalités. On dirait qu'il se lasse de la situation. L'intensité qu'ils ont partagée s'est-elle déjà évaporée ? Flavie a les nerfs en boule.

²³ Salon, en arabe.

²⁴ Dame, en arabe.

Le soir, Naziha fait jouer des chansons de Dalida dans la maison. Flavie ferme les yeux et pense à Hanna. Toute son enfance a été bercée par les mêmes chansons.

Naziha dit souvent à Flavie que son visage est aussi beau que la lune et que c'est un compliment ici. Elles se sourient en permanence et ont appris à communiquer avec les yeux.

– On est si différentes l'une de l'autre. Tant de choses nous séparent.

– Tant de choses nous unissent. Tu es un vrai rayon de soleil dans cette maison, Flavie. Cette gentillesse qui te caractérise est un don du ciel. Tu souris dès que tu te réveilles et tu vogues parmi toutes tes responsabilités le cœur léger. C'est si plaisant de te côtoyer, ma fille. Ce qui est merveilleux chez toi, c'est ton cœur. Il est pur. C'est devenu si rare de nos jours.

– J'envie votre sérénité, chère Naziha.

– J'envie ta liberté, Flavie.

– On se voit tout à l'heure. Je vais aller faire un tour chez moi. Il ne me reste qu'une seule pièce à vider. Je vais revenir rapidement. On discutera encore des Écritures. C'est fascinant !

C'est la fin de l'après-midi, et les travailleurs sont partis. Il ne manque plus qu'une dernière couche de peinture et Flavie pourra déménager. La maison respire enfin. Elle émerge, belle et élégante, de l'ombre des années. Tout a été rafraîchi pour assurer un certain confort, mais, sans, toutefois, effacer les traces du passé. Ainsi, le grillage en fer forgé a été sablé et repeint. Ses formes ondulées se déclinent avec vue sur le jardin. Les fenêtres ont été nettoyées. Le soleil qui y pénètre, du côté sud, noie la maison dans une lumière glorieuse. Les deux salles de bain sont dorénavant ultramodernes et c'est un délice que de prendre son bain en entendant les oiseaux du jardin et de se sécher devant le rosier grimpant. Dans la cuisine, les comptoirs de granite et les électroménagers sont flambant neufs. Entre la pierre posée lors de la construction de la maison et le modernisme de certaines pièces, il y a un temps échappé à rattraper.

Flavie a bel et bien réussi à extraire la maison du moule de l'érosion en préservant sa personnalité. Elle a rafraîchi quelques meubles, mais a gardé l'ensemble tel quel. Des abat-jours ont été placés dans les pièces pour égayer les coins. Les rideaux ont été revampés. Des tableaux et des miroirs ornent les murs. Des corbeilles de fruits et des vases de fleurs mettent des touches de couleurs joyeuses sur les tables d'appoint. Il règne désormais dans la maison une merveilleuse ambiance champêtre et accueillante.

Il ne reste à Flavie qu'un petit coin à trier. C'est une espèce de grenier, la *tetkhitteh*, comme le lui a indiqué Naziha. Elle a commencé à ouvrir une série de boîtes contenant des bibelots en porcelaine soigneusement rangés. C'est sûrement un cadeau de mariage oublié. Lorsqu'une voix l'interpelle, Flavie sursaute, plongée dans des fragments de la vie de ses grands-parents. Ici, la porte est toujours ouverte.

– Flavie ? Flavie !

Elle sort sa tête empoussiérée de la porte basse du grenier. C'est Samer. Il lui sourit, enjôleur.

– Tu es en haut ? J'arrive.

Le ton est léger, mais les yeux de Samer trahissent autre chose. Dès qu'il est monté, le sang de Flavie n'a fait qu'un tour. Debout l'un devant l'autre, ils se dévisageaient comme des inconnus à qui on vient d'arracher les masques. Il est là, à nouveau réveillé et affamé, le désir.

Samer doit se pencher pour ne pas se cogner la tête contre le plafond bas. Sa voix siffle comme le serpent qui s'apprête à mordre :

– J'ai envie de toi. Depuis mon arrivée, chaque nuit, tu hantes mes rêves et tu me fais bander comme seule une déesse peut le faire. L'érection de toi, Flavie, est éblouissante, car ce n'est pas au niveau du membre, mais du corps entier, et surtout du mental. Tu es une vraie bombe à effet permanent. Il y a tant de vice caché derrière ce visage qui ressemble à celui d'une madone, alors que bout en toi le sang de la pire des salopes. C'est fini, les petites filles sages !

On ne va pas au combat sans bouclier. Devant toi, le diable n'a plus de munitions, le violeur s'embusque. Tu représentes une inclination incurable au plaisir. Je veux te baiser, ici.

Flavie a chancelé devant des mots qui l'atteignent sans la choquer. La voie de la volupté vers laquelle il la tire et l'acuité de sa vision d'elle sont si appétissantes. Elle attend, paralysée, la montée de ce qu'il a invoqué. C'est cru, vil et pervers, le désir d'un autre. C'est surtout contagieux.

Il fait chaud et elle transpire. Son débardeur lui colle à la poitrine. Les perles de sueur, sur le front de Samer, sont sur le point de tremper le sien. Il écrase sa bouche, il fouille ses joues, il pousse ses hanches entre ses cuisses. Il est glorieux, son sexe dressé, gorgé de vie. Il la baise avant même de la déshabiller. Il lui écrase les seins. Son toucher est animé d'une énergie dévorante avec des gestes de connaisseur.

– Tu es délicieuse. Délicieuse, tu sublimes le désir.

Flavie cherche en vain la décharge électrique, la crampe, la crispation, le délire auxquels Ray l'a habituée. Elle ne se bute qu'à une peau et à un sang qui restent impavides. Elle repousse Samer gentiment. À quoi bon se faire baiser, si elle ne va rien sentir ? Elle a autorisé à Ray la splendeur de la luxure dans la fusion totale. Comment se contenter désormais de l'ordinaire ?

Samer ne saisit pas.

– Mais pourquoi s'en priver, Flavie ?

– La seule raison pour laquelle je t'ai embrassé, c'est parce que j'ai faim. Je suis affamée d'un autre. Certains incrustent une empreinte plus forte que d'autres, alors ils laissent dans leur sillage l'aliénation.

Samer se débat.

– Mais...

– Je ne peux pas. Je ne pourrais jamais t'expliquer. Il va falloir fermer les yeux et comprendre. Comprendre que je suis entièrement ceci par choix : je suis habitée par un seul. On dirait qu'il m'a verrouillée à toute sensation avec un autre. C'est ainsi. J'accepte tout, c'est l'homme que j'aime, il passe avant tout le monde.

Samer part, sans dire un mot, sous l'effet de la chaleur dans la *tetkhitteh* ou bien à cause de son ego de séducteur froissé. Elle ne le saura jamais, ils ne vont plus jamais en parler.

Lui rester fidèle. Ne laisser aucun homme s'approcher d'elle. Nourrir le vice par ce qu'il réclame, l'enchantement d'un seul.

Quand Samer claque violemment sa nouvelle porte, Flavie écrit tout de suite à Ray.

« Ray, je n'en peux plus d'attendre. »

La réponse ne tarde pas : « Viens. »



L'ancre

Il est immense, l'aéroport de Los Angeles. Flavie a les pieds en compote et le dos cassé. Cela lui fait tellement du bien de se dégourdir les jambes en marchant et en montant les escaliers après douze heures d'emprisonnement à partir de l'escale à Londres. Dans quelques minutes, elle sera à nouveau à lui. Son lui. Son ivresse et sa dépendance. Sa tête tambourine, son cœur martèle les cloisons de son sexe inlassablement.

Vite le tourniquet des valises, vite le passage obligé aux douanes. Vite la valse des portes coulissantes. Vite. Lui. Enfin, eux.

Elle avait oublié combien il était grand de taille et qu'elle devait se mettre sur la pointe des pieds pour arriver jusqu'à ses lèvres. Elle avait oublié combien elle grimaçait quand sa joue se frottait contre la sienne.

L'enclos de ses yeux foncés, la férocité de sa bouche gourmande, la sensation de son sexe durci font d'elle le tison de sa propre ardeur. Ray ne l'embrasse pas, il la renifle. Il ne la prend pas par la taille, il la lui broie de sa main carrée. Il murmure :

– Enfin, enfin. Tu as eu raison de briser ce cycle.

Ray se penche tout de suite vers elle pour tirer sa valise, comme la première fois. Il ne veut pas la regarder ici parmi cette foule. Il la veut pour lui, chez lui exclusivement. C'est inévitable : dès qu'ils sont en présence l'un de l'autre, c'est l'ébullition et l'escalade des sens. Il conduit vite et nerveusement. Elle ne voit que son profil se dessiner dans une ville inconnue. L'auto fend l'autoroute comme une fusée. Sagement assise à côté de lui, Flavie entrouvre sa bouche et écarte ses cuisses.

La sensation du cuir frais sous ses jambes brûlantes est cinglante.

– Je ne veux surtout pas tacher le siège, chuchote Flavie.

Quand son regard se soude au sien, elle s'arc-boute un peu plus. L'excitation qui gonfle les lèvres de son sexe n'est nourrie que de lui. Il est le seul à provoquer une telle irrigation des vaisseaux.

Tout en conduisant, Ray écarte, vivement, sa culotte d'une main possessive. Il trempe ses doigts dans son miel. Elle ferme les yeux, perdue comme toujours par le pouvoir de sa main sur elle, en elle.

– Voilà qui je suis avec toi, une bête, une bête. Je ne veux que toi. Tous les autres, je n'y arrive plus. Comment se contenter désormais de l'ordinaire quand on a connu l'extraordinaire ? Qu'as-tu fait de moi ?

– Voilà qui nous sommes ensemble. Des cannibales, un champ de bataille, des vampires. Ce que je fais de toi ? C'est simplement nous.

Dans l'ascenseur, sa mâchoire est aussi tendue que son sexe. Malgré les caméras de surveillance, l'avidité de son appétence le traverse comme une épée. Il la plaque contre le miroir et lui fait sucer ses doigts en se pressant contre elle. Il enfouit sa tête dans son cou et mord son épaule jusqu'au sang. Son téléphone ne cesse de vibrer, mais il ne prendra aucun appel. Flavie est là. Flavie est là. Le monde entier peut s'écrouler ; il ne veut que sa femelle.

Chancelante, les cuisses ruiselantes de son désir, Flavie le suit, en tremblant, dans le corridor impersonnel d'un immeuble cossu.

La porte claque. Sans un mot, il arrache sa robe et la jette par terre. Il dégrafe son soutien-gorge. Sa culotte est déjà tout engluée de son désir de lui. Il la garde entre ses doigts et les hume avec délices.

– Toi, à nouveau le délire.

Nue contre le mur, le visage plus rouge que les cheveux, les seins en supplication, le sexe palpitant, le cœur emballé, le ventre invitation, Flavie est incapable de prononcer la moindre parole.

Elle est désir ardent, fièvre écumante.

Elle ne réclame que son droit à être fracassée par lui. Son dieu, son seigneur, son amant.

Ray défait sa ceinture. Flavie se saoule du tintement des chaînes qui la tirent vers le début de son couronnement. Sa mer gronde ; il va la délivrer de ses flots.

Ses yeux sont perçants et sa mâchoire, saillante. Ray respire vite. Il passe les doigts sur ses seins, entre ses cuisses, alors qu'elle se tortille. Elle veut s'agenouiller devant lui, mais il ne la laisse pas faire. L'urgence de la prendre est trop impérieuse. Enfin enfoncer son dard entre sa soie et l'écarteler. Fouiller son bien, prendre sa femme. Les yeux de Ray sont comme des vautours et sa bouche, comme une pieuvre.

Il prend possession d'elle brutalement. Il ne la ménage pas. Son sexe glisse dans son jus. Malgré ses gémissements, il continue de la labourer, sentant monter en lui une volupté irrationnelle, une ardeur si vive qu'à son tour il commence à râler. La prendre, c'est revivre. Il laisse échapper :

– Flavie, Fla.

Le timbre de sa voix dans ses oreilles est si électrisant qu'elle succombe en contractions vives et longues. Comme si son sexe se mettait à tousser. Un mouvement d'aspiration et enfin s'écoule d'elle l'eau tonitruante du plaisir. Ray devient fou. Le liquide tiède enrobe son membre avant de ruisseler sur le sol en une flaque transparente. Flavie jaillit de lui, elle lui offre, comme à chaque fois, sa source intérieure, ses larmes et ses jets. Les pulsations sur son sexe l'aspirent vers le délice de se répandre en elle en soubresauts triomphants.

Avant lui, personne ne méritait tout ce débordement. Elle le lui offre. Ils tombent tous les deux sur le plancher, épuisés et éperdus, dans le vertige que provoque l'après l'amour.

– *Welcome to LA, habibi. Welcome home.*

C'est si tendre, un réveil à deux, même s'il doit aller travailler. Capter la tiédeur de la nuit dans l'étreinte de la peau. Se prélasser dans la douceur de son épaule et se faire emprisonner par la rêverie de ses prunelles. C'est si miraculeux, un petit-déjeuner au lit devant une baie vitrée donnant sur la mer. C'est si chaste, un baiser sur la joue par rapport aux dérives de la nuit. C'est si délicieux, entendre la porte que l'on déverrouille et plonger dans un bain moussant à deux. C'est si joyeux, un repas partagé sur le banc de l'hôpital avec le chirurgien de service. C'est si sublime une promenade, à deux, le long du *board walk*.

Ray rentre parfois au petit matin, le visage gris de fatigue, les muscles raidis par la concentration. Entre les hystérectomies, les colposacropexies et les périnéorraphies qui meublent son agenda, il y a elle.

Il s'endort rapidement contre son corps chaud, la tête enfouie dans ses cheveux rouges. Flavie a l'impression de vivre un rêve aux pourtours ouatés et au parfum enivrant. Jamais assez de lui, toujours lui. Ils sont dans la fascination du quotidien dont ils ne se lassent pas. Entre eux une complicité dans tous les domaines qui ne cesse de se renforcer.

Au réveil, Flavie n'a qu'une seule urgence et c'est de le prendre dans sa bouche. Par instants, au milieu de la nuit, elle se fait dévorer par sa langue pointue et chaude. L'osmose est totale. L'une coule, l'autre boit. L'un se répand et l'autre s'en délecte. Parfois ils sont avares de mots. Souvent, ils parlent trop pour rattraper le temps.

– Tu ne veux pas savoir comment j'étais avant, quand j'étais avec un autre ?

– Non, Fla. J'ai fait ta connaissance après. Je découvre qui tu es maintenant et je trouve cela merveilleux. Ceci est un amour et non pas un contrat. Je n'ai pas besoin d'en savoir plus, d'en connaître davantage pour te choisir.

- Mais tout cela n’est pas normal, standard !
 - Qui a décrété que cela doit être le cas ?
 - J’ai peur qu’un jour tu ne m’aimes plus.
 - Avoir peur ne va jamais aider la cause. Au moins, ce jour-là, tu sauras que tu as été beaucoup aimée.
 - Allons-nous vivre dans le même pays, Ray ?
 - Oui, c’est possible.
 - Mais quand ?
 - Cela se fera tout seul, comme pour la rencontre. Tu es devenue libanaise, laisse l’intention profonde, la *niyeh*, tout déterminer, tout provoquer. Vis comme si nous l’étions, dans le même pays. Crois-le fermement, imprime-le dans tes émotions. C’est à ce moment-là que l’Univers te suivra. Il reproduira ton intention, mais il faut qu’elle soit pure. Aie confiance. Pense : « Je suis avec Ray » et oublie tout ce qui t’entoure, reste ancrée dans cette réalité. Les détails qui suivront, la vie s’en chargera. Simplement, reste alignée dans ta conviction, c’est l’essentiel.
 - Mes filles pensent que cela ne va jamais marcher, ni durer.
 - Ne laisse personne saboter ton rêve. Le seul secret, c’est d’éradiquer le doute. Nous sommes ensemble, c’est l’essentiel.
- Songeuse, Flavie répond :
- L’intention profonde, la devenir. Je vais essayer. Je ne te pensais pas si flyé, si ésotérique.

 - Les druzes sont de fervents adeptes de l’ésotérisme. C’est la base même du chemin vers dieu, l’intelligence du cœur.

En quelques jours et quelques nuits ensemble, ils goûtent au bonheur ineffable de se frôler du regard avant de se retrouver unis dans le plaisir. La violence des pulsions ne fait qu’augmenter et le torrent de la luxure est toujours de plus en plus gourmand. Une fois, en cherchant une serviette, Flavie a découvert une trousse de toilette contenant des produits féminins. Son cœur s’est serré. Ensuite, elle a chassé ces pensées. Elle a confiance en leur amour, plus qu’en l’humain qu’est chacun d’eux.

C’est déjà la veille du départ.

- Tu t’en vas et je ne t’ai même pas fait visiter Los Angeles.

- La prison de ton appartement a fait de moi une sirène comblée. Comment vais-je survivre à cette séparation ? Je suis gavée de nous. J'ai peur que cela nous quitte un jour.
- Cela ne nous quittera jamais.

Elle est couchée entre ses jambes. C'est maintenant sa position préférée. Elle, contre son sexe et lui, sa main dans ses cheveux.

- Où allons-nous vivre ? Qu'allons-nous devenir ?
- Amour, nous battons dans les veines de tout ce qui vibre.
- J'ai des plans pour lancer une petite entreprise au Liban, mais si je décide de m'y installer, je serai si loin de toi.
- Il est trop tôt pour faire des plans. Nous avons un trésor, prenons-en soin.

Avant que Flavie ne quitte Los Angeles, Ray lui promet de prendre des petites vacances et de venir la rejoindre dans quelques semaines. À ce moment-là, elle sera installée dans sa nouvelle maison.

Il lui est très difficile de s'arracher à lui. L'avion décolle violemment vers Montréal. Elle a tenu à s'y poser quelques jours pour revoir ses filles. Elle rendra également visite à son père avant de retourner au Liban.



Le voile blanc

Flavie a installé Hanna dans le fauteuil en osier, flambant neuf, dans un coin du jardin, à l'abri du vent. Elle a posé une couverture en laine sur ses genoux. Délicatement, elle a placé une tisane tiède au tilleul devant lui. Le soleil est doux ; cela devrait lui faire du bien de se retrouver en plein air. Peut-être que le paysage de la vallée de son enfance réveillera, du cratère de sa mémoire cahotée, le souvenir d'avant.

Il est arrivé hier, avec Farid. Ils ont planifié le voyage pendant le séjour de Flavie à Montréal, tout récemment.

En effet, pourquoi ne pas se réunir tous à Baakline ? Cela ferait sûrement du bien à Hanna, de revoir le Liban, et, pour Farid, ce seraient des vacances et des découvertes ! Devant l'enthousiasme débordant de Flavie, son frère a finalement décidé qu'il était temps, en effet, d'entreprendre ce voyage dont ils avaient tant rêvé.

À l'arrivée, Hanna était hagard, mais heureux. Farid et Flavie ne savent pas encore s'il aura besoin d'une infirmière à domicile. Ils vont voir comment cela va aller au jour le jour.

Pour la première fois, ils sont tous les trois réunis au Liban, dans la maison familiale de la photo. Farid a trouvé sa sœur en excellente forme. Il ne s'attendait pas à ce qu'elle se réapproprie un bonheur si stable en si peu de temps. Ses yeux sont rieurs ; sa démarche, légère ; et son moral, sur le mode soleil permanent. Il est très impressionné par la demeure familiale. Flavie a réussi un coup de maître en gardant à l'ensemble son cachet rustique tout en la dotant d'un modernisme pratique.

Au petit-déjeuner, elle lui a parlé de son projet de relancer la culture de l'huile d'olive pour créer des produits dérivés, savons, gelées, confitures, bonbons, etc. Elle est en pleine étude de marché. Flavie est dans un enthousiasme pétulant comme tout ce qui l'entoure dans ce pays. Elle a même trouvé un nom à sa future entreprise : « Maison K, le vert argenté de l'olivier ».

– Mais comment est-ce que tu as pu te fondre ainsi dans un pays étranger en si peu de temps ? Est-ce vraiment réaliste d'investir ici ?

– Il m'a ouvert les bras. Je me suis reconnue. Je ne m'y attendais pas. On dirait que tout se passe doucement et que cela me convient. Tu sais que j'ai longtemps travaillé pour les autres. Aujourd'hui, avec la vente de la maison de Montréal, je peux me permettre de matérialiser un ancien rêve. Celui de concevoir des recettes et de mettre sur le marché des produits biologiques variés. Il a fallu que je revienne ici pour trouver l'appel et la vocation. C'est comme si, dans l'ordre des choses, c'est le moment idéal. J'ai mon expérience de nutritionniste et je possède une oliveraie. Il ne va rester qu'à évaluer l'étude de marché et à se lancer en affaires. Je sens que c'est pour moi, Farid. Je sens que je serai très heureuse, mon frère.

– Tu l'es déjà ! Je t'ai rarement vue si épanouie. En si peu de temps, Flavie, sois prudente.

– Toute ma vie, j'ai été prudente. Aujourd'hui, je veux vivre pleinement. Baakline, le Liban me donne tout ce que je recherche. Un pays passionnant, un cadre de vie époustouflant et un rêve à capturer enfin.

– Et ta vie à Montréal ? Et la famille ? Tes amis ?

– Ma vie à Montréal m'appartient et me suivra ici. Montréal a pris de moi le meilleur. Maintenant, la vie a mis sur mon chemin une nouvelle voie et d'autres possibilités. Je n'ai pas envie de les ranger, j'ai envie de les vivre. Et puis, Caro et Véro volent de leurs propres ailes. J'irai leur rendre visite, elles viendront ici de temps en temps. Tu vois, le bon côté d'un divorce, c'est qu'il te ramène à qui tu voulais être avant la grande galère du mariage et des

enfants. Si on a du courage, on va aller capturer la musique de notre âme, mon frère.

– Je n’ai pas d’objection, Flavie. Mais je trouve tout cela très soudain.

– Très vrai, mais est-ce une raison d’ignorer le bien-fondé de mon projet ? Farid, si tu savais combien je suis libérée du doute et du calcul. Ici, tu vis au rythme du pays. L’urgence est dans l’instant, jamais dans l’avenir, car on ne sait jamais ce qui peut se produire.

– En tous les cas, cela fait du bien à papa. Il a déjà les joues rouges.

– S’il lui reste du temps, qu’il le passe heureux et libre sans être enfermé dans une cellule avec vue sur jardin artificiel. Au Liban, Farid, le social et le lien avec l’autre sont très forts. Cela fait chaud au cœur. On n’a pas besoin de prendre toutes les décisions aujourd’hui. Tu vois combien je suis devenue libanaise, un jour à la fois.

– Mais... comment... si vite ?

– On dirait que c’est quelque chose qui dormait en moi, qui sommeillais. Il a fallu que je vienne ici pour le comprendre.

– Dans ce cas-là, c’est parfait, Flavie. Cela me convient. Je suis heureux pour toi. En tous les cas, je ne t’ai jamais vue aussi se-reine.

Hier, quand Hanna est descendu de l’auto, il n’a manifesté aucune émotion face à la maison aux volets verts. Rien dans l’odeur, ni dans les couleurs, la forme des portes, ne semble avoir éveillé en lui l’étincelle d’un souvenir.

Il les regardait tous, il était en liesse. Il prononçait des phrases qui pouvaient s’appliquer à n’importe quelle situation. « Que je suis heureux de vous voir ! » « Il fait bon ! » « Que c’est beau, ce qui nous entoure ! » « Quelles nouvelles, dites-moi ? »

Ce matin, il semble avoir bien dormi. Son appétit est bel et bien aiguisé par le climat du Liban. Hanna dévore tout ce que Flavie dépose devant lui, la galette au thym fraîchement cuite, accompagnée de feuilles de menthe et de fromage blanc.

C’est quand Flavie ressort, avec le journal en main pour aller le lui porter, qu’elle la voit.

Naziha apparaît, avançant péniblement avec une canne.

Il est difficile de se retenir pour ne pas aller à sa rencontre, tellement chaque pas semble exiger d'elle une force surhumaine. Néanmoins, il y a tant d'orgueil et d'élégance dans son port de tête qu'elle impose automatiquement le respect et non pas la pitié. Habillée de vert émeraude, un léger voile blanc frémit au vent au rythme de ses pas.

Quand elle s'approche, Flavie remarque que ses cheveux sont coiffés en queue de cheval, ce qui lui donne l'aspect d'une jeune femme. Naziha porte une robe longue de couleur verte, retenue par un cordon doré et dont les manches brodées de fleurs multicolores s'ouvrent comme des pétales.

Elle a un visage autre que celui que Flavie lui a connu. Il irradie de lumière, son sourire coule de ses yeux et se prélassse le long de son corps. Ce n'est pas la belle femme que Flavie côtoie tous les jours ; c'est une vraie sirène sortie des contes des *Mille et Une Nuits*, une princesse druze.

Hanna lève les yeux vers l'apparition qui s'approche de lui. Il se met précipitamment debout en renversant le tilleul sur la couverture.

Naziha continue sa marche vers lui. Car c'est vers lui qu'elle se dirige. Flavie comprend qu'elle doit les laisser seuls, l'un face à l'autre.

Derrière la silhouette voûtée par les années vient se faufiler délicatement celle du jeune homme timide qu'était Hanna, redressant son dos et bombant son torse. Hanna se concentre sur l'apparition qui semble émerger des rives d'un temps qu'il ne peut pas épingle, mais simplement sentir.

Arrivée devant lui, Naziha examine ce visage qui a marqué sa vie. On dirait qu'elle interroge chaque ride et s'attarde dans chaque sillon. Hanna lève la main et la pose tendrement contre sa joue.

Ils restent longuement ensemble dans ce jardin qui a couvé une idylle impossible, il y a déjà si longtemps. Hier, aujourd'hui.

Ils se dévisagent dans cette lumière dont seul l'amour peut habiller les visages. Elle illumine l'être de l'intérieur et apaise simultanément les vaisseaux affolés du cœur. Elle renverse l'équation des années et chasse l'amertume de l'abandon. Les regards se soudent. La douceur et la fureur font écho à des années d'amour bâillonné par l'impossible.

Elle parle, il tressaille. Comme le grain d'une peau peut longtemps bercer nos nuits, le timbre d'une voix peut se faufiler en nous, en un éclair, et secouer la paralysie des jours.

– Hanna, *ya Ahllah we sahlah fik ya²⁵, Hanna*. Baakline s'incline devant toi, son fils qui est enfin de retour. On m'a dit que tu confonds le passé et le présent. On m'a dit que le Canada, lui qui est mon plus cruel rival, a aveuglé tes yeux et a brouillé tes souvenirs. C'est ce que tu as de plus précieux, c'est ce qui reste quand il n'y a plus d'espoir. Est-il possible que ce Canada ait effacé ta mémoire de ce qui fut ?

Hanna a fermé les yeux. Cette douce voix mélodieuse le ramène loin vers qui il était. Avant de partir et de tout vouloir effacer. Partir à l'autre bout du monde pour que la peine soit anesthésiée.

– Je ne sais pas qui vous êtes, mais mon cœur s'est gonflé dès que vous êtes apparue. On dirait que se bousculent dans ma tête des visions, bien que floues, qui sont reliées à vous. Peut-être que certaines choses ou personnes ne changeront jamais même si on n'arrive pas à les comprendre. On n'oublie jamais, on dort. On se laisse assoupir par l'illusion jusqu'au jour où rejaillit ce que nous ne pouvons plus museler. Votre nom, je suis sur le point de le prononcer. Le prononcer pour moi, c'est le rendre vivant à nouveau. Excusez-moi, on vous a sûrement dit que j'ai des épisodes d'oubli fréquents.

²⁵ Tu es le bienvenu, en arabe.

Naziha écoute cette voix que les années n'ont guère altérée. Elle lève les mains vers le ciel et elle prie sans aucune parole. Un alignement immédiat avec son dieu, une demande secrète.

On dirait qu'alors, l'Univers s'incline, pour leur laisser ce moment qu'un jour il leur a usurpé.

– J'ai longtemps pleuré comme pleurent les grottes, de l'intérieur. J'ai essayé de répondre à une question pour découvrir que c'était une certitude. Par jeu de distance, mémoriser l'émotion dans la membrane érectile du temps, c'est ne jamais renoncer à t'aimer.

– Un horizon ligoté.

– Parce que nous avons accepté de le ligoter.

– Une étreinte impossible.

– Parce que nous avons décidé de ne pas briser le moule.

– Un avenir incertain.

– Parce que nous lui avons tendu le piège du doute. L'amour n'abandonne que lorsque nous l'abandonnons.

– Nous avons manqué de courage. Nous avons été raisonnables.

On a écouté la volonté de ton père.

– Hanna, aujourd'hui, nos enfants nous ont réunis.

Hanna a le regard de celui qui survit au naufrage. Naziha a pris place à côté de lui. Elle sait que cet instant de lucidité risque de ne jamais se reproduire, ou alors rarement.

– Tu es toujours belle et élégante. J'en ai toujours voulu à ton père.

– Il n'avait pas le choix, c'était la loi.

– On a toujours le choix. On a choisi d'obéir à ce moment-là. Qui pouvait contredire le cheik Marwan ? On pense pouvoir se souvenir en oubliant notre faculté d'inventer. On s'enlise souvent dans les sillages du passé en renonçant à la promesse de l'avenir. On a toujours le choix. J'ai choisi de partir par amour et non pas par dépit.

Naziha s'est tue, traversée par les propos de cet homme que le destin lui redonne momentanément. Elle soude son regard au sien.

Ils n'ont jamais pu prononcer leurs vœux devant Dieu, alors pourquoi ne pas les échanger pour eux, simplement pour eux ?

Elle glisse sa main contre la sienne. Ils ne pourront jamais rattraper le temps échappé, mais ils pourront goûter à ce qui reste de ce qui reste.

– Tu es revenu chez toi, *ya habibi*. Parle encore, Hanna, parle encore. Ce moment me réconcilie avec la vie.

– Tu es mon chez-moi. Je parlerai pour toi, Naziha, tant que tu me le demanderas. Je t'en prie, n'arrête jamais de me le demander. Et si j'oublie ton nom, l'émotion ne m'épargnera pas la morsure du souvenir.

Au loin, Flavie est restée immobile. Elle devine par la lenteur et la beauté de leur geste qu'une promesse longtemps couvée vient de se concrétiser en défiant les hommes et le temps. Elle va chercher son téléphone et prend une photo du couple enlacé. Lui grave et solennel, et elle abandonnée dans la tendresse.

Une cellule que les années écorchées ont rapatriée sur une seule rive pour l'honorer.

Plus que physiquement, elle a l'impression que le couple s'étreint mentalement. Elle envoie la photo à Ray.

« Nos parents avaient planté la semence et nous avons goûté au fruit. Mon amour, entre nous il y a des années à combler et un désert à peupler. »



Mourir au pluriel

Ce matin, c'est au tour de Hanna de traverser le jardin pour aller vers elle. Tout est confus et si clair dans son esprit. Tant de fois, de la fenêtre de sa chambre, il a guetté son signal et attendu son code. Tant de fois le rideau a frémi. Tant de fois le jeune homme a espéré et la jeune femme s'est endormie en pleurs salés.

Un amour lointain. Une passion sauvage et muette entre les bancs de classe et les regards fiévreux de l'adolescence. Ce qui naît de la souche ne meurt jamais, même garrotté, même condamné.

Elle a seize ans avec, déjà, un visage que l'on compare à la lune. De grands yeux noirs, en amande, ourlés d'une débordante sensualité. Un front opalin, des joues rebondies, une bouche comme une cerise. Des cheveux longs et foncés. Un instinct de femme dans le corps d'une toute jeune fille.

C'est la fille unique du cheik. Elle est intouchable, elle est inaccessible. Elle est déjà promise à son cousin. Dans cette religion, on ne se marie qu'entre membres de la même communauté.

Lorsque leurs yeux ne sont plus parvenus à cacher ce que leur peau réclamait, la rumeur est arrivée aux oreilles de son père. Il a demandé à Hanna de passer le soir à son bureau. C'est comme hier, les paroles cruelles : « Nous sommes des révoltés, mon fils. Notre histoire regorge de persécutions. Nous sommes des incompris, aussi. C'est pour cette raison que, depuis le début, nous restons entre nous. Un trésor ne se partage pas. Il faut le couvrir en permanence et le protéger de l'avidité des autres qui veulent s'en emparer. Pour nous, druzes, le droit à l'initiation est héréditaire, et ce droit fait partie de l'héritage de Naziha. Elle est née dans une famille d'*uqqal*²⁶ et elle mérite l'initiation. Elle se prépare. Elle ne

²⁶ Sage, en arabe.

peut pas rompre le pacte, mais elle le fera pour toi, je le sais. C'est la plus grande preuve d'amour. Cependant, elle perdra tout. Elle dilapidera les vertus de tant de générations avant elle. Elle a besoin de parfaire sa condition spirituelle pour se rapprocher de l'être suprême. C'est pour cette raison que je te demande de mettre la plus grande distance entre toi et elle. Fais-le pour la femme que tu aimes. Les élus à l'initiation sont choisis pour leurs qualités morales. Naziha a une âme pure et elle est prête à suivre le chemin de l'élévation spirituelle. Ne la prive pas, mon fils, de tout cela. *Allah Maak*²⁷. »

Et voilà qu'hier est à jamais prisonnier du passé. Hanna a poussé le portillon. La chanson de Dalida, *Parle plus bas*, joue en sourdine. Elle n'a pas oublié.

Dans la résidence de ses ancêtres, Naziha est debout, les yeux brillants comme des étoiles. Le voile blanc sur ses cheveux, le sourire de l'élue.

Il l'enlace tendrement. Ses yeux sont irisés ; son visage est ruisse-lant de lumière. Il écoute leur chanson étirer leur âme vers cet été où l'amour s'est posé sur eux.

*Parle plus bas, car on pourrait bien nous entendre
Le monde n'est pas prêt pour tes paroles tendres
Le monde n'est pas prêt pour nous
Il dirait tout simplement que nous sommes fous
Parle plus bas, mais parle encore
De l'amour fou de l'amour fort
Parle plus bas, car on pourrait bien nous surprendre
Tu sais très bien qu'il ne voudrait jamais comprendre
Que dans nos cœurs moi, j'ai trouvé
Ce que le monde refusait de nous donner.*

C'est Naziha qui parle la première. Les mots ont patienté depuis si longtemps.

²⁷ Que Dieu soit avec toi, en arabe.

– Je n’ai pas pu partager ma vie avec toi, je partagerai donc ce que j’ai de plus précieux. La force qui me vient de ma foi. J’ai traversé des déserts et j’ai conquis des montagnes. L’initié n’a aucun droit à l’erreur. J’ai fièrement et stoïquement accompli ce qui était exigé. Aujourd’hui, je peux réclamer ma récompense. Les vrais croyants sont aussi transparents que le verre. Ils laissent la lumière de Dieu les traverser. L’amour est ma seule vérité, tu es l’amour. Tu fais de moi un être de lumière.

Hanna est traversé par la plus belle des émotions, celle qui étire l’âme et rend justice à sa grandeur.

– Lorsqu’il y a miracle, il y a amour. L’un ne va pas sans l’autre.

Il prend sa tête et la met contre sa poitrine. Ils restent longtemps ainsi enlacés à écouter leur âme respirer. Mourir d’elle au pluriel après tant d’années.

*Le sublime est effrayant et
l'effroyable, éblouissant.*

*Des nuits et des jours et la
ronde des étreintes
assouvies qui valse entre
les saisons.*



Les fenêtres du cœur

Les voilà ! Flavie fait de grands gestes avec ses bras pour attirer leur attention. Elle essaye de les héler, mais son cri se dissout dans la foule bruyante de l'aéroport de Beyrouth. Elle tente de se faufiler pour les suivre. Elles ont pris la sortie qui lui tourne dos. Vite les rattraper !

Embrassades et effusions. Caro et Véro sont fatiguées, mais joyeuses. Leurs yeux brillent d'excitation. Enfin ici, réunies au Liban ! Flavie ne se lasse pas de les embrasser. Elle a oublié combien les cheveux de Véronique étaient doux et la joue de Caroline rebondie. Elle ne cesse de répéter : « Mes chéries, mes chéries. »

Caro sursaute pendant que sa mère se faufile entre les voitures et klaxonne lorsqu'une auto n'avance pas assez vite. Flavie porte une robe fleurie qui moule bien sa poitrine et sa taille.

– C'est incroyable, maman, combien tu sembles être chez toi ici. Comme si tu y avais vécu toute ta vie. Tu as l'air si jeune ! Es-tu tout le temps comme cela ? De bonne humeur ?

Flavie éclate de rire.

– C'est le beau temps, c'est le Liban ! Je voulais que vous veniez ici pour comprendre. L'effervescence de la ville, le calme de la montagne, l'urgence de vivre.

– C'est tellement différent de Montréal ! déclare Caro, les yeux écarquillés devant la mer qu'elles longent dans le crépuscule. Et toi, tu es si différente ! Il me semble que cela fait si longtemps que je ne t'ai vue ainsi ! Maman, tu es resplendissante.

Véro reste silencieuse. Voir sa mère si à l'aise dans un pays où elle ne réside que depuis deux mois la déconcerte. Elles ont eu beaucoup de difficulté à convaincre leur père, Charles, de les laisser rejoindre Flavie. Elles pensaient atterrir dans une ville du tiers-monde, or Beyrouth semble magnifique.

– Votre grand-père et votre oncle nous attendent à la maison ! C'est une vraie réunion de famille. Qui l'aurait prédit ? Nous tous au Liban.

– Maman, tu n'as pas peur de conduire sur ces routes ?

– Non, ma chérie. Tout le monde le fait ici. Quelle différence entre eux et moi, sinon la merveilleuse faculté de s'adapter ? Vous allez découvrir le village et la gentillesse des habitants. Ici, tout se vit en groupe. Vous allez voir ! J'ai tellement hâte, les filles ! J'ai cuisiné toute la journée!

– Mais on ne parle pas arabe !

– Ici, tout le monde parle français. Oubliez tout ce que vous avez toujours pensé du Liban. Vivez-le !

À la maison, l'effervescence est à son comble, les rires aussi. Des lampes extérieures ornent l'escalier habillé d'une belle plante grimpante. La porte est grande ouverte sur un salon vitré. Partout, des vases de fleurs odorantes donnent à la pièce un air pimpant. Des bougies sont placées sur toutes les tables, parmi les plats copieux et colorés. Parents, amis et voisins expriment l'allégresse qui va si bien à cette terre, tout comme sa générosité et sa beauté.

Une maison abandonnée vibre désormais du merveilleux renflement de la vie. Les volets sont ouverts ; les chambres, habitées de rires ; les armoires, remplies ; et la cuisine ronfle sans cesse. Songeuse et un peu à l'écart, Flavie admire le tout, un sourire sur les lèvres ! Là où ses grands-parents ont élevé leurs enfants, là où ils ont rêvé l'avenir, elle est revenue s'installer pour s'enraciner à nouveau. Elle sait maintenant que c'est une des meilleures décisions de sa vie. Elle a eu confiance en l'appel. Il ne l'a pas trahie. Dans ses yeux, l'amertume n'a plus de place.

Qui aurait pu prédire qu'un divorce si amer la mènerait vers des rives aussi réjouissantes !

La semaine sera ponctuée de sorties et de découvertes. Farid a loué une voiture. Ils partiront explorer le pays du nord au sud et de l'est à l'ouest. Hanna fera partie des petites expéditions.

Au loin, le murmure des branches des oliviers berce Flavie de la plus enivrante des musiques. C'est la sienne. Un sentiment d'appartenance solide l'habite, désormais. L'huile ruissellera des petits fruits pour venir parfumer une panoplie de produits qui iront propager la bonne nouvelle. Les racines se sont réveillées. L'âme est solidement ancrée et frétille d'enthousiasme. Elle chante des retrouvailles entre le tangible et l'intangible. Enfin, une célébration d'un rêve concrétisé. Extraire du passé la richesse de la tradition pour en meubler son avenir d'éclats dorés.

La maison de la photo a livré son trésor ; l'homme sans visage n'est plus masqué.

Il ne manque que Ray. Il arrive à la fin de la semaine. La grande surprise est prévue à ce moment-là. Flavie ne sait pas comment ses filles vont réagir ; elles ont l'âge d'être heureuses pour leur mère.



La cavité dorée

Dans la douceur imprévue de la soirée, Flavie a commencé à parler. Les rumeurs se sont tues, les gens sont devenus attentifs à l'émotion.

Debout devant la colline verdoyante, sous le regard bienveillant de cette maison qu'elle a tirée du silence, silhouette diaphane dans le crépuscule, les cheveux détachés, timidement encerclés par un simple et très long voile blanc, Flavie offre un visage irisé de lumière.

Il irradie de cet éclat que revêt la peau lorsque le cœur est vibrant, lorsque les vaisseaux sont libérés de la peur, de l'attente et de la culpabilité. Lorsque l'amour, en souverain absolu, règne. L'émotion est si puissante que sa respiration reste suspendue. Sa joie est comme un torrent qui cavale en elle. Impossible de retenir le flot qui la submerge. L'océan se déverse de ses yeux. Elle offre à l'homme qu'elle aime le visage d'une femme bouleversée, par lui. Lui, simplement lui.

Les larmes se sont envolées, emportées par la douce brise de ce crépuscule fauve. Elles féconderont les collines de tendresse et les vallées d'ardeur. Elles feront pousser des fleurs sauvages au parfum exaltant. Ce sont des perles gorgées d'amour, assoiffées de sa ferveur, enivrées de sa magie. Sans le savoir, ces gouttes invisibles qui coulent d'elle brandiront le drapeau incandescent de l'amour triomphant. Quel que soit son sort, au moins, il aura frétille en elle. Elle ne pourra jamais lutter contre la force de son courant. Elle lui a permis de défoncer les barrières de sa vie ; il a inondé son cœur de fièvre. La raison a beau tambouriner contre la

grille de sa logique, cette fois-ci, elle laissera son sentiment la guider, car elle a confiance avant tout en elle et ensuite en eux.

Eux, sans contrat, sans promesses, sans lois, sans conditions, sans aucune cérémonie. Eux.

L'amour ne connaît pas la peur ni les interrogations. Il ne s'épanouit pleinement que lorsqu'on le laisse s'exprimer loin des pièges de l'esprit. L'amour n'est qu'expression et mouvement. Il ne faut faire aucune tentative pour le retenir, simplement le vivre.

Devant ces gens qu'ils ont réunis par amour et pour amour, Flavie parle la première :

– Amour, plus ardent que le soleil, plus délicat que la lune, plus géant que l'horizon et plus têtu qu'un enfant, je t'ai aimé. Amour, plus violent que l'ouragan, plus fou que le vent, plus assoiffé que le désert, plus verdoyant qu'un jardin, je t'aime. Amour, plus fragile que l'écume, plus pur qu'un bourgeon, plus rugissant qu'un lion, je t'aimerai. Amour, je te donne ce que tu mérites. La confiance et la joie.

En face d'elle, Ray est resplendissant. De ses yeux coulent des rivières de bonheur.

– Flavie, tu es venue à moi au moment où je m'y attendais le moins. Tu as enrobé ma vie de ta douceur et de ta violence. Tu m'as réveillé à l'amour, je t'ai provoquée. Je ne ferai aucune promesse, je te demanderai simplement de vivre le moment présent avec moi. Ceci n'est pas un contrat, ceci est une libération.

Aucun mariage ne sera célébré, aucun contrat ne sera signé. Ils ont décidé de prononcer leurs vœux devant la famille proche et les amis. Ils ne veulent plus se cacher. Ils sont tous les deux habillés en blanc.

L'urgence de vivre est au présent. Flavie est entourée de son père, de son frère et de ses filles.

Naziha lui a offert des boucles d'oreilles en émeraude. Ce sont celles de sa mère.

Elle a fermé autour de son poignet un bracelet en or et en diamants. C'est son cadeau de fiançailles. Naziha a décidé de briser l'isolement. L'élue du fils a déjà pénétré son cœur depuis le début. Elle n'érigera aucune barrière contre leur bonheur, elle acceptera le choix. Elle connaît trop les affres et les épines du sacrifice.

Ce soir, Baakline a réclamé ce qu'on lui doit. L'union des cœurs. Quand le cœur bat avec autant d'authenticité, rien n'est impossible.



L'étoffe du temps

Le bruissement du vent est doux par comparaison au cyclone qui gronde dans la poitrine de Ray. Les feuilles des arbres se laissent à peine soulever par son passage. Traversées, elles tremblent de contentement sous la caresse invisible. Un souffle les anime, en les parcourant, avant de les abandonner, pantelantes, mais heureuses.

Ray marche d'un bon pas. Il va déjeuner chez son ami d'enfance, Walid. Véritable magnat de l'immobilier dans les pays du Golfe, celui-ci revient, comme tant d'autres, au pays, au village, de temps en temps, pour revoir ses parents et profiter un peu de la fastueuse résidence qu'il s'est fait bâtir.

Dans le blouson de Ray, le téléphone est silencieux. Le vol de Flavie vers Paris a décollé ce matin. Après une semaine de découverte du Liban, ses filles sont reparties vers Montréal avec elle. Caroline a une cérémonie de remise de diplômes. Flavie y assistera et passera quelques jours là-bas avant de revenir à Baakline.

La distance imposée déchire Ray. Il ne s'attendait pas à être balayé par cette vague de nostalgie mêlée d'amertume. Arrachée à lui, comme la peau vive qui tressaute, exposée à l'air, avant de faire fuir le sang. En manque d'elle. C'est à ce moment-là qu'il mesure l'amplitude que cette relation a prise en si peu de temps.

Chez Walid, c'est le faste des grands seigneurs de Baakline. La maison en pierre respire l'opulence d'un passé riche qui épouse la modernité et le confort du présent.

En serrant la main de son ami, Ray remarque les pommettes saillantes et la peau qui tire sous les yeux. Aucune trace de cheveux gris dans sa tignasse savamment peignée. Walid le reçoit en

chemise de lin blanche, impeccablement repassée, et en jeans délavés. Il porte des mocassins beiges en cuir fin. Tout dans son look est trompe-l'œil. C'est celui de l'homme qui se noie dans les tentatives pour se cramponner à l'illusion de la jeunesse.

Walid lui présente sa deuxième épouse, Yara. Elle est grande, mince et aussi botoxée que lui. La conversation s'enchaîne rapidement autour des banalités. Les plats se succèdent, servis par des domestiques. La table est installée dans le jardin. Yara s'excuse, car elle doit aller rejoindre une amie pour un vernissage.

Le café est délicieux. On sent la cardamome avant d'y goûter.

– Alors, Ryad, mon ami, merci encore pour l'invitation de la semaine passée. La soirée était magnifique. Te voir en présence de Flavie, c'est te voir comblé. Mais je n'ai pas compris... Vous avez simplement échangé vos vœux ? Que vas-tu faire, toi le fils d'une grande initiée ? Vers qui vont aller tous les enseignements ?

Ray ne répond pas et sourit. Un bourdonnement de son téléphone lui indique qu'il vient de recevoir un message. Son visage se détend, son cœur s'ouvre et un sourire se dessine sur ses lèvres : Flavie. Il s'excuse auprès de son ami et parcourt rapidement le message. « J'ai sangloté au décollage et pourtant je suis avec mes filles. Au fur et à mesure que cet avion m'éloignait de toi, je sentais en moi le déchirement que provoque chaque séparation avec celui qui m'habite. Je suis à Paris, le regard vague et l'âme encore agitée par ce qu'elle me révèle, la rivière de ton amour, du nôtre. Je suis secouée, je suis bouleversée, je t'aime. Je suis à toi. »

Ray est traversé par la force de ses mots. Il est dans le même état qu'elle. Walid le dévisage en souriant.

– Ryad, amoureux ? Enfin... Mais dis-moi, ne serais-tu pas victime d'un sortilège ?

– Peut-être. Flavie s'est infiltrée dans mon âme. Elle a envahi mes zones les plus fragiles, le cœur et le sexe. Depuis, je me débats, mais plus je le fais, plus je me rends compte que ce genre de lutte

ne sert strictement à rien. C'est profond, partagé, intense et sur-réel. Je ne peux guère raisonner. C'est d'autant plus troublant que l'on semble porter des signes dont on ne comprend pas la signification. Elle a un rêve récurrent qui la poursuit. C'est au-delà de tout ce que j'ai pu imaginer.

Perplexe, Walid rétorque :

– C'est particulier, ce que tu décris. C'est très rare que cela se manifeste avec autant d'intensité. Mon ami, tu as dit l'essentiel. Es-tu certain que ce n'est pas quelque chose qui vient d'avant ?

Ray lève les sourcils. Son ami poursuit :

– D'une autre vie. Ce genre de lien, comme tu le décris, survit aux années. Je connais quelqu'un ici qui pourrait t'aider.

– Tu y crois, toi ? demande Ray, ne sachant que penser.

– Mon grand-oncle, à cinq ans, évoquait sa vie antérieure. Il récitait des passages des épîtres sacrées du *Rasâil al-Hikma*²⁸. Comment expliquer cela autrement que par la réincarnation de l'âme ?

– Mais Flavie n'est pas druze et tu sais que notre notion de la métempsychose est endogmatique. Un druze ne peut que se réincarner en un autre druze.

Dubitatif et perdu dans ses pensées, Ray reste silencieux. Walid insiste :

– Si tu veux savoir, tu n'as qu'à aller voir Im Bilal. C'est la meilleure pour mener quelqu'un sur les rives de ses vies antérieures. Crois-moi, va la voir. Qu'as-tu à perdre ? Tu sais bien que, chez nous, c'est chose courante, le mouvement de l'âme dans le ballet de la réincarnation.

– C'est un vrai défi au rationnel. Et pourtant tous les signes sont bel et bien là. Je sens qu'il y a quelque chose de plus fort que nous qui anime nos gestes et rassemble nos âmes. Le corps crache avec

²⁸ Le Livre saint des druzes.

beaucoup de violence ce que l'âme comprend et l'esprit tâtonne vers la vérité. De toute ma vie, je n'ai connu tel envoûtement, telle dépendance, telle délivrance.

Walid l'écoute attentivement. Il ne sait pas pourquoi, mais tout ce que Ryad lui révèle le remplit de crainte plutôt que d'allégresse. Cette passion lui semble auréolée d'un drame aux bords obscurs avec des fantômes macabres. Walid fouille dans son téléphone et envoie à son ami les coordonnées de Im Bilal.

La porte en bois est basse. Une petite pancarte bleue indique « *Saj*²⁹ ». Ryad est arrivé d'un pas allègre. Il est curieux et impatient.

Im Bilal a de petits yeux foncés. Ourlées de khôl, ses pupilles noires sont comme le fond de la mer qui se prépare à accueillir l'orage. Son visage est ridé. Des marques profondes strient ses joues et son front. Elle est petite de taille et enveloppée d'une *abaya* brune. Elle a posé sur sa tête un bonnet blanc d'où s'échappent des mèches grisonnantes.

Dans un coin, le *saj* est entouré de petits contenants colorés. La pâte est recouverte d'un tissu humide pour qu'elle ne sèche pas. Im Bilal ne dit rien. À son regard, Ray comprend que c'est lourd, profond et mauvais. Ce secret qui le taraude, cette femme aux cheveux fous, ce destin irréconciliable. Il ne peut plus retourner en arrière. Il va falloir assimiler, du moins espérer frôler des fragments d'une vérité qu'il ne peut plus nier.

Impassible, Im Bilal dévisage Ray. Tout à coup, elle ferme les yeux et marmonne des litanies, des prières de pardon. Ensuite, elle commence à parler :

– Mon fils, tu as le choix entre rester aveugle pour le reste de ta vie ou bien te regarder dans le miroir. L'obscurité te traque et le piège

²⁹ Le nom, en arabe, d'une sorte de tôle bombée chauffante qui permet de faire des pizzas libanaises.

des tentacules de la nuit ne veut que se réapproprier ton âme. Tu es allé trop loin, je le devine dans ce qui t'entoure. Une tache indélébile broie ton âme et t'emporte vers le gouffre. Tout en toi n'est que saccage et meurtre. Regarde les traces de sang sur tes mains.

Ray est surpris de la vigueur des accusations.

– Je suis médecin. Je sauve des vies.

– On revient souvent pour réparer. Dans ton cas, ce n'est qu'une illusion. Le poids de ta vérité est si effrayant que, même si je devine ses pourtours, elle m'opprime et dresse mes cheveux d'effroi. Mon fils, tu as encore le choix entre cheminer dans l'incertitude ou bien cogner à la porte de ta vérité. Ton trajet a été jalonné d'indices et, aujourd'hui, si tu le demandes, tu sauras. Si tu passes ton chemin, ton destin viendra à ta rencontre une autre fois, dans une autre vie. C'est toi qui décides de pousser la porte ou de la garder close.

– Il est trop tard pour reculer. Je veux savoir.

En se frottant les mains, Im Bilal lui explique rapidement :

– Je devine que tu viens me consulter au sujet d'une femme. Elle est greffée à ton âme, impossible de la décoller. Elle est marquée par la couleur rouge. Je vais faire de mon mieux pour te guider, mais je sens qu'il sera laborieux de soulever le voile des années. Elles se sont refermées comme des griffes sur un secret. On va essayer. Sache que plus tu vas résister, moins tu permettras aux images de venir vers toi. Essaie de te laisser aller. Les pourtours seront au début flous et ensuite de plus en plus précis. Je te conseille de museler ta raison et de faire taire ta logique, sinon tu ne palperas que le vent. Essaie de rester réceptif et accueille sans jugement. Surtout, accepte, accepte ce qui vient vers toi. Tu décideras après ce que tu vas en faire. Demeure sensible, fais confiance à la sagesse du temps. Reste attentif aux signes : chaque chose, indice, couleur aura une signification. Fais confiance à l'Univers. Il saura t'indiquer le chemin vers la vérité seulement si tu es prêt à la recevoir.

Ray écoute scrupuleusement les instructions de Im Bilal. Une partie de lui rejette la possibilité d'y associer des éléments reliés à Flavie. Une autre partie est affamée, curieuse de connaître la nature de ce lien qui le ballote entre la béatitude et l'aliénation.

Il fera de son mieux pour faire taire le dialogue intérieur branché sur le mental et ses lois.

Im Bilal lui demande de s'allonger sur le divan, sous la fenêtre. Elle tire les rideaux pour assombrir la pièce et recouvre Ray d'un drap en coton blanc.

Elle brûle ensuite des herbes ou de l'encens. Aussitôt, la pièce est envahie par une délicieuse odeur de sauge et de lavande sauvage. Im Bilal marmonne des mots que Ray ne comprend pas.

Elle a placé une main sèche sur son front. Elle continue de réciter une espèce de chant ou de litanie qui le berce. Soudain, elle tape trois fois sur le front de Ray.

Les paupières de ce dernier sont lourdes ; ses pupilles, des boules de plomb. Elles sont si pesantes qu'elles l'entraînent vers un précipice. Il bascule à une vitesse vertigineuse ; il plonge dans un labyrinthe. Les effluves du *bakhour*³⁰ et le murmure de Im Bilal accentuent cette impression. On dirait qu'il traverse des étages, vogue sur des mers et se débat contre de vents violents. Tout va vite, un tourbillon, un ouragan, un voile que l'on écarte.

Les premières visions défilent comme l'éclair. Elles tournoient et s'évaporent instantanément. Un bombardement d'impressions diffuses, comme la porte que l'on pousse au bord d'un précipice. Une ronde étourdissante de clichés qui valsent avant de se fondre en paillettes transparentes.

Plus rien. Les images se sont tues.

Plus rien que le poids des révélations abjectes. L'impression de se

³⁰ Encens, en arabe.

débattre contre un monstre qui vit en lui, qui ne se nourrit que de lui.

Ses pensées sont diffuses, diluées dans une nausée qu'il n'arrive pas à chasser.

Ses idées sont éparpées et désordonnées. Elles fusent comme les images éparpillées du passé révélé. « *Ryad* », en arabe, veut dire « jardin d'Éden ». Il a fallu qu'il choisisse une carrière de gynécologue. Monstrueux l'Univers, fabuleuse la vie. Enfin tout saisir en une seconde, tout accepter. Ficeler les indices pour enfin comprendre.

Une brise frétille sur sa joue. Ray tressaille. Il pleure à chaudes larmes. Ainsi, tout s'explique, tout est relié.

Comme si elle lisait dans ses pensées, Im Bilal murmure :

– Ce vice que vous enfantez sans cesse entachera, de près ou de loin, tous ceux qui partagent le lien du sang. Les indices sont nombreux pour ceux qui restent attentifs. Par exemple, la signification d'un prénom qui traverse deux dimensions ou bien le métier que l'on choisit de pratiquer, un signe sur la peau, une phobie, des rêves récurrents. Tout a un sens pour ceux qui cherchent la vérité. Concentre-toi sur les paroles de chansons qui t'ont touché, les films qui ont eu un impact sur toi, tes romans préférés, tu trouveras la réponse sur qui tu étais. Tout nous parle constamment de qui nous étions et de qui nous sommes devenus.

Elle prend une pause.

– Ne sois pas étonné que ton chemin soit toujours bloqué et que ta quête demeure vaine. Ne sois pas étonné de rien, car tout est prévu. Tu ne pourras jamais lutter contre l'étau du destin. Tu viens de recevoir un présent, à toi de déballer les fils délicatement pour saisir la ramification de son sens. Cela restera en toi en rafales. Plus tu y accorderas de l'attention, plus les fils se délieront pour briser l'isolement entre le silence du passé endormi et l'impatience du présent.



L'ordre pervers

Ray reste longtemps allongé, secoué par des convulsions. Le corps vomit en silence ce que l'esprit a frôlé. Les images parlent un langage immonde, au-delà de tout ce qu'il a pu imaginer. Petit à petit, sa respiration redevient normale, mais il lui est impossible de calmer l'affolement de son cœur et l'effarement de son esprit.

Ensuite, il rentre à pied. Le chemin est étroit et bordé d'épines de pin qui crissent sous ses chaussures. Le vent est doux et chimérique. Le soleil se couche en s'étirant langoureusement dans un ciel tendre. Toute cette tendresse détonne cruellement avec les révélations atroces dont il est désormais le garant.

Un gouffre noir, une vérité sombre, un héritage sinistre qu'il ne peut pas nier. L'obnubilation de Flavie a percé l'écorce du temps. Cette attirance folle et inexplicable ne pouvait pas être simplement le fruit d'une seule rencontre ; elle venait donc de plus loin.

Au détour d'un virage, il sursaute en entendant le klaxon strident d'une auto. Flavie, comment le lui dire ? Comment la protéger ? Que faire ?

À fur et à mesure qu'il se rapproche de la maison, ses idées sont un peu plus claires. L'aimer, la protéger, la vivre. Lui raconter leur passé pour expliquer leurs pulsions. Combien de fois se sont-ils demandé d'où venait cette rage de s'aimer, cette insatiable envie de s'unir ?

Il compose lentement le numéro du portable de Flavie, à Montréal. Son timbre de voix sonne creux ; il n'y peut rien.

– Salut, ma chérie ? Que fais-tu ?

– Hey ! On sort de chez le coiffeur avec Caro. On va commencer la prise de photos. Le bal, c’est pour ce soir.

– Et toi ?

– Moi, heureuse d’être avec elle, mais cruellement privée de toi. Ta voix, Ray, elle est voilée. Es-tu sûr que tout va bien ? Tu m’inquiètes.

– Tu me manques, beaucoup. Si tu savais...

– Quoi ?

– ... combien je t’aime !

– Je le sais... Il y a autre chose... cette détresse.

– Un jour, on en parlera. D’ici là, il va falloir vivre. Vivre, pour réparer.

– Ray, je ne comprends pas !

– Il n’y a rien à comprendre. Il y a tout à vivre maintenant.

Ray murmure, comme s’il se parlait à lui-même :

– Je t’ai connue enfant et ensuite adolescente. Il est temps que je vive la femme.

À l’autre bout du fil, Flavie s’affole.

– Ray ? Je ne comprends rien !

– Un jour, je t’expliquerai ou bien tu comprendras ce que tu sais déjà. Surtout, fais-moi confiance. L’Univers est si bien programmé, mon amour. Tu ne peux pas deviner à quel point il est intelligent. Reviens-moi vite. Je t’attends. Tu ne peux pas savoir à quel point je t’espère à nouveau.

– Dans quelques jours, Ray.

– Ceux qui ont attendu des siècles peuvent bien patienter encore un tout petit peu.

– Décidément, tu parles en énigmes. Je renonce à comprendre, cela m’importe peu. Je ne veux que te retrouver, nous retrouver. Vas-tu m’attendre ?

– Si je vais t’attendre ? Mais oui, c’est inévitable. Nous avons un chemin à faire ensemble. Il va falloir réparer.

De plus en plus perplexe, Flavie demande :

– Ray, réparer quoi ?

– L’espace qui manque dans la mèche de tes cheveux, mon amour.

– Je ne comprends rien ! Je dois m’arracher à toi. La limousine est arrivée, je dois prendre quelques photos. À très bientôt, amour.

– À très bientôt, Fla.

L’esprit encore caressé par les mots échangés, Flavie presse sur le bouton rouge de l’écran de son téléphone pour mettre fin à la conversation.

À l’instant où il cesse d’entendre la voix de Flavie, Ray sent monter en lui un malaise paralysant comme s’il venait d’être piqué par un serpent venimeux. Le cœur déborde de sa place ; le sang se rue vivement. Une véritable tornade intérieure se déclenche, une sorte de boursoufflure des vaisseaux qui n’épargne pas les parois très fines du cerveau.

C’est une réaction foudroyante de ce qu’il vient d’appréhender. Malgré une apparente désinvolture de l’esprit, le cœur régurgite violemment ce que la raison a finalement compris. C’était trop épouvantable et ignoble, l’héritage de ce passé.

Le train percute le rocher. La marée de sang submerge son esprit pour noyer tout sursaut de raisonner. Le cerveau entre en phase sommeil pour épargner l’échaudure des révélations.

La porte se barricade. Les yeux se taisent, les genoux ploient, Ray tombe de travers sur le chemin.

À Montréal, debout, à côté de sa fille, Flavie se contente de l'enlacer pour la photo. Les flashes crépitent. Elle est tellement troublée par les mots de Ray qu'elle sourit machinalement devant l'objectif.

Elle ne le savait pas encore, mais elle ne pourra jamais regarder cette photo sans se souvenir du jour où la mèche de cheveux qui n'avait jamais pu dépasser ses épaules a commencé à pousser pour combler le vide des années et narguer le présent de la souillure du passé.



L'éperon du sacrifice

Le vent s'est levé pour l'accueillir. Le sentier s'est détendu. L'olivier a prononcé des paroles invisibles pour la reconforter. À son passage, des larmes emperlaient les pétales des fleurs et le gravier est resté muet par respect.

Flavie avance seule, le visage tel un océan déchaîné par l'incompréhension de l'injustice, la joue ballottée par les vagues salées de ses larmes. Arrachée à lui, orpheline de lui, ruine sans lui, lancination barbare de lui.

Désormais, le cœur bat sur le mode survie. Il a perdu cette exultation dans laquelle il baignait. Il est devenu aveugle, fermé, errant à la recherche d'un bonheur perdu.

Respirer est douloureux ; vivre est pénible.

Goûter l'extase pour ensuite se la faire ravir, n'est-ce pas là le plus cruel des destins ? Pourquoi la vie a-t-elle permis qu'ils se croisent, qu'ils s'aiment ?

C'est trop éprouvant, pousser la porte de cet hôpital niché dans la montagne. Les yeux refusent d'admettre ce que la raison impose. Il est cuisant de constater que tout ce qui reste de lui est un corps branché à une machine.

Ce village qui les a réunis, elle le déteste désormais. Assassin l'Univers, bâtarde la vie, néronien le ciel.

Comment survivre à la sauvagerie des jours et à la barbarie du souvenir ?

Que dire au cœur qui cherche sans cesse son autre ?

Flavie salue furtivement l'ombre d'une Naziha ébranlée, entourée du rempart de presque tout le village. Elle s'approche immédiatement de lui.

Lui. Ses cheveux, son front, ses joues, ses mains, ses yeux clos, son teint cireux. Tout est là, mais ce n'est plus Ray. Flavie ferme les yeux. Elle a besoin de se connecter à lui. Elle ne peut le faire qu'en branchant son cœur au sien. Malgré la pénible vérité, l'œil du cœur se réveille à la douce invitation de fusionner avec son autre. Les paroles sont silencieuses ; elles ne sont que par et pour lui, d'elle. Le canal est ouvert.

– Mon amour, nous avons incliné les barrières du temps et bravé les verrous des autres pour goûter à la luxure et à la splendeur de l'union. Aimer, c'est ne jamais abdiquer. Aimer, c'est donner à la ronce l'espoir de se transformer en rose. Aimer, c'est t'imaginer, aimer, c'est te vivre, aimer, c'est te réclamer et t'espérer. Aimer, c'est tout. Tu es, je suis. Ensemble, nous sommes et nous demeurons unis. Que m'importe le tangible si l'invisible m'indique que je suis sur la bonne voie. Le cœur saigne, mais il sent ta présence, c'est l'essentiel. Il y a des choses que je ne comprendrai jamais, comme ce que tu as voulu dire en parlant de réparation. Et tu sais, c'est bizarre, mais depuis que tu as sombré dans ce coma, la mèche de cheveux qui t'intriguait tant a commencé à pousser vite et bien comme pour rattraper, on dirait, le temps perdu.

Derrière Flavie, des pas légers se font entendre. Les yeux torrent, elle se retourne. Elle ne cherche même pas à essuyer ses larmes. Une dame d'environ soixante-dix ans, le visage sillonné de rides profondes, la dévisage.

Ses mains sont noueuses et elle porte une longue robe noire. Sur sa tête est nouée une écharpe blanche d'où s'échappent des mèches grises.

– Ryad avait raison de mentionner tes cheveux. Ils sont magnifiques.

– Il a parlé de moi ?

– S’il a parlé de toi ? Il était entièrement habité par toi. Quand je l’ai vu, il était en parfaite osmose avec toi. J’ai eu beaucoup de difficulté à arriver jusqu’à lui. Cela date depuis longtemps, depuis des siècles entre toi et lui, ma fille.

– Mon nom est Flavie.

– Oui, dans cette vie. Tu porteras plusieurs noms et tu le croiseras à plusieurs reprises. Celle-là n’est certainement pas ni la première ni la dernière. Vous avez tant de chemin à parcourir vers la rédemption.« Rédemption » est exactement le mot que Nayla avait utilisé.

– Mais de quoi parlez-vous ?

– Je te parle des raisons pour lesquelles une âme se réincarne. Il est venu me voir à ce sujet. Il trouvait qu’entre vous, le lien était bien trop fort pour jaillir d’une seule source. Chez nous, les druzes, la réincarnation est acceptée et, bien plus que cela, elle nous dirige vers la vérité. Je ne suis qu’une femme qui voit. Dieu m’a offert ce don, celui de guider les autres vers qui ils étaient quand ils me le demandent.

– Une vie antérieure? Vous a-t-il dit quelque chose ?

– Il était très secoué. Il a pleuré longtemps. J’ai compris que c’était terrible.

– Qu’y a-t-il de plus terrible que le fait qu’il soit arraché à moi ?

– Il y a bien plus, ma fille, tellement plus.

Flavie tombe à genoux ; elle pose son visage contre les pieds de Ray, sous l’édredon aseptisé de l’hôpital.

– Qu’y a-t-il de plus terrible que de me laisser toute seule, sans lui ?

– À force d’amour et de sacrifices, vous allez pouvoir réparer, mais il va falloir beaucoup de vies, ma fille, pour effacer l’effroyable. Le ravin est très profond et l’obscurité y est très dense. Seulement l’Univers décidera quand cette histoire pourra se vivre à nouveau.

Pensive, Flavie écoute attentivement la dame aux paroles généreuses. Chacune d’elles résonne profondément en elle. On dirait que chaque mot prononcé lève le voile sur une vérité qui ne cesse de se préciser.

– Et moi, pourriez-vous m’aider à comprendre ?

– Il te parlera à travers les paroles des chansons, le bruissement des arbres, le sourire du nouveau-né et le goût acidulé des premiers fruits d’été. Il est avec toi, il ne peut jamais te quitter, c’est la loi. Vous êtes verrouillés. Tu ne sauras pas dans cette vie ce qui lui a été révélé, c’est le plan. La seule chose qui puisse t’aider, c’est de comprendre que le sacrifice est nécessaire pour le pardon. Celui qui a outragé doit payer. Cette fois-ci, c’est son tour. Tu reviendras à plusieurs reprises, tu seras toujours liée à lui, il sera toujours à toi. Ce genre d’amour transcende tout, mais brûle tout également. Va en paix, ma fille, je dois rentrer. Si tu as besoin de moi, mon nom est Im Bilal.

Avant de partir, elle se retourne vers Flavie.

– Ton talisman, il t’a protégée. Il est temps de le libérer.

Flavie n’a même plus la force de réagir.

– Me protéger, en me ravissant l’homme que j’aime ?

– Cela aurait pu être toi. Il a choisi de te laisser vivre, cette fois-ci.

Troublée, déroutée et écorchée, Flavie s’accroche à son regard.

– Mais quelle valeur a désormais mon talisman ?

- Des siècles de prières ont pour but de te préparer à la vérité.
- Comment puis-je le libérer ?
- En le rendant à celui qui l'attend, à celui qui patiente depuis toujours.

Dubitative, Flavie laisse la vieille dame s'éloigner. Naziha vient à côté d'elle. Son visage est ravagé, mais elle trouve le courage de lui dire :

- Ma fille, *ya habibteh, ya benteh*³¹, tout le monde pense que vous avez bravé les Écritures et que Dieu vous punit. Ils ne savent pas que Dieu est amour.

Flavie la serre fortement dans ses bras. Leurs larmes mélangées tombent sur l'édredon pour mouiller la peau atone de Ray.

De retour à la maison, Flavie s'assure que Hanna se repose dans sa chambre. Ensuite, elle fouille frénétiquement dans ses tiroirs et trouve le petit coussin de prières. Elle ne l'avait jamais remarqué, mais plusieurs couches de tissu l'entourent. Elle s'arme de ciseaux et place le coussin sous la lampe. Après au moins cinq couches de toiles de couleurs et de textures différentes, Flavie semble avoir atteint la dernière. Celle-ci est rose. Délavée par le temps, elle devait être rouge à l'origine. Près de la lumière, on peut y deviner l'ombre du motif d'un blason ressemblant à un fauve.

Le cœur de Flavie bat si vite qu'il va bondir de sa poitrine. Elle ne peut guère attendre pour lacérer le tissu. Lorsque la dernière enveloppe est enfin libérée, il s'en échappe une mèche rousse de cheveux tressés retenus par un ruban en satin orange.

Flavie reste abasourdie. Ce sont ses cheveux ! Cette mèche, elle en est sûre, a la taille exacte de celle qui refusait de pousser. Im Bilal lui a bien indiqué de les libérer pour celui qui les attend.

Les tempes bourdonnantes, Flavie quitte la maison en trombe. Elle retourne à l'hôpital. Son regard a changé. C'est celui de la combat-

³¹ Ma chérie, ma fille, en arabe.

tante, de la guerrière, de la conquérante. Non, elle n'acceptera pas. À Los Angeles, Ray a évoqué la force de l'intention et lui a expliqué qu'une conviction profonde peut changer le cours des choses. Il a spécifié que l'Univers peut reproduire l'intention, à condition que celle-ci soit pure. Ce jour-là, Ray lui a parlé de l'intelligence du cœur.

Cette fois-ci, Naziha est toute seule. Ses yeux sont drapés du voile de la douleur. Elle sourit à Flavie et lui fait un signe de la main. Elle lui caresse le visage.

– Je n'ai plus de mots, ma fille. Je suis balafrée de prières. Le chemin est prêt, je le vois dans tes yeux. Va vers lui. Sauve-le. Tout est écrit, mais on a aussi la faculté de changer le cours des choses, si on a la force d'invoquer le miracle selon la loi. Tu connais cette loi. Quelque chose de plus grand que moi a fait en sorte que je te la transmette, car ton cœur est limpide, Flavie. Ouvre l'œil du cœur, fais parler ses lèvres, son pouvoir se manifesterà, c'est la loi.

Flavie s'arrache à elle. Il faut qu'elle se concentre. Elle s'agenouille devant son seigneur, son amour, son roi. Immédiatement, elle devient vibration. Flavie ne sait pas d'où fusent les mots. C'est exactement comme a jailli la fontaine de lui, dans son amour, de son amour. Ils écument, ils explosent, ils invoquent, ils provoquent. Ils envahissent tout.

– Parce que nous avons le choix, à chaque instant, de modifier le cours du temps, je choisis l'alchimie de mon intention pour changer la réalité. Ta mère a initié une étrangère à une grande doctrine qui est la vôtre. Elle a enfreint la règle de sa communauté. Mais, comme tout est programmé dans cet univers, cette même étrangère qui ne vibre que par amour, pour son fils, le sauvera.

Flavie prend une grande inspiration. Elle sent, dans son dos, toute l'énergie de Naziha se connecter à elle. Un cercle d'amour qui ne cesse de gonfler.

– Ma parole sera mon épée ; mon intention, mon tremplin ; le cœur, mon armée. Im Bilal a dit que tu étais allé la voir, elle m’a parlé du mouvement des âmes. Il paraît que les nôtres portent les stigmates d’une mémoire vile qui aspire à nous plonger dans l’abjection. Il paraît qu’elle t’a entraîné vers des rives inconnues où tu m’as vue, tu nous as vus. Saura-t-on jamais ce qui fermente derrière les entailles profondes de nos cœurs, mon amour ? Je n’irai pas dans le passé qui semble nous associer, alors que nous ne voulons que du présent. Je ne veux pas connaître la raison pour laquelle tu as été ravi. Tout ce que j’ai besoin de savoir, c’est que je t’aime. Je t’aime au-delà des époques et de tous les autres. Tout ce dont j’ai besoin d’être certaine, c’est que je suis à toi. Je n’ai pas de dettes, je réclame ma récolte. Aujourd’hui, je suis ta femme sans aucune bénédiction ni aucun contrat. Aujourd’hui, je suis à toi, de toi, pour toi. Aujourd’hui, il y a une seule chose qui compte et c’est mon amour. Si cette malédiction traverse les siècles, moi, je la brûle, je l’anéantis. Je transforme chaque pulsion de peur et de haine en étoile d’amour, car je le suis. Je crie non. Je renverse l’équation. Si mon grand-père a extrait des oliviers une huile divine, moi, je deviens l’incarnation de ce sacré par ma seule volonté de m’y aligner par le cœur. Mon Dieu a dit : « Le plus faible parmi vous peut accomplir plus que moi. » Ton Dieu parle du pouvoir des astres et de l’alignement entre la pensée et l’émotion pour manifester la réalité et changer le cours des choses. Je remercie donc avant de recevoir par témoignage de foi aveugle. Je me connecte à l’amour, je suis amour. Je ne dis pas : « Tu vas te réveiller », je dis : « Tu es réveillé. » Je ne dis pas : « Tu vas revenir », je dis : « Tu es revenu, mon amour. » Je le crois, je le sens, je le deviens, je le provoque, il se manifeste. Je suis toutes les religions confondues. Si certains crient à l’hérésie ou invoquent le paganisme, moi, je dis « amour ». Je ne supplie aucun Dieu, je ne conjure aucune force, j’aime. Je t’aime dans un univers qui n’a ni début ni fin, qui est. L’extase d’aimer n’est pas l’extase de souffrir, je réclame ce que la vie me doit. Je te réclame. Si ta religion est le druzisme, la nôtre est amour. Quand il y a amour, il y a miracle. Maintenant, ouvre tes yeux, tu m’attendais, l’errance est finie, je suis là.

Flavie tremble de tout son corps. L'énergie qu'elle a réussi à canaliser est la plus puissante dans l'univers. Les lèvres du cœur ont parlé, son œil s'est ouvert, son pouvoir s'est manifesté.

Des doigts de Flavie glissent les cheveux rouges avant d'aterrir, comme des taches de sang, sur le marbre blanc. Il a coulé, le sacrifice a eu lieu.

L'intention est plus puissante que l'action.

Flavie n'a même pas besoin de se relever. Elle sait qu'elles ont réussi, ensemble, sa mère et sa femme, à anéantir le sort.

Quand il y a amour, il y a miracle.

Quand il y a miracle, il y a amour.



L'amour

Ray a l'impression de traverser des étages, de voguer sur des mers et de se débattre contre des vents violents. Tout tourne à une vitesse vertigineuse, un tourbillon, un ouragan, un voile que l'on écarte. Les premières visions défilent comme l'éclair. Elles toupillent et s'évaporent instantanément. Un bombardement d'impressions diffuses, comme la porte que l'on pousse au bord d'un précipice. Une ronde étourdissante de clichés qui valsent avant de se fondre en paillettes transparentes.

Une petite fille.

Elle glousse.

Ses cheveux cuivrés la couronnent comme un soleil.

Son rire. C'est un rire en bouquet qui s'épanche, aussi frais que l'eau d'une cascade.

Et pourtant, on dirait un papillon capturé par une araignée sur le point de lui planter ses chélicères dans la tête.

Innocente, avant d'être initiée, souillée, contaminée, perdue. Adulée, aimée, encensée.

Ses joues sont roses, sa bouche cerise. Elle est si belle dans son insouciance.

Sa bouche. Sa bouche se dessine comme le plus délicieux des fruits à dévorer, comme la tentation la plus dévastatrice à s'approprier.

Un vice, cette enfant. Une transgression.

Sa peau, sa bouche. Elle.

Elle, c'est déjà tout. Elle, c'est déjà trop tard.

Lubrilité du renard, appétit du bouc et concupiscence du loup.

Ensuite, il y a lui, toujours habillé de tuniques richement brodées, parfois même de fil d'or. Il est grand et fort avec une carrure de géant. Il sourit rarement. Il donne des ordres à une armée. Il brandit haut et fort un drapeau portant le blason d'un tigre, un fauve.

Il semble régner comme un empereur ou un roi. Tout est si flou. Il faut deviner au fur et à mesure que les images se présentent et s'évaporent instantanément. L'homme est associé à un pouvoir militaire ou féodal, ses insignes sont impressionnants. Il a une armée, une famille nombreuse. Il habite dans un château. C'est l'époque du Moyen Âge, peut-être le X^e siècle.

Il la demande. Elle tremble. Dans sa tête tambourinent les mots qu'il prononce dans son délire d'elle : « Tu es à moi, je te respire, je te désire, je t'espère. Je frémis de toi, je vis de toi. Je n'attends que le moment où, à nouveau, tu seras mienne. Mienne, pour l'éternité. »

Les nuits d'hiver, elle dort sur la couverture en fourrure d'ours. Sa peau blanche, son dos offert, sa croupe, ses cheveux rouges qu'il tresse inlassablement.

Les torches dans le corridor froid quand on la ramène dans sa chambre. Il n'est jamais assouvi, le désir d'elle. Elle lui appartient.

Lui donner le bain parfois devant la cheminée. Voir ses yeux chavirer lorsqu'il lui lave le corps. Ce corps dont il connaît chaque recoin. Ce corps qui n'appartient qu'à lui, son immaculée.

La nuit, il prononce « my lady ». Même s'il est avec d'autres qui ne sont que des distractions. La posséder toujours par vice et par instinct.

Il est un roi, il réclame, il obtient. Aucune armée ne peut lui résister, même pas celle de la raison ou les troupes de l'honneur. Sa perversion, sa perte. Avec elle, ni fin ni début.

Simplement un vice qui ne cesse de s'enfanter.

Lui, dans une chapelle, demandant pardon à genoux. Ses mains, ensanglantées.

Elle ne rit plus, son regard vert est nacré d'un voile de démesure.

Le regard profond du chat, la volupté de la gazelle. Elle est suspendue dans une espèce de transe. Sa bouche est entrouverte, sa robe longue relevée, ses cuisses luisantes.

Des corridors qu'il traverse la nuit. Des portes secrètes qui s'ouvrent et qui se ferment. La chandelle que l'on souffle. Des verrous qui balafrent le silence des heures.

Le bruit furtif des pas dans l'escalier. De petites foulées atténuées à peine perceptibles, celles d'une enfant.

Une petite fille aux yeux verts. L'éclat de ses cheveux cuivrés sur le drap blanc. La tache indélébile, le destin turpide.

Des draps en coton. Des draps souillés, la première fois. Le pacte : ton nom sera « amour » pendant le jour et « fauve » dès que le soleil ne sera plus protégé par le ciel. « Amour », car il s'est réveillé et « fauve », car nous l'avons autorisé à nous dévorer.

La peau tendue et soyeuse. Espace inexploré, à lui, de lui. Le velouté et la délicatesse sous ses doigts impatients. La fureur de son désir, la détresse de sa réalité. Le poids de leurs gémissements étouffés. Son cri, ses yeux qui chavirent quand elle oscille entre la racine de la douleur et l'éclosion de l'aliénation.

Fossoyeur de sa propre chair.

Son regard baissé le jour et si hardi la nuit. Elle apprend vite. Elle prouve à son seigneur combien elle se complaît dans ce qu'il lui enseigne. C'est un roi. Elle l'appelle « mon roi », « mon seigneur », « votre excellence ».

Il y a elle, toujours. Mais elle est de lui. Elle est à lui.

Cette enfant n'est pas la seule. Il en a d'autres. Mais entre elle et lui un lien viscéral, une connexion immédiate, un vice asservissant celui de toujours vouloir régner sur elle, la dominer, la posséder. La posséder dans cet inapaisement du péché vénial.

Entre eux, l'auréole de l'inoubliable. L'intention salace intarissable.

Il aime qu'elle porte sa couronne de princesse en or aux occasions officielles. Il lui dit souvent qu'elle est reine et non pas princesse et que le destin s'est trompé et que tout sera corrigé. Par lui. Tout, d'elle de lui.

Il a toutes les autres et il y a elle.

Des repas en famille. Des tables couvertes de nourriture, des servantes. Et elle, toujours près de lui, le regard habité par lui. Tremblante, portant un secret trop lourd qui la consume et qui la glorifie.

Lui, transi, d'elle. Eux, l'outrage ultime, la limite qu'il ne fallait jamais franchir. Depuis le premier regard, c'était déjà trop tard.

Elle est à lui, chair de sa chair, sang de son sang, sa fille. Il la réclame, elle l'espère.

Il a marqué sa peau à jamais. Jamais il ne la laissera échapper à son joug.

C'est la nuit. La porte s'entrouvre. L'enfant a six ou sept ans peut-être. Elle dort, le visage offert en toute confiance, une mèche de cheveux sur la joue. Les yeux de l'homme sont de braise, son sexe tendu. Il glisse une main sous la couverture frénétiquement. S'approprier.

Toucher sa peau, en extraire le feu qui le dévore, goûter, s'enivrer, la posséder.

Périr et émerger sur les rives inconnues d'une fièvre jamais inassouvie.

La petite tressaille et entrouvre les yeux. Son regard est fiévreux, elle connaît ce feu auquel il l'a habituée. Ils ne parlent pas. Ils laissent l'inconcevable prendre possession d'eux. Le lien est terrible, le corps hurle et se dresse dans une tension aussi abjecte que délectable.

Celle du sacrilège profane. Le sublime est effrayant et l'effroyable, éblouissant.

Des nuits et des jours et la ronde des étreintes assouvies qui valse entre les saisons.

D'un seul regard, elle succombe. Il est le vassal de sa rose. Il revendique, elle s'abandonne. Les rôles sont parfaits, mais scandaleux.

En hiver, elle est la seule parmi ses filles à porter la fourrure du loup et du coyote. Une sorte de signe pour marquer sa supériorité invisible.

En été, il lui tresse les cheveux de bourgeons du rosier qui croule sur le balcon de la chambre conjugale.

Déjà adolescente, fine et grande. Les cheveux piqués de fleurs, le regard impénétrable de celle qui a goûté trop tôt à la luxure et au prix qu'elle impose.

Déjà un corps de femme. Des seins ronds et un flanc de ronces et de roses.

Son enfant, sa hantise. Elle, lui et eux, à jamais, prisonniers des barreaux d'une prison enfiévrée.

Ses cheveux dénoués voilent à peine l'incurvation de son sein. Sa bouche est supplice et son ventre échafaud. Elle ne lui refuse rien. Il lui donne tout. Entre elle et lui, l'intarissable nourrit l'inavouable, et la peau ne réclame que ce qui lui ressemble : l'ignominie.

Le ventre s'arrondit, les yeux s'éteignent. Un jardin abject en elle. Il faut lui trouver un époux rapidement pour sauver l'honneur.

Elle a déjà seize ans. Il est roi, il impose, le reste se fait tout seul. Lui rester fidèle. Ne laisser aucun homme s'approcher d'elle. Nourrir le vice par ce qu'il réclame, l'enchantement d'un seul.

Tout est prêt. La chapelle est décorée de fleurs blanches pour les noces. C'est la nuit. Une nuit assassine et scélérate où rampe la folie. Il n'en peut plus. Elle sera à lui et à personne d'autre.

Elle ne lutte pas. Il enveloppe son corps d'un drap. Il la porte contre lui. Il la dépose délicatement. Il pioche la terre rocailleuse du jardin d'hiver. Il l'étend au fond. Il n'a pas besoin de lui dire adieu. La sceller pour que les autres ne puissent jamais l'atteindre. Empêcher l'enfant de révéler au monde le générique envenimé.

Visible ou invisible, elle est liée aux vaisseaux de son sexe et à ceux de son cœur.

Meurtre fœtal. Double meurtre. Double rapt. Le hibou comme témoin.

Ensevelir, cacher, effacer, mourir. Un jardin fallacieux, une terre souillée, une irrigation bloquée, une quête à nouveau. Elle.

La retrouver à travers l'errance des jours. Il la reconnaîtra par son innocence et elle le devinera par le pouvoir qu'il aura sur elle.

Que garder d'elle qui survivra aux rides des saisons ?

Avec l'épée qui lui a enlevé la vie, il taille une mèche de ses cheveux flamboyants. Garder d'elle ce qui la caractérise le plus, ce feu. Voler au temps une promesse, celui un jour de tout pouvoir réparer.

La chapelle. Le sang. La mutilation.

L'avarice du ciel, la justice de l'enfer. La plus grande chute est celle que l'on fait du sommet de l'innocence.

L'épée souillée qu'il lève pour se châtier. Avilir ce morceau de peau, ce sexe. Mais le couteau est lâche ; l'empereur, faible ; l'homme, poltron.

Sa main dévie. Il se lacère la voûte du pied. Désormais, il sera surnommé « le roi boiteux ».

Il ne reste d'elle que sa mèche de cheveux.

L'errance infernale pour la retrouver. Un jour, la retrouver.

Voler au temps une promesse, celui un jour de tout pouvoir réparer.

Merci à Dana de l'avoir vu
avant qu'il ne se concrétise.

« Ton nom sera "amour" pendant le jour et "fauve" dès que le soleil ne sera plus protégé par le ciel. "Amour", car il s'est réveillé et "fauve" à cause de la couleur du crépuscule qui nous entourait lors de la première rencontre. »

Mail envoyé par Frida Anbar,
le 14 novembre 2016,
en quittant Beyrouth pour Montréal.

Achévé d'imprimer à Montréal
Novembre 2017



